Sr. Andrew Ward Esqre

Hooton Pagnell

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME SIXIÉME,

CONTENANT

Les Lettres réciproques de Madame de Maintenon & de Mad. de Caylus sa nièce.

NOUVELLE EDITION.

M. DCCLVIII.

Universitäts
BIBLIOTHECA
Trevirensis

589129

Cap
DC
130
.M2
A423
1758
v.6

TABLE
DES LETTRES

Contenues dans ce

SIXIÉME TOME.

LETT. I. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* pag. 1

II -- IX. *De Mad. de Maintenon à Me. de Caylus.* 3

X -- XXIX. *De Mad. de Caylus.* 11

XXX. *De Mad. de Maintenon.* 44

XXXI - XXXVI. *De Mad. de Caylus.*

XXXVII. *De Mesd. de Caylus, de Dangeau, & de Maintenon.* 57

XXXVIII. *De Mad. de Caylus.* 59

Réponse. 60

XXXIX - XLIII. *De Mad. de Caylus.* 62

Réponse. 71

XLIV -- XLIX. *De Mad. de Caylus,* ibid.

LETT.

LETT. L. *De Mad. de Maintenon.* p. 79
Réponſe. 80
LI - LIII. *De Mad. de Caylus.* 81
Réponſe. 86
LIV. *De Mad. de Maintenon, & Réponſe.* 88
LV. *De Mad. de Caylus.* 89
LVI -- LVIII. *De Mad. de Maintenon,* 90
LIX. *De Mad. de Caylus.* 94
LX. *De Mad. de Maintenon.* 96
LXI. *De Mad. de Caylus à Mlle. d'Aumale.* 97
LXII -- LXV. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* 98
Réponſe. 103
LXVI. *De Mad. de Maintenon.* 105
LXVII. LXVIII. *De Mad. de Caylus.* 107
LXIX. *De Mad. de Maintenon.* 111
Réponſe. 112
LXX. LXXI. *De Mad. de Maintenon.* 114
LXXII. *De Mad. de Caylus.* 119
Réponſe. 122
LXXIII. LXXIV. *De Mad. de Caylus.* 124
Réponſe. 131
LXXV. *De Mad. de Caylus.* 132

LETT. LXXVI. *De Mad. de Caylus à Mad. de Glapion.* pag. 134
LXXVII. *De Mad. de Maintenon.* 135
LXXVIII. LXXIX. *De Mad. de Caylus.* 137
Réponse. 140
LXXX. *De Mad. de Caylus.* 142
LXXXI--LXXXV. *De Mad. de Maintenon.* 144
LXXXVI. *De Mad. de Caylus.* 150
LXXXVII. *De Mad. de Maintenon.* 152
LXXXVIII -- XC. *De Mad. de Caylus.* ibid.
Réponse. 157
XCI. *De Mad. de Caylus.* 159
Réponse. 160
XCII. *De Mad. de Caylus.* 161
XCIII -- C. *De Mad. de Maintenon.* 164
CI. *De Mad. de Caylus.* 186
CII -- CIV. *De Mad. de Maintenon.* 188
CV. *De Mad. de Caylus.* 195
CVI. CVII. *De Mad. de Maintenon.* 197
Réponse. 204
CVIII -- CXVI. *De Mad. de Maintenon.* 205

LETT. CXVII. *De Mad. de Caylus.* pag. 225
Réponſe. 226
CXVIII -- CXX. *De Mad. de Maintenon.* 228
CXXI. *De Mad. de Caylus.* 236
CXXII -- CXXXV. *De Mad. de Maintenon.* 238
CXXXVI. *De Mad. de Caylus.* 265
CXXXVII -- CLV. *De Mad. de Maintenon.* 268
CLVI. *De Mad. de Caylus.* 308

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON;
ET
DE MADAME
DE CAYLUS.

LETTRE PREMIERE.

De Madame de Caylus
à Madame de Maintenon.

D'Un simple œillet on estimoit l'hommage
Au bon vieux temps : or tel étoit l'usage :
Et pour certain en tous lieux on tenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'etoit donner toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon temps, j'aurois lieu d'être contente, & sure, que mon présent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir : mais incertaine de mon sort, je n'ose me nommer :

Or, devinez qui je puis être :
Mon cœur étoit à vous dès sa tendre saison.
Par mes seuls sentimens vous devez me connoître.
Le gout qui les reçut devança la raison :
Elle s'en applaudit, & faisant disparoître
Les vains, les frivoles desirs,
A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaisirs :
Or, devinez qui je puis être.

A ce présent, je voudrois bien
Joindre quelque chose du mien :
Mais je connois ce que vous êtes,
Et le peu de cas que vous faites
De l'encens le mieux apprêté,
De ces brillans honneurs qui tournent tant de têtes,
Alimens de la vanité,
Dont le vrai caractère est la fragilité.

En ce jour, que puis-je mieux faire
Pour vous prouver ma vive ardeur

A chercher ce qui peut vous plaire,
Que de vous présenter mon cœur?
Un cœur, au moins, est chose plus solide
Au tribunal où la raison décide:
Vous connoissez le mien: vous sçavez ce qu'il vaut:
J'ose le dire; il est, tout comme il vous le faut,
Respectueux, tendre, & fidèle,
Pour vous se sentant chaque jour
Une inclination nouvelle,
Pour vous Quiétiste en amour,
Des plus constans, des plus sincères,
Un vrai cœur, en un mot, du bon temps de nos pères.

LETTRE II.

DE MADAME DE MAINTENON.

A Marly, ce 17. Juillet 1701.

JE ne suis pas fort portée, ma chère nièce, à demander des graces: les emplois sont en petit nombre: cependant il y a encore plus d'emplois, que d'hommes capables de les remplir. M. de *Vendôme* ira à l'armée de Lombardie: le mal est fait, & le remède n'est pas facile. Nous me-

nons ici une vie singuliére : nous voudrions avoir de l'esprit, de la galanterie, de l'invention : & tout cela nous manque entiérement: il n'en est plus question. On joue, on bâille, on s'ennuie, on ramasse quelque misére les uns des autres, on se hait, on s'envie, on se caresse, & on se déchire.

LETTRE III.

1705.

DE quoi vous plaignez-vous, ma chère niéce? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. de *Caylus*? Vous sçavez si je m'y suis intéressée: & nous ne devons pas en être aux complimens: je suis si malade & si vieille que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-que cette dépendance, que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge & en possession de vous bien conduire: que voulez-vous changer à la veille de ma mort? Vous ne serez pas assez folle pour vous remarier: vivez en bonne mére: ne rentrez pas dans le monde: choisissez un certain nombre d'amies: voyez peu d'hommes; & que ce soient d'honnêtes gens: vivez à la vieille mode: ayez tou-

toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme : défiez vous des plus ſages : défiez vous de vous-même : croyez-en une perſonne qui a de l'expérience & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle : au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez vous de vos enfans : ſervez Dieu ſans cabale : ne mépriſez perſonne, & ne vous entêtez du rien : ſuivez la vie commune : ſoyez ſimple, & pardonnez à ma tendreſſe cette petite inſtruction ; elle vaut bien un compliment.

LETTRE IV.

VOUS devez être ſur vos gardes : vous avez des ennemis & des envieux : on eſt généreux quand on voit les gens malheureux ; mais cette généroſité eſt ſi peu véritable, qu'on ne peut plus les ſouffrir quand ils ſont heureux. Si on vous voit bien avec moi, c'eſt ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune priſe : prenez un milieu entre vous livrer à la ſociété, ou vous abîmer dans la retraite : vous ne pourriez ſoutenir ce dernier parti : & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu, que ne feroit la Cour. M.

l'Abbé *Gobelin*, qui avoit du bon ſens, fut ravi, quand il me vit quitter l'Hôtel de *Richelieu* pour m'aller établir à St. Germain : & je vois ſouvent qu'il avoit grande raiſon. Adieu, ma chère niéce : ſongez qu'on vous obſerve. Je vous recommande à Dieu : tout ira bien, ſi vous êtes à lui.

LETTRE V.

1705.

QUE vous êtes ſage de tout abandonner à Dieu ſans tant de prévoyances ! elles ſont bien inutiles. Nous ne ſçavons ce que nous voulons : & il paroît que Dieu ſe plaît à renverſer ſouvent tous nos arrangemens. Je vous prie de me choiſir à votre grand loiſir une robe : il eſt néceſſaire qu'il y ait de l'or : il faut parer le perſonnage, tandis que la perſonne ne doit penſer qu'à une biére. On eſt déchaîné ici contre vous ; on dit que vous n'avez jamais été dévote que par politique, & que vous penſez ſérieuſement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à ſe taire. Ne vous allarmez point de ce que vous entendrez dire de moi ; je

ſuis

ſuis ſur le Théatre; on me nomme ſouvent. Il eſt tout-à-fait diſgracieux de finir ſa vie avec des gens, avec qui on ne l'a pas commencée.

LETTRE VI.

1706.

VOUS faites l'office du Diable, quand vous prétendez faire plus que je ne vous demande, & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles; j'y réſiſte, car la miſére que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris: je ſçavois la ſage réponſe du P. de *la Tour*; il eſt ſage en tout. Plût à Dieu qu'il ne fût pas à la tête d'une Congrégation, où l'on a, dit-on, des maximes ſuſpectes! Pour vous, ma chère niéce, laiſſez dire le monde, vous ne pouvez trop le haïr & le mépriſer. Soutenez votre piété; & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit & vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être; & ſur-tout contentez Mr. le Curé de Saint Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit: on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu;

la bataille gagnée en Italie me détermine à mettre ma belle robe : je m'habillerai de verd, si on prend Barcelone, & de couleur de rose, si l'Archiduc est fait prisonnier.

LETTRE VII.

CE qui m'arrive aujourd'hui à l'occasion de M. l'Evêque d'Auxerre n'est point ce qui me détermine à faire à mes parens la déclaration que vous trouverez ici, qui est de ne plus rien demander pour eux. Qu'ils en usent comme ils feront après ma mort : ils s'adresseront aux Ministres : ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant tous en état d'achever ce que j'avois commencé pour vôtre fortune. Mais je vois Madame de *** bien persuadée que je dois marier ses filles ; ses garçons viendront après ; le vôtre suivra : les petits *de Murçay* croissent : le Pére prétend à tout ce qui vaque : Me. de *St. Hermine* me présente tristement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, & qui sera suivie de cinq autres : M. de *St. Hermine* veut un Gouvernement : le petit *Villette* va venir aussi. Considérez, ma chère niéce, avec un peu

peu de raiſon & d'équité, ce que ſeroit mon perſonnage auprès du Roi, ayant tous les jours de nouvelles graces à lui demander. S'il me les accordoit, il n'auroit plus à diſpoſer de rien; s'il me les refuſoit, il m'affligeroit; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché : & je ſerois donc la triſteſſe de ſa vie ! Croyez-vous que Dieu ait eu ce deſſein en m'approchant de lui ? Voilà, ma chère niéce, ma derniére réſolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaiſir, n'ayant pas à craindre vos propoſitions : je les ſçaurai par le Roi, qui les tiendra de ſes Miniſtres : je lui répondrai ce que je pourrai pour vous ſervir : & je le ferai plus hardiment, & peut-être plus utilement, quand il ne me ſçaura point prévenue. Quoi qu'il en ſoit, je ne changerai pas de deſſein : & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien penſé : je me ſuis conſultée long-tems; & je ſuis ferme. Faites confidence de ma réſolution à tous mes parens.

LETTRE VIII.

JE voudrois vous voir ſouvent, ma chère niéce : mais les triſtes idées que j'ai de ma place, jointes à une vieilleſſe qui eſt à

charge aux autres & à moi-même, tout cela me décourage, & fait que je me renferme dans mon cabinet à St. Cyr. Conduisez vous donc indépendamment de moi, me prenant quand vous le pourrez, & me laissant sans vous en mettre en peine. Je vous recommande de faire dire treize Messes à l'Autel de la Vierge de Notre Dame, à Ste. Genevieve, 13. au Saint Esprit, & 13. au Roi Jacques.

LETTRE IX.

MOn petit doigt m'a dit, que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes: il faut se consoler par-là des autres contradictions. Je croyois aller à St. Cyr: le Roi m'en a empêchée: il doit venir chez moi à deux heures: peut-être n'y viendra-t-il point. J'ignore parfaitement ce que je ferai demain: tout ce que je sçai, c'est que je suis fort importune aux autres & à moi-même. Je me suis fait apporter ce matin, non *les annales célebres, où les faits de mon régne sont tracés*, mais une quantité prodigieuse de guenilles que j'ai distribuées. Ne parlons point de mes parens: ils ne sçauront qu'à la vallée de *Josaphat* tout ce que j'ai fait pour eux: j'es-

ſuie ſouvent leurs reproches : & il n'y a que Dieu qui ſçache ce que je ſouffre.

LETTRE X.

DE MAD. DE CAYLUS A MAD. DE MAITENON.

QUe je ſuis mére, ma chère tante ! c'eſt-à-dire, que je ſuis-folle ! que je ſuis déraiſonnable ! & que je ſerai malheureuſe ! Le bruit d'une promotion me tranſporte, m'agite, me trouble. Vous ne voulez point parler au Roi, vous voulez que nous allions par les voies ordinaires : je le ſçai, je l'approuve tous les jours, encore plus intérieurement que je ne vous le dis. Cependant le cas arrive-t-il ? la démangeaiſon de vous écrire me prend, & je ne puis m'empêcher d'y ſuccomber. Je n'y ſuccombe pourtant, qu'à condition que vous lirez ma lettre, que vous la jetterez au feu ſans me faire de réponſe, & qu'il n'en ſera pas queſtion entre nous.

Mon fils eſt bien jeune, à la vérité : il n'a point encore fait de Campagne dans la Gendarmerie ; mais s'il avoit eu de quoi acheter un Régiment, ou que le Roi eût eu la bonté de m'en donner un à la place du Guidon, il ſeroit Colonel, & le ſeroit

d'une façon qui me paroîtroit plus importante par rapport au service, en commandant un Corps, que n'ayant à payer que de sa personne. J'ai acheté l'Enseigne, dans l'espérance de lui voir faire ce pas un peu plus tôt. Enfin, ma très chère tante, si la paix se fait, voici la derniére promotion, mon fils ne sera rien : car qui n'a point un brevet de Colonel, est un zero, à ce qu'on dit, parce que les services ne sont comptés que de ce beau jour-là. C'est un petit garçon plein de courage & d'ambition : je dois répondre à son zèle par mes soins : & vous, ma chère tante, vous devez, ce me semble, me pardonner, d'autant plus que vous sçavez bien, que ce n'est qu'une consolation, que je cherche en vous écrivant, qui n'aura aucune suite après l'exposition du fait.

LETTRE XI.

PUisque le Roi a travaillé de si bonne heure avec M. *Pelletier*, il auroit bien dû avoir un peu de Musique : voici le plus triste des jours. Je voudrois tourner en repos le vuide où vous me laissez : mais je me sens une disposition léthargique qui passe la raillerie : je ne m'en vanterai pas à nos

nos Dames : elles ſeroint aſſez vaines pour s'imaginer que leur abſence y auroit part. Je ne ſçai aucune nouvelle : & je vous écris, ma chère tante, bien moins pour vous que pour moi. M. de *Meaux* & le Pére *Daniel* me tiennent bonne compagnie : plus je lis le premier, & plus j'en ſuis édifiée & charmée : il n'y a rien de ſi droit & de ſi ſimple, que tout ce qu'il preſcrit pour la conduite : il ne falloit pas ſe jouer avec lui à des maniéres trop affectueuſes pour ſon Directeur. Il eſt ſurprenant combien cet homme répandu au dehors, au point où il falloit néceſſairement qu'il le fût, étoit pourtant intérieur : Je dirois bien, je vous aſſure, comme mon Pére qui avoit été ſon Proſélyte, & qui diſoit, qu'il aimeroit mieux une page de M. de *Meaux*, que tous les volumes de ces Meſſieurs. Ce n'eſt point la complaiſance, qui me fait parler ainſi : mais il faut que je vous ſuppoſe un auſſi grand loiſir que celui où je ſuis, pour m'aviſer de vous entretenir de mes lectures. S'il étoit à mon choix de faire autrement, vous m'auriez trouvée au retour de la recréation dans votre chambre. Je vous avertis que je me porte aſſez bien pour ſoutenir le carroſſe, ſoit dit ſans vous déplaire, & en attendant vos ordres, avec

avec une ſoumiſſion digne de récompenſe.

LETTRE XII.

JE vous ai vue paſſer de la fenêtre de Me. d'*Eſpinoy* où j'étois allée faire ma cour à MONSEIGNEUR. Je ne vois rien dans votre billet, qui ne puiſſe être montré à Me. *Voiſin* : il contient une leçon qui ſera mieux reçue de vous que de moi. Je ſerai ravie que nous ayons un peu Mad. la Ducheſſe de Bourgogne : il me ſemble qu'il y a long-temps que nous ne l'avons vue dans notre *cabale*. Je voudrois que la converſation ſe tournât auſſi bien que la derniére fois, qu'elle fût retenue ſans s'en apercevoir. Au nom de Dieu, ma chère tante, évitez par bonté de donner des idées auſſi triſtes que la fin de votre billet. La politeſſe, la charité Chrétienne ne permettent point qu'on faſſe imaginer rien de ſemblable à ceux qui vous ſont auſſi attachés. Faites écrire ou parler quelqu'autre pour vous, ſi vous voulez qu'on croye ce que vous dites de votre eſprit : vous ne ſeriez pas plus aimable, quand vous emprunteriez toutes les graces de votre brillante jeuneſſe. Je ne ſaurois

saurois m'empêcher d'être en colère, quand vous parlez de vous-même, si je l'ose dire, avec aussi peu de respect : la raison que vous m'avez faite, s'y oppose entiérement : & celle que je me fais aujourd'hui a bien de la peine à approuver une médecine qui m'empêchera de diner demain avec vous: n'est-ce pas en prendre deux pour une ? Si je faisois une liste de tout ce qui me fâche, votre extrême, vôtre farouche, votre injuste, votre barbare modestie seroit bien à la tête. C'est elle qui place un Chérubin à votre porte. Cependant Me. de *Maillebois* seroit bien placée à la fin de votre priére : elle n'y seroit qu'un moment : si elle vouloit y demeurer davantage, je vous jure que je la prendrois par le bras. Votre retraite étouffe entiérement mon peu d'imagination. M. le Maréchal d'*Harcourt* n'est pas mieux : mais Me. la Maréchale pense sur tout comme une Héroïne, & réussit à faire penser son mari en Chrétien. Je ne dormirai point, que vous ne soyez contente ; je me dirai toujours avec dépit, si au moins ma tante ayant rempli ma tête avoit vuidé la sienne !

LET-

LETTRE XIII.

CRoiroit-on que le paquet que je vous envoye eſt un effet du tranſport de la reconnoiſſance que j'ai du ſoin & des bontés que vous avez pour moi dans ma maladie, & qu'après m'être bien demandé, Que pourrois-je faire qui fit plaiſir à ma tante ? je n'ai trouvé que deux vieilles écharpes, une coëffe qui fait mal au cœur, une jupe aſſez raiſonnable ? Au moins recevrez-vous ce préſent, ſans craindre que mes femmes le regrettent : j'y ajoute un louïs pour vos eſtomacs. Si, de toutes les viſites que vous faites, de toutes les audiences que vous donnez, vous en tiriez autant, vous ſeriez fort heureuſe. Il fait bien beau aujourd'hui : il eſt triſte de demeurer dans ſon lit & dans ſa chambre, quand je ſonge ſurtout que je pourrois me promener avec vous : mais c'eſt une conſolation de penſer que mes amies y ſont & qu'elles vous amuſent. Je me porte aſſez mal : j'ai une incommodité que vous voudriez bien avoir.

LET-

LETTRE XIV.

JE vous vois tous les matins que je n'ai rien à vous dire : & aujourd'hui que j'aurois voulu vous parler d'une affaire qui me regarde, MONSEIGNEUR eſt avec vous, Mr. d'*Orléans* grate à votre porte, & le Roi va vous envoyer chercher. Le fait eſt, que juſqu'à cette heure toute ma faveur auprès des Miniſtres ne m'a rien valu, mais qu'il s'eſt préſenté enfin une occaſion qui peut devenir aſſez bonne. Je l'ai conté naturellement à Mr. *Voiſin* : & l'affaire étant conclue, je l'ai prié de dire au Roi ce qui m'en revenoit. Nous vons en dirons davantage tantôt. Ce mot n'eſt que pour le ſoulagement de ma délicateſſe, qui veut que je ſois toujours la premiére à vous inſtruire de ce qui me regarde.

Vous vous repoſez de nous : & nous, bien loin de nous repoſer, au moins moi, je me prépare une journée qui me ſerre le cœur : je compte l'employer à écrire une infinité de lettres que je remets depuis long-temps, & à guetter M. *Deſmarets* que je n'ai pas encore vu. Je ne ſuis plus étonnée de rien : préſentement

ce

ce ſont les filles qui interceptent les billets-doux de leurs méres.

Je ne ſçavois point que le portrait du Roi fût pour le Comte de *Liſle* : & je ne croyois pas avoir reçu un ordre déciſif. Je n'ai rien vu de ſi leſte que *Brunelet* & *Brindi*, ni de plus agréable que leur converſation. Je voulois me mêler de leur faire quelques queſtions ſur le Catéchiſme. Mais comme ils m'ont dit d'un ton doctoral, qu'ils le montroient aux autres, mon deſſein d'inſtruire s'eſt tourné en crainte d'être interrogée.

LETTRE XV.

DAns une négociation, le ſuccès eſt, ce me ſemble, ce qui fait valoir le négociateur. Ainſi je ne vous dirai point combien d'inſinuations, de tours, & même de légéretés d'eſprit, j'ai mis en œuvre pour ce dîné ſi difficile. Je vous dirai ſeulement qu'ayant appris que les *Deſmarets* alloient à Paris aujourd'hui, je n'ai point voulu leur parler de demain. Ils n'ont paru ſi difficultueux, que je crois qu'ils auroient rompu leur voyage.

J'ai fait vos complimens à Mr. le Maréchal d'*Harcourt*, & à Madame, qui pen-

pendant que vous étiez chez moi hier avec Mr. le Duc d'*Orléans*, vous attendoit chez vous, pour vous voir avant de partir. Je ſuis bien ſure que vous priez Dieu de bon cœur pour ſon mari, & que vous lui ſouhaitez une bonne ſanté. Je le lui ai dit bien ſouvent. Mais ſi vous aviez été témoin comme moi de ſon attendriſſement pour le Roi, je ſuis perſuadée que vous ſeriez auſſi contente de ſon bon cœur, que de ſon bon eſprit.

Si vous ordonniez ma mort à la fin de votre lettre, j'y conſentirois, & trouverois même que vous auriez raiſon. Jugez ſi ne me demandant que ma conſervation, je vous l'accorderai. Oui, ma tante, j'aurai ſoin de moi. Je ne ſortirai que pour aller chez vous. Et je ne ſuis fâchée que de ce que ce n'eſt pas un ſacrifice. Il n'y en a point que je ne ſois prête à vous faire.

J'irai avec le plus grand plaiſir du monde & ſans nul inconvénient m'établir ſur ce lit de repos, & même dans le moment, ſi vous avez beſoin de fuir. Sans doute que nous aurons Me. de *Dangeau* ! Je vai pourtant y envoyer. Il faut avoir la Ducheſſe de *Noailles*. Ma chambre eſt grande & peut plus aiſément la contenir : & Mle. de *Noailles* eſt ici, qui obſer-

ve

ve de loin, ſi vous l'avez ſouvent ou non.

Ce n'étoit pas ſans deſſein, que je m'étois miſe à jouer au Piquet avec Me. d'*Elbeuf*, ma fenêtre ouverte Je croyois que toute la Cour ne reſpiroit que la promenade. Mais comme elle eſt le ſéjour des contre-temps, il a fallu qu'un inſtant avant que vous paſſaſſiez, M. le Maréchal de *Villars* qui nous a vues de loin ſe ſoit approché avec la confiance d'un Grand Général pour ma défaite. Vous avez paſſé comme un éclair, & le jour s'eſt fermé ſans retour. J'attendois au moins le Brelan. Mme. de *Dangeau* de déſeſpoir eſt allée ſe jetter dans l'eau. Pour moi, je ſuis demeurée pour toute ma reſſource avec une très froide Chanceliére, qui pour comble d'agrément m'empêchoit de vous écrire. Mlle. d'*Aumale* vous aura dit, par quelle raiſon Mme. d'*Eſpinoi* n'a pas été à la promenade. Et j'ai pris part à la peine que vous auriez de ce que ce grand mérite s'eſt trouvé capable d'une omiſſion. Si on ne m'avoit aſſurée que vous vous portiez bien, je crois que je me ſerois déſeſpérée ce ſoir.

LET-

LETTRE XVI.

1708.

LA foule impénétrable de votre chambre m'a empêchée de vous rendre moi-même la réponſe que je vous devois. Comme je ne ſuis pas incorrigible, j'aurai toujours à l'avenir un billet à la main, quand j'aurai quelque choſe à vous dire. Nous ſouffrons aſſez impatiemment, que vous remettiez à Lundi pour diner en compagnie : & il nous paroît que demain n'auroit point dû faire de préjudice à ce Lundi : mais il faut ſe conformer à vos volontés, toutes cruelles qu'elles ſont. Mme. *Voiſin* m'a juré ſolemnellement que le diné ſeroit édifiant : elle eſt trop honnête perſonne pour ſe parjurer : ce qui joint à l'envie qu'elle a de vous plaire doit vous aſſurer d'une modération, qui, comme vous dites, convient à tout Pour moi, ma chére taute, je renonce au caffé, & je jouerois à la paulme, s'il étoit bienſéant à une femme d'y jouer, pour vous montrer que j'ai au moins le mérite de déférer à vos ſentimens. Sçavez-vous, que cette déférence eſt ſi grande pour ce que vous penſez

ſez & ce que vous dites, que j'ai eu un mouvement de complaiſance en moi-même ſur ce que vous ne trouvez rien à reprendre en moi que mon régime ? Mais je n'ai pas été long-temps dans cette flateuſe erreur : s'il y a quelque choſe de vrai, je ne le dois qu'à ce que je ne vous vois guere : & j'avoue que s'il étoit à mon choix, j'aimerois mieux perdre un peu de votre eſtime & ſatisfaire mon gout. Je crains que cette délicateſſe ne vous faſſe dire en vous-même, que vos pauvres niéces ſont devenues folles ! Je vous promets de ma part qu'en voilà pour long-temps.

J'ai trouvé Mme. de *Dangeau* fort abbatue, fort affligée, mais au milieu de ſon affliction un fonds d'eſpérance fondée ſur ce que ſon fils mangeant bien, dormant bien, ayant bon viſage, n'ayant preſque point eu de fiévre pendant une longue ſuite d'accidens, il n'y a pas d'apparence que la maſſe du ſang ſoit corrompue, comme on le craint. Apparemment, tout ce déſordre n'eſt venu que ſur ce que le Chirurgien qui lui a coupé la cuiſſe la premiére fois n'a pas coupé la moëlle, qui s'étant allongée s'eſt durcie par la ſuite. Elle eſt fort touchée de votre ſouvenir & de votre triſteſſe : elle connoit trop votre cœur, pour dou-

outer de l'envie que vous auriez de lui onner des marques de votre amitié.

LETTRE XVII.

MME. de *Dangeau* étoit assez tranquille aujourd'hui, & Mme. *Voisin*, n peu mieux de son rhume : je vai souper hez elle. Vous ne manquerez point d'occasions de placer un présent pour Mr. de *'elpore* : ainsi vous ferez bien de prendre n temps, où il pourra vous fournir les euls amusemens dont vous me paroissez usceptible. Je suis bien aise par une infinité de raisons que Mme. la Duchesse de *Bourgogne* soit mieux : & je souhaite que otre nuit s'en ressente : l'étoffe verte trouera sa place.

J'ai oublié de vous dire que Mme. *'O* vous mandoit par moi que Mme. a Duchesse d'*Orléans* a pris médecine aujourd'hui. Je suis si honteuse de ma faue, que je ne puis en accompagner l'aveu l'aucun tour, encore moins d'une genillesse.

Malheur à la beauté que vous ne voulez point reconnoitre pour telle ! mais lus grand malheur encore à la ressemblance ! Le

Le Duc de *Berwick* m'a donné cette lettre: & après ce qui m'eſt arrivé, vous croyez bien que je ne l'oublierai pas. Il n'y a rien que je ne doive eſpérer pour ma ſanté de vos viſites & de vos ſouhaits: j'en reſſens les effets aujourd'hui, je me porte fort bien.

LETTRE XVIII.

DEpuis que je ſuis revenue de la Meſſe, je n'ai pas trouvé un inſtant à pouvoir vous écrire un mot, d'abord, parce qu'il falloit me repoſer, & enſuite par un enchaînement de monde à me déſeſpérer : un homme d'affaires, une viſite agréable, une déſagréable, gens oiſifs, Piquet dont je ne me ſoucios point, converſation à ſoutenir, malheureux à reconforter, du nombre deſquels a été notre pauvre ami *Laſſai* : la tête me fend; l'heure de vous faire réponſe ſe paſſoit : cependant, ma chère tante, il faudroit diner demain, j'en ai beſoin : je ne ſçache point que notre amie ait de nouvean chagrain : mais elle a été frapée d'une façon dont elle ſe reſſent toujours malgré ſon courage.

Mlle.

Mlle. de *Croiſille*, précédée par votre billet, devoit m'annoncer une journée plus trauquille : ſa phyſionomie annonce ce que vous m'en mandez : je n'en ai jamais vu une plus modeſte, ni rien de ſi poli que ſes diſcours: en un mot, elle eſt digne d'être convoitée à St. Cyr.

C'eſt de la place même & du bureau de Mr. *Deſmarets* que je vous écris, & quoique cette date ne ſoit qu'une copie de Mme. la Princeſſe d'*Harcourt*, qui data de votre toilette une lettre à un de ſes Juges, je n'ai pu réſiſter à l envie de vous en impoſer.

Je ne vous parle point de ma ſanté; j'ai une traïnaſſerie qui me déſeſpère.

A tout ce que je vois ici, le Roi d'Eſpagne ſert bien Monſieur d'*Orléans*. Au milieu de tout cela, divertiſſons le Roi, dinons, jouons, allons à la Muſique, demain à la Comédie, & ſur-tout, ma chère tante, portez vous bien, prenez garde au froid, ſoyez ſans égard pour les autres, & faites votre volonté comme vous nous le promettiez l'autre jour. Je finis en diſant de tout mon cœur, Ainſi ſoit-il!

LETTRE XIX.

IL eſt bien juſte qu'étant auſſi ſouvent malade, je le ſois quelquefois à propos. Un mal de gorge, une fluxion & un peu de fiévre que j'ai eu cette nuit, m'ont tiré d'affaire, tant du diné de M. *le Grand*, que d'un ordre qui m'étoit ſurvenu de Mme. la Ducheſſe de *Berri* d'aller diner chez elle. Mais comme il n'y a point de plaiſir ſans peine, je ne ſaurois non plus avoir l'honneur de ſouper avec le Roi, comme Mr. *le Moine* me l'avoit annoncé. Ce n'eſt pas tout: je me vois par-là privée du Piquet, ſuppoſé que votre dégout ſoit paſſé. Vous pouvez fort bien ſoutenir Madame *d'O* toute ſeule: & je le crois ſi bien, que je parierai contre elle tout ce qu'elle voudra. Je ne ſuis fâchée que de n'en être pas témoin; mais je crois que le reſpect, la prudence, l'envie de me ménager pour le diné de demain, exigent que je demeure dans ma chambre & dans mon lit tout aujourd'hui. Vous voulez donc toujours, ma chère tante, que je gagne doublement quand je perds à la reſſource? M. *Bouin* me dit hier au ſoir, que le Roi me

me donnoit un petit logement au grand-commun pour mon fils. Vous ſçavez que je n'en demandois pas tant : & c'eſt lui qui n'a point voulu entendre à cette chambre de *Clément*, qui faiſoit toute mon ambition ; mais puiſque cela eſt fait, j'en ſuis bien obligée au Roi, & j'en ſuis fort aiſe. Nous y perdrons ce merveilleux jardin, qui fournit de ſi excellens fruits.

Soit pour vous remercier, ſoit pour me réjouïr avec vous, je ne puis m'empêcher, ma chére tante, de vous dire combien je ſuis ravie que le Roi ait donné au Maréchal *d'Harcourt* une marque de bonté, à laquelle il eſt infiniment ſenſible : ne voulez-vous pas bien me flater que je vous donnerai un jour, à vous & à Mme. la Ducheſſe de *Bourgogne*, une fête à Pontalie, dont je me fais Concierge, & où je compte aller faire mes remédes ?

LETTRE XX.

GEnéreuſement & noblement, je donne le pas à la Finance ; vous aurez aujourd'hui Mme. *Deſmarets* : & Mme. de *Ventadour* même ſe rendroit juſtice. Je crains que Mme. de *Levis* ne ſoit pas

arrivée ; vous pourriez ſans indiſcrétion avoir les autres. Pour moi, ma chère tante, le diné d'hier m'a fait tant de bien, & ce que vous m'écrivez me touche ſi fort, que ce ne ſeroit pas aſſez de marcher ; je volerois. Je ſuis ſi bien repoſée, que je commence à être laſſe du repos : je voudrois bien me lever par votre ordre, mais je n'oſe l'eſpérer, tant vous avez une cruelle diſcrétion ! Cependant ſongez à moi après dîné ; c'eſt bien deſcendre, mais je vous envoye une piéce de ruban couleur de feu pour vous gagner. Les Dames de la bouche du Roi ont ſi bien fait leur devoir, que pour moi je crois que je ne mangerai d'ici à Mercredi ; je me porte fort bien d'ailleurs, & je n'ai de mal que de paſſer le temps du travail de Mr. de *Pontchartrain* dans mon lit. Si c'eſt là avoir l'eſprit galant, je ne m'en corrigerai pas : ce ſiécle, tout groſſier qu'il eſt, me l'a donné tel en me faiſant vivre avec vous. Nous voici à ce mois de Janvier, qui devoit éclaircir tant de choſes ! L'article des penſions eſt capital pour moi ; cependant je me ſens le courage de ſoutenir cette différence dans mes affaires : ce n'eſt point là ce qui me va au cœur. Vous devez ſçavoir, ma chère tante, ce

qui

qui touche vivement le mien. Qu'il eſt flateur pour ceux que vous vîtes hier, de vous voir le lendemain affamée de ſolitude ! La ſolitude ne vous le rendra pas, & vous ne reviendrez point ce ſoir affamée de nous : je meurs de peur ; je n'abuſerai point de Me. de *Dangeau* ; mais quand elle eſt abbatue avec vous, comptez qu'elle le ſeroit infiniment davantage avec d'autres.

La diſcrétion eſt belle, mais elle eſt triſte, & réduit ma diſcrette perſonne dans une grande extrémité : je paſſe de l'eſpérance d'un bon dîné, d'une bonne compagnie, à une ſolitude d'une frugalité outrée, & dont je ne vous parlerois pourtant pas ſi votre dîné n'étoit fait. Je ſuis chez moi ſeule ; ſi le Piquet familier vous annuſe, ordonnez, je vole.

LETTRE XXI.

EN entrant chez moi, j'ai vu ſur ma table le plus beau ſervice de Porcelaine. Mon premier ſentiment a été de deſirer qu'il fût pour moi : un ſentiment plus noble m'a fait ſouhaiter qu'il vînt de vous. Je ne ſçai comment vous vous trouvez de la viſite qu'on vous a rendue

pour moi. L'air de haut en bas dont on m'y a traitée, quoiqu'à vos genoux, n'eſt pas ce qui m'en bleſſe le plus : mais de venir troubler un moment de plaiſir que vous aviez & d'avoir fait venir cette Me. de *Villacerf*, qu'il m'a fallu entretenir dans l'antichambre, ne ſçachant lequel valoit mieux, ou de vous laiſſer tête à tête, ou de vous amener ce tiers, c'eſt ce qui me tue. Un ſentiment d'amour-propre m'a déterminée à la garder, de peur que vous ne cruſſiez que c'étoit moi qui l'amenois. Enfin nous en parlerons ; mais je vous répons qu'à l'avenir ma porte ſera bien fermée. Dormez bien cette nuit ; & demain, je me porterai merveilleuſement.

Me. de *Rouſſi* m'a écrit pour me prier de vous dire qu'enfin ſon mariage ſe fait, ſi le Roi y veut bien donner ſon conſentement ; ce qu'elle ne veut que vous ſçachiez, que pour que vous ſoyez avertie, ſi le Roi vous en parle ; car c'eſt Mr. de *Pontchartrain* qui doit inſtruire le Roi. Elle a trouvé a la fin que la Principauté de Monaco ne pouvoit regarder que la fille aînée : ainſi elle s'y met juſques par deſſus la tête pour établir ſon fils. Vos anciennes bontés pour elle &

pour

pour Mme. ſa mére ſont qu'elle compte toujours ſur vous : je ne l'en déſabuſe pas, ſur-tout quand il n'eſt queſtion que de quelques diſcours qui paſſent par moi; je vous les écris aujourd'hui, parce que nous ne ſerons pas ſeules, & que Mr. de *Pontchartrain* doit parler inceſſamment. Votre Miniſtre eſt auſſi importun que lui.

LETTRE XXII.

1709.

JE n'entens point dire ſans envie, que vous êtes ſortie à ſix chevaux, que vous avez été voir nos amis *, & vous promener : peut-être même vous ſerez-vous miſe hors d'état d'accepter aucune propoſition ; mon appartement eſt pourtant le plus frais : nous avons des joueuſes à choiſir. Ordonnez, & par grace, donnez un peu plus d'exercice à la Surintendante de vos plaiſirs : ma Charge dépérit tous les jours entre mes mains, ce qui eſt auſſi triſte qu'humiliant.

Je ſuis trop occupée du malheureux état des affaires de Mr. *Pelart*, pour ne vous en pas dire un mot. *Boudin*,

* Les pauvres d'Avon.

qui eſt bien le meilleur homme du monde & le plus attaché à Mr. *Fagon*, veut ſuivre cette affaire auprès de Mr. *Deſmarets*, pour prévenir la douleur ſenſible du premier Médecin, s'il voyoit l'abyme où ces gens-là vont tomber, ſuppoſé qu'ils ne ſoient pas promtement ſecourus. Il eſt au fait ; il méne bien la parole ; il eſt merveilleux quand il s'agit des intérêts des autres : il ne vous demanderoit que la permiſſion de dire ce que vous avez déja dit & écrit pluſieurs fois, & de le dire de votre part, ce que vous penſez à coup ſûr, ce que vous ne refuſerez pas, qui eſt, que vous voudriez bien qu'on évitât tout ce qui pourroit chagriner Mr. *Fagon*. *Boudin* eſt ſi bien inſtruit, qu'il ſçaura lever les difficultés, à meſure qu'on les lui fera : nous en fait-on à nous ? Nous ne ſçavons plus que dire, au moins moi, qui trouve toujours que le dernier qui me parle a raiſon. La Ducheſſe de *Noailles* a mal au cœur : je vous en félicite, & je la plains. Je ſouhaite que Me. *d'O* humaniſe la divinité qu'elle attacha à ſes parfums ; j'en ai prié ſon importance en faveur de ma foibleſſe. Votre ſanté eſt un miracle ; vous m'êtes un exemple de courage Je rougis ſouvent de mes frayeurs. LET-

LETTRE XXIII.

HA ! que si j'étois livrée à moi-même, que je ne fusse pas soutenue par le compte que je vous rens de tout ce que je fais & de tout ce que je pense, & par la bonté avec laquelle vous avez parlé de moi à Mr. *Desmarets*, qui, indépendamment de toute l'affaire, m'a été au cœur d'une façon à ne s'effacer jamais, & si même je n'étois pas relancée chez moi par l'homme du monde le plus vif, le plus pressant pour ses amis, je vous assure que j'aurois laissé là une affaire qui pourtant doit faire le repos de ma vie. Il me reste une entreprise terrible. Mr. *Desmarets* veut que je parle au Roi ; il me croit hardie, il me croit habile apparemment, ou du moins il me croit comme une autre : son intention est bonne, & peut être même ses raisons. Enfin il faut bien se conduire par les conseils d'un homme, chez lequel tout dépend de parler. Mais parler m'est impossible ; je suis sure que je n'articulerois pas ; j'ai donc écrit, & je vous envoye ma lettre pour voir si elle est bien. La donner

moi-même au Roi, je le ferois bien si je n'avois qu'à sortir après, & ne le plus voir : mais revenir à ce piquet, je ne le puis Je la ferai rendre, comme tout le monde, Samedi matin, par Mr. *Blouin* avant le Conseil des Finances. Mon affaire sera faite, ou manquée avant que je revoye le Roi ; & de quelle façon que ce soit, je serai infiniment soulagée : je le suis en ce moment, par le récit que je vous fais : & en vérité, toute autre considération à part, il m'est si naturel de me confier à vous, d'aller à vous, je n oserois vous dire, comme à ma mére, après les gens que vous trouvez dans les grands chemins qui croyent vous ravir en vous donnant cette qualité ! mais ce sentiment tendre est si fort en moi, que je n'ai pu m'empêcher de lâcher le mot. Mlle. d'*Aumale* vous lira toutes mes lettres, & me les remettra ce soir. Paris est dans une grande allarme sur la Finance; & les esprits ne sont point disposés à soufrir patiemment tout ce qui s'y fait. L'argent se cache plus que jamais, malgré sa diminution.

LET-

LETTRE XXIV.

JE n'ai pu vous parler de mon affaire, ni vous rendre compte de ce que j'ai fait, par la peur d'être entendue, & parce que je ne croyois pas qu'elle dût aller si vite. Mais comme il se pourra bien faire que Mr. *Desmarets* en parlera demain au Roi, puisqu'on vient de me dire qu'il a accepté la Compagnie qu'on lui a proposée, & qu'il dira qu'il s'y trouve un pot de vin pour moi, c'est sa façon de parler, je tremble, je vous l'avoue, non pas tant de voir l'affaire échouée, que du refus. Je me fortifie & me console en vous l'écrivant. Mme. de *Maill* entre dans ma chambre, & m'apprend une nouvelle qui me fait grand plaisir : en vérité, ma chère tante, vous êtes bien bonne & bien aimable ; voilà une jolie fin d'année : il faudra commencer l'autre de même.

LETTRE XXV.

MR. *Desmarets* a parlé au Roi : me voilà soulagée d'un pesant fardeau, & bien touchée que ma demande ait été reçue avec bonté ! Le Roi a trouvé la

ſomme qui m'avoit été offerte, un peu forte : mais comme elle ne ſe prend point ſur lui, j'avois cru pouvoir la propoſer, telle qu'on me l'avoit propoſée à moi. Je ne ſuis ni inſatiable ni déraiſonnable : je vous prie, ma chère tante, de l'en aſſurer, s'il vous en parle : un don du Roi, quel qu'il ſoit, me pénétrera d'une tendre reconnoiſſance, ſi j'oſe parler ainſi ; je ne voudrois pas, ſans ſon aveu, être la plus riche perſonne de ſon Royaume. Mr. *Deſmarets* change toute l'affaire, & ſur cette même affaire, quelle qu'elle ſoit, il me fera trouver une ſomme qui ſera réglée par le Roi : remerciez-le donc bien, ma chère tante, remerciez-le pour vous, remerciez-le pour moi, & l'aſſurez que je ne parlerai point de cette grace, quoi qu'il m'en coute de ne pas montrer ma reconnoiſſance.

N'auriez-vous point au moins la complaiſance de convenir qu'à meſure que les jours s'allongent, ils deviennent plus triſtes ? En voici deux plus ténébreux que la nuit même ; il faut eſpérer que le Soleil luira demain pour nous, ſous les auſpices de Mr. *Voiſin*, & qu'il nous tiendra lieu d'Aurore : la penſée eſt poétique & convient au lit d'Ange dans lequel

quel notre Aurore repoſe.

Je me ſentois quelque reſte de beauté, mais elle vient de tomber par la lecture de votre billet ; je comptois au moins ſur une petite muſique ce ſoir ; je tournerai donc mes pas du côté de Mr. & de Mme. *Voſin*, ce qui ſera ſuivi d'une viſite à Mad. la Princeſſe de *Conti*, ne pouvant tarder davantage à y aller : j'eſpère que vous aurez bientôt votre tableau, & je me fais un grand plaiſir de celui qu'il fera. Je ne puis me réſoudre à voir Madame la Princeſſe, par la colère où je ſuis du mal qu'elle nous fait aujourd'hui ; nous en dirons de *bonnes* demain de tous ces gens-là : c'eſt ma conſolation. Dans la vigueur où je ſuis, Chaillot m'auroit fait tous les biens du monde ; & j'aurois remis volontiers mes coquetteries à un autre jour.

LETTRE XXVI.

JE ne vous ai point voulu agacer ce matin, parce que j'ai cru que le repos & la retraite vous étoient abſolument néceſſaires : je me ſuis même ſouvenue, que vous pouviez avoir beaucoup de lettres

tres à écrire ; mais après dîné, ſi vous n'avez point de rendez-vous, ne ſeroit-il pas bien raiſonnable de prendre un peu de récréation, de recevoir une viſite ſi longue & ſi courte que vous la voudrez, de jouer un peu au Piquet, ou d'y regarder jouer ? Tout au moins je m'en flatte, pendant le travail de Mr. de *Pontchartrain*, ſeule ou en compagnie. Enfin je ſuis à vous d'effet, de volonté, & par mon oiſiveté ; je m'offre de tout mon cœur, ſans conſidérer que je ſuis née offerte. Que je vous plains des viſites de demain ! Si les partager avec vous pouvoit en diminuer le poids, j'irois avec empreſſement. En attendant, je ſuis bien aiſe d'avoir Me. d'*Hu ſſy* ; c'eſt toujours avoir quelque choſe de vous. Deux Louis que je vous dois & que je vous porterai, ne vous tenteroient-ils point ?

LETTRE XXVII.

VOTRE maiſon de la ville ne ſauroit être un rempart contre mes propoſitions. Il n'eſt pas poſſible, quelque affaire que vous y ayez, quelque remède, quelque repos que vous y cherchiez, qu'il n'y ait

ait un intervalle pour un peu de récréation. L'éloignement ne doit point entrer dans les égards, que vous voulez avoir continuellement, puiſque je me fais porter. Tout ce qui pourroit me retenir, c'eſt qu'en m'offrant, je ſens que je n'offre rien, & qu'en demandant de vous voir, je demande beancoup. Mon magazin n'eſt pourtant point mal rempli par une petite amie que je vis hier au ſoir. Permettez moi de vous repréſenter ſur le Roi, qu'il ne faut pas toujours examiner bien rigoureuſement le degré d'ennui : il faudroit en changer comme s'il vouloit *changer de ſote*, & ſonger, de préférence à tout, à paſſer un tems aſſez pénible pour vous : hier il avoit de l'humeur ; cela ſe pouvoit-il autrement ? Il étoit accablé de chaud & de laſſitude. Comme il n'y a que la vérité qui puiſſe tirer d embarras, permettez qu'ayant oublié de vous dire que Me. d'*Eſpinoi* a prié *Blouin* de prendre ſon temps pour demander pour elle une audience au Roi, je vous l'écrive : on me demandera ſi je vous l'ai dit ; & j'aurois été toute déconcertée, ſi je n'en avois rien fait : le reſte eſt ſuperflu Vous ſçavez, ma chère tante, mon amitié & ma reconnoiſſance pour elle :

&

& moi je ſçai quelque choſe de bien meilleur, c'eſt que vous l'eſtimez, & que vous vous intéreſſez véritablement à ce qui la regarde. Je ferai des amitiés de votre part à Me. de *Mailli*; & je crois que vous ne m'en déſavouerez pas. A l'égard de Me. de *Mioſſens*, j'en ſuis ſi honteuſe, que tout ce que je pourrai faire, ſera de lui rendre votre réponſe : après quoi, je couperai bien court. Adieu, ma chère tante; toute réflexion faite, je déſavoue le ſentiment que je vous montrai l'autre fois : toutes nos chères Dames vous demeurent; uſez-en, & pour vous & pour elles : & moi, Surintendante de vos plaiſirs, je laiſſe ici tous les miens.

C'eſt toujours pour ſon fils que Me. d'*Eſpinoi* parlera. L'affaire du mariage eſt tombée; il n'en a pas été queſtion.

LETTRE XXVIII.

CE n'eſt pas troubler le repos que vous m'avez ordonné, que d'avoir l'honneur de vous écrire : il faut bien prendre quelque plaiſir, & je n'en ſçache point un plus grand d'ici à Samedi. Il court un bruit qui m'inquiéte, que le Maréchal d'*Har-*

d'*Harcourt* fait prendre à l'armée des vivres comme pour quelque expédition ; je le voudrois & le crains. J'ai reçu une lettre de ce Général, qui ne m'en parle pas, comme vous pouvez croire, mais bien de votre ſanté, dont il s'informe toujours avec ſoin : il me prie de vous faire ſa cour, de vous aſſurer de ſes reſpects, & de vous répéter ſouvent, que, s'il ne vous écrit point, c'eſt par égard pour vous. Il couroit ces jours-ci à Verſailles un bruit, qui n'eſt, je crois, qu'une ſotiſe ; mais les ſotiſes embarraſſent quelquefois les têtes foibles ; on dit qu'il y a des partis répandus & des gens cachés aux environs de Paris : Mr. *Blouin* devroit, ſans rien dire, faire tenir des Gardes de chaſſe ſur le chemin de St. Cyr, le matin & le ſoir, pour plus grande ſureté.

Je ne me porte point trop mal, quoique mon mal ne ſoit pas ceſſé. J'eſpère que j'en ſerai quitte avec du repos & de l'ennui ; remède que j'obſerve exactement. Je me tranſportai hier en eſprit chez Mr. *Deſmarets* : il doit être bien content de la défenſe de ſon gendre ; ſi nous pouvions la rendre encore plus glorieuſe ! J'avoue que je le ſouhaite aſſez pour paſſer par-deſ-

deſſus mes craintes particuliéres. Il ne manquoit à votre grande lettre que quelques mots de Madame la Ducheſſe de Bourgogne : pour la mienne, je crois que vous trouverez que tout y eſt ſuperflu. De quoi s'aviſe Mr. de *Pontchartrain* d'être long, ſans que nous en profitions ? La belle ſoirée perdue ! Je ſuis ſortie de chez moi avec une confiance merveilleuſe, Mme. de *Dangeau* m'a fait rentrer dans ma misère. Mais eſt-il poſſible que le Roi ne fût pas charmé de nous voir ? Quoi qu'il en arrive, les quatre heures, qui reſtent juſqu'à dix, neus paroîtront plus longues qu'à l'ordinaire. Si jen ſuis malade, c'eſt par amitié pour vous : Mr. *Fagon* en convient ; tant les triſteſſes de ma chére tante frappent l'imagination de la petite & très-tendre niéce !

LETTRE XXIX.

JE ne ſuis point contente d'avoir paſſé mon après-diné à amuſer notre Ducheſſe : j'allois y renoncer, quand vous êtes partie ; nos Dames m'ont quittée preſque en même temps que vous. Je réfléchis ſur votre ſemaine ; & je ne la ſaurois trou-

rouver bien ordonnée, qu'il n'y ait un eu plus de la petite niéce : pourquoi n'en as vouloir quelquefois avec la petite fa- ille ? Elle ſeroit auſſi hébétée au jeu que ous le voudriez : elle travailleroit ſi ſa- ement, elle écouteroit, ou feroit la lec- ure avec tant de plaiſir ! Enfin (& c'eſt eut-être bien là le meilleur pour la faire ecevoir) elle partiroit au moindre ſigne. i vous voulez la laiſſer au monde, elle ous aſſure, ſans hypocriſie, qu'elle re- rouvera pour lui encore plus de temps u'il ne lui en faut : elle ne voit, après out, que les cabales, qu'elle voit aſſez vec vous, ou ces Maréchaux de France, ui ne la charment pas au point de ne s'en ouvoir paſſer : elle craint les Miniſtres, lle n'aime point les Princeſſes ; ſi c'eſt le epos que vous lui voulez, elle n'en trou- e qu'avec vous ; ſi c'eſt ſa ſanté, elle y rouve ſon régime & ſa commodité : en n mot, elle trouve tout avec vous, & ien ſans vous. Après ce ſincére expoſé, rdonnez, mais non pas en *Néron*.

Sçavez-vous qu'il eſt arrivé un Courier l'Angleterre ? Des connoiſſeurs en phy- ionomie prétendent que les nouvelles ſont excellentes ; & malgré tant de biens qui ous arrivent, vous nous mettez en péni- tence.

tence. Je me porte à merveille aujourd'hui. Je me ſuis ſi bien miſe à l'ombre, que je ne vois goute en vous écrivant. Vous voudriez bien ne pas voir plus diſtinctement ce Mr. de *Pontchartrain*, ſi ſçavant dans l'art d'ennuyer.

LETTRE XXX.

DE MAD. DE MAINTENON.

1711.

J'AI trouvé Mme. de *Dangeau* ſi triſte au diné & au jeu, que j'ai cru le devoir finir: n'eſt-ce point qu'elle ſe trouve encore mal?

Madame la Dauphine vient de me conter la converſion de Me. de *Liſtenoi* *. Comme je connois l'amitié que vous avez pour elle, & que je ſuppoſe qu'elle en a pour vous, donnez lui de bons avis, empêchez-la de ſe jetter dans aucunes extrémités: qu'elle prenne une piété ſimple qui puiſſe durer; ne la laiſſez pas jetter dans les nouveautés: enfin, ma chère niéce, aidez-la dans le plus grand deſ-

* Elle étoit fille de Mme. la Comteſſe de *Mailli*, niéce de Mme. de *Maintenon*, & ſœur de Mesd. de *Mazarin* & de *Polignac*.

deſſein qu'elle puiſſe avoir, & qui me donne une grande joie par rapport à elle, & pour Madame la Dauphine. Je compte l'aller à St. Cyr, ii faudroit jouer le ſoir.

Je ſouffre, toutes les fois que Mme. le *Dangeau* parle au Roi..... ..... de Madame de..... il ſçait

. . . . . .

.. que Mme. de *Dangeau* n'ignore pas : ainſi, il regarde ces diſcours affectés comme des piéges, & il n'aime point cela. Madame la Princeſſe me dit hier que Madame d'*Orléans* ne ſe ſoucioit pas que ſon fils allât à Marli. Je lui contai ce qui s'étoit paſſé là-deſſus, elle en fut fort ſurpriſe ; cette grande Princeſſe, ſans s'expliquer ouvertement, me fit entendre qu'elle eſt très-inſtruite de tout ce qu'on dit de plus ſecret. Si Mme. de *Levis* n'eſt point arrivée, il faut avoir votre couſine, & m'armer de patience : car ma ſurdité m'eſt fort inutile contre la bruyante converſation.

RÉPONSE.

Il eſt vrai que j'aime fort Mme. de *Liſtenoi*, & qu'outre les raiſons de proximité, j'ai été très-touchée de l'amitié qu'el-

qu'elle m'a témoignée depuis que je ſuis ici : elle a de l'eſprit, & eſt très-capable de réflexion. Je lui ai déja parlé conformément à ce que vous m'écrivez ; je crois que vous en ſerez contente par la ſuite. Celui qu'elle a choiſi pour faire ſa confeſſion générale, ne m'eſt connu que par la confiance de preſque toute ma famille : je l'ai vu aſſiſter à la mort Mme. de *St. Hermine* & ſon fils ; il m'a paru d'un caractère doux & raiſonnable : nulle âpreté dans ſa dévotion ; les livres qu'il a conſeillés juſqu'à préſent ne ſont point ſuſpects : j'eſpère enfin, ma chère tante, que vous en ſerez contente, & par rapport à elle & par rapport à votre Princeſſe, qui mérite bien toute l'amitié que vous avez pour elle, & même toute la prévoyance & la ſollicitude que cette amitié nous donne.

LETTRE XXXI.

DE MAD. DE CAYLUS.

1711.

LE Maréchal de *Joyeuſe* ſe meurt, ou eſt mort. Son Gouvernement, le retour

tour du Maréchal d'*Harcourt*, le beſoin qu'il a des graces du Roi, à cauſe du délabrement de ſes affaires, & du nombre exceſſif d'enfans que vous lui connoiſſez ſans ceux que vous ne lui connoiſſez pas, ſa ſanté que le chagrin a fort altérée : voilà, ma chère tante, ce qui m'occupe en ce moment, mais avec tant de vivacité, que ma main s'eſt portée, comme malgré moi, à ma plume. La perte du Gouvernement de Tournai ne pourroit-elle point fournir une raiſon à oppoſer aux prétendans, qui ne ſont pas dans un pareil cas ? Vous êtes vous-même, ma chère tante, trop bonne amie pour ne pas pardonner les imprudences qui n'ont que ce motif : ainſi je ne ſaurois être en peine de vous expoſer mes inquiétudes & mes déſirs. Voilà un billet bien indiſcret ; heureuſement je ne m'en apperçois qu'après l'avoir écrit.

LETTRE XXXII.

NOtre petite amie eſt toujours malade : elle eſt pleine de confiance & de courage ; elle croit que ce ſera le dernier accès de ſon mal. Je ſuis paſſée chez vous

vous pour voir si un peu de Piquet, tiré de ma poche, seroit rejetté. Mais vous n'êtes pas revenue de votre Thébaïde ; & tout se met en mouvement pour le retour du Roi. Il a travaillé ; il ne sera pas question de joie de tout le jour. J'ai dîné chez Mr. *Desmarets :* je n'y allai point hier ; il est triste, & piqué contre les Généraux : je m'imagine qu'il a besoin de vous voir. Je crois sans peine que c'est un remède à tous maux. Je joue d'un grand malheur. Les visites me viennent toujours dans le temps de vos messages. Je n'avois pu que parcourir votre lettre : mais enfin je l'ai lue à mon aise, & j'en suis enchantée. Le motif que vous me donnez pour adoucir mes maux, est bien flateur pour moi ; mais ce n'est ni celui-là, ni la peur de devenir insupportable à ceux qui ont la bonté de s'y intéresser, qui me fait assurer que ma santé est bonne : c'est qu'en effet, ma chère tante, je suis en état d'aller chez vous, & d'être couchée, si vous voulez me ménager pour le Brelan. Je crois qu'après que vous m'aurez un peu dorlotée, je serai en état d'entreprendre une plus grande fatigue. Enfin je ferai tout ce que vous voudrez, & je n'irai

chez

chez vous qu'avec une volonté bien ſouple entre vos mains. Il eſt vrai, qu'une rentrée dans le monde pour *George Dandin* ſera tout-à-fait bienſéante. Auſſi il y a long-temps que je la méditois. Mais ce ſeroit trop écrire, & je vai me conſerver. Je veux me flater que le Roi ne me reconnut point hier : j'aime mieux qu'il en coute à mon viſage, & pouvoir ſuppoſer qu'il auroit eu la bonté de me dire un mot.

LETTRE XXXIII.

QUe n'ai-je toutes les graces d'un eſprit léger, pour introduire dans votre ſolitude la plus légére de toutes les quenouilles? Elle eſt jolie, ſi vous voulez : mais après cela, elle vous eſt donnée par une perſonne, qui, quand elle ſera à votre côté, voudroit bien ne la pas perdre de vue, & dont la ſituation préſente n'eſt pas fort agréable, & qui peut vous aſſurer qu'elle compte ſe divertir aujourd'hui comme on ne ſe divertit point. Que peut-elle voir en effet, que des femmes dont le ſyſtéme eſt ſi différent du ſien, qu'elles ne peuvent jamais être à l'uniſſon, fût-ce

même sur les fichus & sur les coëffures ? Je m'entendrai dire que j'ai un visage à faire contre, vous sçavez bien quoi, & que si aujourd'hui ou demain on étoit dans l'état où je suis, on sçauroit prendre des spécifiques que les Médecins de la Cour ne donneront jamais : mais c'est trop discourir ; partez, ma quenouille : il n'y a point d'ironie à dire, que je vous envie ; rien n'est plus vrai. Parlons sérieusement, voici une chose qui m'embarrasse : c'est la Duchesse de *St. Pierre*, qui part demain au soir, avec un regret infini si elle ne vous voit pas ; le mérite qu'elle a acquis dans ses voyages, me met fort dans ses intérêts ; & son prompt départ vous mettroit à couvert des suites : cependant je ne veux point, comme vous dites quelquefois, payer de votre personne pour me faire valoir à Utrecht.

Passe pour le *Cedra* envoyé à Me. de *Dangeau*, passe encore pour toutes les caresses ; il faut avouer que toute sa personne y invite assez ; mais St. Cyr ! & St. Cyr sans moi ! quelle nouvelle ! je sens, en ce moment, la jalousie la plus vive, l'envie, jaune fille d'enfer, &

Tout ce que la rage fait dire
Quand elle est maîtresse des sens.

J'a-

J'avois une légére eſpérance de pouvoir moi-même vous rendre cette lettre du Maréchal d'*Harcourt* : mais n'ayant pu avoir l'honneur de vous voir, je crois, comme elle ne gagneroit rien à vous être préſentée de ma main, qu'elle ne perdra pas non plus à vous être envoyée : il me mande qu'il ſe plaint à vous de ce que mon importance m'empêche de lui écrire. Je viens de chez Monſieur le Dauphin ; on m'a refuſé la porte ; les exceptions ſont dangereuſes : l'appetit eſt revenu ; il ſe joue avec beaucoup de gaieté : tranquilliſez vous donc, ma chère tante, je n'ai rien appris d'aujourd'hui. L'indignation continue parmi les honnêtes gens ; les autres traitent ce crime de bagatelle. Je ſçai bien mauvais gré au Soleil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet, quand vous n'y êtes pas.

LETTRE XXXIV.

IL y a bien long-temps, ma chère tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, & il s'eſt paſſé tant de choſes qui en ont prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a

pourtant que trois jours. Vous avez eu la fiévre cette nuit, vous l'aurez encore ce soir ; vous avez joué au Piquet ſans moi. L'accident arrivé au Maréchal d'*Harcourt*, tient auſſi une place conſidérable dans la durée de ce temps ; mais j'ai appris que nous dînerons demain avec vous ; nos Dames y comptent. Si vous vouliez ajouter à cette conſolation celle de nous avouer, que vous avez trouvé Mr. *Pelletier*, tout court qu'il eſt, un peu long, nous aurions lieu d'être contentes de vous. J'eſpère que je vous montrerai bientôt un ouvrage, qui vous fera voir que mes peines, tant de corps que d'eſprit, ne m'empêchent pas de penſer à ce qui vous peut plaire. Je ne vous mande point des nouvelles du Maréchal d'*Harcourt*, parce que Me. de *Villefort* vous en a dit de ma part; il prend demain de l'émétique, & part après demain. Vous êtes ſeule ; je voudrois bien que votre cabinet fût auſſi inacceſſible aux lettres & aux triſtes penſées qu'aux perſonnes, pour m'y tranſporter en corps, en eſprit, & en argent, ſi vous le voulez. Eſt-il vrai que vous n'avez que le tête à tête de *Janneton* pour toute reſſource ? Quand vous me voudrez, Mlle. d'*Aumale* m'appellera par la cheminée..... Voilà vos ordres.

dres. J'accepte avec plaisir la partie que vous m'offrez, quoique fondée, si je ne me trompe, sur un principe qui n'a rien de bien agréable, ni dont je puisse convenir. La fin de votre billet est d'une injustice extrême : je n'y puis faire d'autre réponse que celle-ci :

Et Phèdre dans son cœur me rend plus de justice.

Je suis aussi touchée de votre dernière bonté, que si je n'y étois pas accoutumée. J'ai appris des choses qu'il est bon que je vous dise, & que je ne puis écrire.

LETTRE XXXV.

JE viens d'éprouver tout-à-l'heure l'espéce de crainte qu'on a pour les gens qu'on aime : vous aviez envie d'être seule, & je n'ai osé vous dire que j'aurois été bien-aise de vous parler un moment. J'ai donc recours à ma ressource ordinaire, pour vous rappeller une conversation que j'ai eue avec vous dans la forêt de Fontainebleau. Je vous y dis, ma chère tante, que je n'avois d'autre vue en ce pays-

ci pour moi, que celle d'y jouïr de votre commerce, mais que j'y avois une extrême paſſion d'y attacher mon fils auprès de Monſieur le Dauphin, ce qui ſeroit très-important pour lui, ſoit que je le marie, ou ne le marie pas ſi-tôt. Si Mr. de *Caylus* vivoit, il ſeroit encore Menin; grace, qui, comme vous ſçavez, ne lui avoit été accordée que par vous & pour moi : mon fils a les mêmes raiſons, & n'a pas les mêmes ſujets d'excluſion. Si le Roi ne rend pas à Mr. d'*Antin* une place dont il s'étoit défait, & qu'il n'y ait perſonne dans la famille pour qui il la demande, croyez-vous, ma chère tante, que j'y puiſſe penſer & que j'aye quelques démarches à faire ? ou croyez-vous qu'il faille attendre que mon fils ſoit un peu plus connu ? Je vous expoſe mes penſées aſſez mal digérées, parce que je ſçai que je ne hazarde rien avec vous : mais ſurement après vos bonnes graces, il n'y a rien que je ſouhaite plus paſſionnement, que de voir mon fils attaché à Monſieur le Dauphin.

Le Roi va tirer. Madame la Dauphine ſe porte aſſez bien : j'ai été ſçavoir de ſes nouvelles : elle m'a fait l'honneur de me faire entrer ; & je puis vous aſſurer, ce

que

que vous croirez sans peine, qu'il n'y a rien de plus fleuri que son teint ; je crois qu'elle alloit se remettre au lit ; elle compte pourtant vous aller voir. Mme. de *Villacerf* s'est évanouïe véritablement en entrant dans sa chambre : j'y étois encore : l'émotion de cet accident, jointe à la foiblesse de mes jambes m'a presque invitée à en faire autant. Vous aurez ce qui fait le plaisir de votre jeu : je n'ai osé convier Mme. *d'O*, nous aurons Mme. d'*Elbœuf*.

LETTRE XXXVI.

IL est vrai qu'on ne sauroit trop prendre garde devant qui on parle, ni trop peu parler. Mais je suis affligée de tout ce qui vous confirme dans la crainte que vous avez du monde ; un peu de société vous est nécessaire. On est bien à plaindre de voir au travers d'un nuage, surtout quand il est aussi aisé de l'ôter ! Il me sera aisé de vous obéir à l'égard de Mme. d'*Haussy*. Sa douceur, & l'envie qu'elle a d'acquérir du mérite, donnent une grande facilité & un grand courage pour les avis : elle me paroît lire avec

plaiſir des livres de piété ; je ne m'incommode en façon du monde pour elle: elle eſt ſouvent dans ma chambre, comme n'y étant pas pour moi. Soyez aſſurée de ma protection à la Chancellerie, & que je ſeconderai de mon mieux les grandes vues que vous avez à la Cour ; il eſt bien vrai qu'elles ſont grandes, & que je ſerois bienheureuſe, en les ſecondant, de les imiter dans leur perfection.

L'adieu eſt bien long juſqu'à demain: n'y a-t-il point de Chancelier en robe courte, qui me ſoit favorable ? Croyez-vous, ma chère tante, que l'impatience que j'ai toujours de vous voir ne ſoit pas redoublée par ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ? Si les moindres choſes qui me viennent de vous me vont au cœur, jugez de l'effet de votre derniére lettre. Je n'avois garde de parler de ce qui regarde Mr. & Mme. *Deſmarets* ; j'eſpère que vous ſerez de plus en plus perſuadée que je ſçai me taire. Mme. de *Remiremont* m'a priée de ſçavoir de vous, ſi vous n'auriez point à St. Cyr quelques Demoiſelles, qui, ne voulant point être Religieuſes, & ne pouvant ſe marier, voudroient quelques Prébendes de Remiremont : elle ſeroit ravie d'en avoir : vous

ſçavez

ſçavez qu'il faut les preuves des méres.

LETTRE XXXVII.

1712.

ME. DE CAYLUS.

POUR cette fois le ballot eſt arrivé le Roi eſt au Conſeil ; profitez de votre ſolitude : nous irons l'interrompre, dès qu'il nous ſera permis.

ME. DE DANGEAU.

M. *Ducas*, qui ſe porte bien avec ſes lingots, nous ouvrira les portes, à ce que je penſe.

ME. DE CAYLUS.

Le ballot eſt chez vous à la Ville. Mais M. de *Torcy* n'y étoit plus : nous allons lui écrire.

ME. DE DANGEAU.

On le mettra dans le Traité de paix : là, là, vous voilà interrompue dans votre ſolitude, & c'eſt tout ce que je veux.

ME. DE MAINTENON.

Je ſuis pluſqu'interrompue, je ſuis inquiéte : pourquoi un Conſeil ? Seroit-il arrivé des nouvelles ? Je ne puis croire qu'elles ſoient mauvaiſes : vous êtes de ſi belle humeur !

ME. DE DANGEAU.

On n'a pu achever le Conſeil : il n'y a rien de mauvais. Il me ſemble que vous devriez ſçavoir que M. *Ducas* eſt en ſureté : il eſt à la Martinique.

ME. DE CAYLUS.

Écrivez encore quelque choſe, ou tout au moins renvoyez ces quatre belles lignes, pour que nous ne les perdions pas, quelque honte qu'elles nous faſſent.

ME. DE MAINTENON.

Voulez-vous de mon dîné ?

ME. DE DANGEAU.

En pouvez-vous douter, quand ce ne ſeroit que pour ne pas vouloir du nôtre ? Je vous promets de n'avoir pas tout mon eſprit dans mon eſtomac.

LET-

LETTRE XXXVIII.

SOyez en repos, ma chère tante, sur le personnage que je vous ferai faire. Je suis aussi délicate que vous-même, & beaucoup plus que je ne le serois pour moi. J'aime bien Mme. de *Dangeau* : mais si je ne voyois qu'elle trouve son plaisir avec vous, si je soupçonnois qu'il y entrât de la complaisance, des égards, de la considération, autre chose enfin que la véritable amitié & le goût personnel, je ne vous la proposerois pas. Elle sera avec sa famille jusqu'à la promenade, c'en est autant qu'il lui en faut : sa véritable récréation est d'être avec vous. Sçavez-vous, ma chère tante, qu'en vous abimant, c'est nous jetter, nous autres, dans un puits ? Avec Mme. *Voisin* ! miséricorde ! Vous me faites transir : nous y dinerons demain : elle l'accepte avec plaisir, nous mande-t-elle, & c'est bien fait de lui donner le pas : j'irai un peu fourrer là mon nez pour la compagnie. Je reviens aux personnages : vous faites celui que vous avez toute votre vie fait, le seul qui vous convienne,

celui de ravir & de charmer, au moins nous autres, & tous ceux qui ne se soucient que de ce qui s'écrit dans la gazette. Vous êtes-vous souvenue de *Ste. Marthe* ma patrone ? J'ai reçû un bouquet de Mlle. d'*Aumale* ; mais je voudrois vos priéres & les siennes. Est-ce la grande solitude aujourd'hui, ou une solitude mitigée ? Le temps s'écoule ; & je n'entens parler de rien. Je crains.....

Les gens qui n'ont qu'une affaire, sont dangereux : & quand l'oisiveté s'y joint, c'est encore pis ; ces réflexions ne m'empêchent pas de revenir à la mienne. Que les autres vous soient insupportables, je vous le passe : mais que vous le soyez aux autres, voila ce que je ne puis supporter. Est-il possible, après les nouvelles d'hier, celles d'hier au soir, & ce que vous a dit votre petit doigt ce matin, que vous ayez des pensées si noires & si injustes ?

RÉPONSE.

CE n'est ni chagrin, ni humilité qui me fait refuser Me. *d'O* : c'est une persuasion bien fondée que les Dames se divertissent mieux chez elles que chez moi,

moi, ce qui eſt très-raiſonnable. Il n'en eſt pas de même de vous, ma chère niéce : je voudrois vous avoir : & il eſt cruel qu'un plancher ſoit aſſez fort pour nous ſéparer, & pas ſuffiſant pour empêcher le bruit. J'ai emporté ce matin les clefs de ma chambre dans ma poche pour vous ſauver de *Janneton*. Si M. *Boudin* vous permet demain la Meſſe, j'y conſens, à condition que vous ne ſortirez pas de la niche : ne bouffez pas tant qu'à l'ordinaire, afin de pouvoir vous mettre un moment à genoux, & qu'on vous place comme moi au bas de l'Egliſe ; il faut enſuite vous mettte au lit & nous attendre ſur les trois heures. J'ai paſſé une douce journée avec Mlle. d'*Aumale*. J'ai eu une heure quatre petites filles d'Avon : la plus grande, qui m'a paru la plus ignorante, nous a dit, qu'au long de la journée elle offre ſon travail & ſes peines à Dieu : n'eſt-ce pas là être bien avancée ? Mr. le Chancelier eſt avec le Roi ; mais ce ſont gens où il y a peu de ſureté : ils en ont peut-être pour trois heures, & ſe ſépareront peut-être dans une demi-heure : ce ſont ces incertitudes-là qui me tuent. Ce ſeroit une fin bienheureuſe de vous dire qu'il n'y en aura jamais dans l'ami-

l'amitié que j'ai pour vous : ce qui se rapporteroit, & à l'incertitude & à la fin : mais on n'y fait plus tant de façon, & pour finir à la mode, j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XXXIX.

DE MADAME DE CAYLUS.

ON me dit, en ce moment, que le Roi va chez vous à cinq heures, qu'il a travaillé avec son Ministre. Ainsi nous sommes sans espérances. Cependant comme on ne s'en défait pas aisément, je vous donne avis que je suis chez moi, que je n'en partirai point, parce qu'une agréable sympathie m'a donné un mal auquel vous êtes encore moins sujette que moi. Il est temps de renouveller les fonds. Mais sans reproche nous avons bien joué, & bien perdu pour cent francs : aussi ne craignez pas que je vous en redemande si-tôt. Je ne sçai du tout quels beaux yeux vous ont si fort éblouïe. Il n'en est guère qui fassent tant d'effet. En gardant le lit, je me suis préservée du froid, & préparée à la grande journée de demain : celle d'aujourd'hui m'a paru

paru triſte. Et, en vérité, je n'en trouve de bonnes que celles où je *cabale*. Des pilules, que je pris hier au ſoir, & qui n'ont pas eu la complaiſance de faire leur effet de bonne heure, feront que vous n'aurez que les *chères Dames*. Je ne leur porte point d'envie; car je ne ſuis point envieuſe de mon naturel. Mais je voudrois bien partager les plaiſirs de votre ſoirée, & être témoin de votre déconfiture. Vous voyez, Madame, que le préſent ne me fait pas oublier l'avenir, & que le plaiſir de vous voir aujourd'hui eſt déja paſſé, quoique je n'en aye pas encore joui.

Je vous ai envoyé un livre ſi fort à la hâte, que je n'ai pu vous avertir de paſſer la généalogie de l'Auteur, & de lire ſur-tout les notes. J'eſpère qu'elles vous amuſeront: elles tiennent plus de place que tout le reſte du livre. Il eſt vrai que la Ducheſſe de *Noailles* a donné un peu de vie; mais je ſentois qu'elle prenoit ſur la mienne: je me porte pourtant bien ce ſoir. Je vous envoye ce livre, que l'Abbé *Geneſt* vouloit vous préſenter: je m'en ſuis chargée, pour vous épargner une révérence & un compliment dans quelque paſſage.

M.

M. d'*Harcourt* n'eſt pas ſans eſpérance, que les affaires du Nord ne forcent l'Empereur à faire auſſi promptement la paix que vous le déſirez, mais qu'il faut toujours s'attendre qu'il réſiſtera le plus qu'il pourra. La Ducheſſe de *Noailles* vous prie de croire que l'Ambaſſadrice, à qui elle donne à ſouper, n'aura les entrées chez elle que long-temps après que vous en ſerez ſortie. Dans le temps que Mlle. *Leger* eſt entrée, j'allois metttre la main à la plume. Un rayon de Soleil, qui paroît aſſez mal à propos, me donnoit de belles penſées. Je ne verrai donc point mes chères Dames, diſois-je, & elles n'y gagneront rien: point de reſſource! Il n'y a rien où ſe reprendre. Mlle. *Leger* vous aura fait le détail de mon ſoulagement. Mais j'en aurois beſoin d'un autre. Qui ne vous voit pas, ne goute rien. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous le dos de Mr. *Pelletier*. Vous devriez bien envoyer chercher cette groſſe *d'O*. Pour moi, je ſuis très-contente que vous vous accommodiez des niaiſes, & je renonce au premier rolle. On ne ſauroit donc être tranquille un ſeul jour. Le moyen que

je

je me repoſe ! vous avez donc la fiévre. N'eſt-ce point aſſez que mon eſtomac me reproche ces vilaines aſperges ? Il faut que mon eſprit me les reproche auſſi : je ſuis dans les remors, dans la crainte, & bien peu d'eſpérance pour demain. Nous n'avions garde de ne pas vous ordonner de dîner demain avec nous. Et je ne vous conſeille pas de vous commettre à notre empire, quand vous ne voudrez pas nous voir. Nous en ſommes des plus affamées. Pour moi, je ſens que ma ſanté en a grand beſoin.

LETTRE XL.

J'Ai vu dans ma chambre tout à la fois le plus grand des Princes, une Dauphine plus aimable que celle dont Mme. de *la Fayete* ſçut faire un portrait ſi charmant, un Dauphin, l'effroi des Courtiſans & les délices du peuple, ma tante, & ma tante jouant au piquet pour m'amuſer, Me. de *Dangeau* : enfin que me manquoit-il ? & que me reſte-t-il, que le ſouvenir de ma gloire & de mes plaiſirs paſſés ?

Notre affaire n'eſt pas faite : mais nous eſpé-

eſpérons qu'elle ſe fera. Il y a quelque apparence que Mad. la Ducheſſe de *Berri* n'aura pas le ſou, qu'elle parlera à Mr. le Duc de *Berri*, que Me. de *Pompadour* arrivera avec cette éloquence qui charme Mr. *Fagon*, & que Mme. de la *Vieuville* ſera dans nos intérêts. Voilà où nous en ſommes. Je n'ai ni vos inquiétudes, ni votre courage.

LETTRE XLI.

1714.

L'Affaire de Me. de *Gouvernet* eſt bien traverſée : le compte que je vous en veux rendre, n'eſt que pour continuer à vous en inſtruire, comme je le ferois dans une converſation.

Mr. de *Torcy* a rendu la lettre de Me. de *Gouvernet* la grand-mére, & a fait au Roi la recommandation de la Reine d'Angleterre. Le Roi a répondu qu'il avoit entendu parler différemment de cette affaire par Mr. *Voiſin* & par Mr. *Deſmarets*, mais qu'il falloit qu'il la rapportât au Conſeil d'Etat. Cet incident eſt fort mauvais pour nous, parce que nous aurons contre nous Mr. le Chan-

Chancelier & Mr. *Desmarets* ; ce dernier par un Banquier de Lyon à qui Me. de *Virville* a marié sa fille : ce Banquier est riche & dans les affaires, homme d'esprit & de ressource, & très-bien avec le Contrôleur-général, qui pourtant n'auroit naturellement rien à voir dans cette affaire. Il n'est question que d'obtenir, ou d'empêcher que le Roi ne fasse pour cette succession ce qu'il a fait à la mort de l'autre Mr. *Hervart*, dont vous vous souvenez bien, puisque vous l'obtintes du Roi. Nous en avons le Brevet, que j'ai fait voir à Mr. *Voisin* : les mêmes raisons subsistent : & la conjoncture est plus favorable par la considération de la Reine d'Angleterre & par les malheurs de Me. de *Gouvernet*, qui n'a plus que cette ressource, & qui, comme vous sçavez, n'est pas moins digne d'estime que de pitié.

La grace que Me. de *Gouvernet* demande au Roi, ne la favorise en rien personnellement : puisqu'aucun des effets de la succession de son frére ne doivent sortir du Royaume. Elle la met seulement en état de rendre justice à sa famille, & de faire un partage conforme aux loix, à l'ordre naturel, & aux usages reçus parmi des gens de cette condition : ce qui par un cas particu-

ticulier, & qui demande une attention digne de la bonté & de la juſtice de Sa Majeſté, ne ſe pourroit plus eſpérer, ſi Me. de *Gouvernet* étoit jugée morte civilement, ſa repréſentation n'ayant point de lieu dans la coutume où les biens du Sr. *d'Hervart* ſont ſitués. Me. de *Gouvernet* ſa ſœur n'héritant point, cette grande ſucceſſion paſſe toute entiére à l'Abbé de *Gouvernet* & à Me. de *Virville* ſa ſœur, Mr. le Marquis de *Gouvernet* étant mort, il y a pluſieurs années. La Marquiſe de *Gouvernet*, qui eſt à Londres, diſpoſera de ſon bien, ſelon ou contre les loix. Si c'eſt ſelon les loix, le Roi, qui ne veut que la juſtice, la verra ſatisfaite : ſi c'eſt contre, tout ce que Me. de *Gouvernet* aura fait deviendra nul.

LETTRE XLII.

Zephir eſt arrivé tantôt dans ma chambre avec une ſi grande quantité d'oranges, qu'il en gémiſſoit ſous le poids : mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurois voulu. Mr. de *Contade* étoit dans ma chambre : & vous croyez bien que j'avois quelques queſtions à lui faire : Je lui en ai fait ſur Mr. le Duc, dont il

il m'a dit beaucoup de bien ; il ne ſçavoit rien des lettres, ni interceptées, ni reçues, ni écrites: & ce n'eſt qu'ici qu'il l'a appris. Il m'a dit auſſi beaucoup de bien du Comte de *Mailly*, ſans que je lui en parlaſſe : de mon fils, il n'avoit garde de m'en dire du mal. A Mr. de *Contade* a ſuccédé M. le Ml. *d'Harcourt*, qui m'a propoſé de faire apporter ſon diné : j'y ai conſenti : un inſtant après Mme. la Ducheſſe de *Guiche* lui a envoyé demander la ſoupe : je me ſuis trouvée tout à coup dinant en très-grande compagnie, mais la fin du diné du Roi m'a tirée d'intrigue. Je ſuis ſeule, & je reviens auſſi-tôt à l'envie que je porte à *Fanchon* : mais Mr: *Thibault*, homme très-conſidérable dans mes affaires, entre dans ma chambre avec une liaſſe de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui eſt une action ſi héroïque, qu'elle demande récompenſe. Un peu de Piquet ce ſoir, pendant le travail de Mr. *Voiſin*, me paroît néceſſaire à toute la *Cabale*. Je ne ſçai pourtant, ſi Me. de *Dangeau* ne voudra pas ſe repoſer : mais je fais ſi bien ſans elle, que ſi vous donniez tant ſoit peu moins à vos paſſions, vous en ſeriez bien aiſe. Puiſque j'ai la plume à la main, il faut que je vous écrive une choſe que

je

je ne trouverois peut-être de long-temps à vous dire. Eſt-il vrai que notre ami Mr. *le Gendre* a une mauvaiſe affaire ſur le corps ? qu'il court riſque d'être révoqué ? J'en ſerois vraiment bien fâchée : c'eſt le petit *Bontems* qui me l'a dit. Adieu, ma chère tante, je vous quitte pour Mr. *Thibault* : & en vérité, il ne vous vaut pas.

LETTRE. XLIII.

1714.

LA Ducheſſe de *Noailles* ne ſçauroit encore ſortir aujourd'hui, moins pour ſon mal, que pour quelque choſe qu'on a mis à ſon pié ; & ce quelque choſe n'eſt point un parfum. J'en ſuis bien aiſe, je vous l'avoue. J'aurai une raiſon indiſpenſable d'aller chez vous, ſur-tout après l'allarme de ce matin. Je me porte ſi bien, que ſi je ne craignois de vous déplaire, j'irois à l'inſtant vous dire tout ce que je ſçai. Le Roi n'ira-t-il chez vous qu'à trois heures ? De-là dépend ma ſortie pour éviter quelques pas de plus. Voyez combien je me ménage & vous obéis. Votre retraite eſt-elle ſimplement de repos pour éviter les importuns du Château ? Je vous en-

envoye une lettre de M. de *la Feuillade* : il eſt pénétré de reconnoiſſance pour vous. Il n'a pas tort. Que je ſçache au moins de vos nouvelles.

RÉPONSE.

J'ai une médecine à prendre, à rendre, & beaucoup de lettres à écrire : je ſuis aſſez libre avec vous, pour n'y avoir nulle contrainte : mais je n'ai point aſſez de pouvoir ſur moi pour me livrer aux écrits ennuyeux, quand je ſuis à portée de vous entretenir : conſervez vous donc pour ce ſoir, pendant la longue ſéance de Mr. de *Pontchartrain*. Mr. le Duc de *la Feuillade* eſt reconnoiſſant de peu de choſe : je voudrois de tout mon cœur qu'il fût content.

LETTRE XLIV.

DE MAD. DE CAYLUS

IL y a pluſieurs jours que je garde cette lettre du pauvre *Bonrepos* pour vous la lire moi-même. Je m'imaginois que vous en ſeriez moins importunée, & qu'il ſeroit plus court de retirer ſur le champ celle qu'il veut faire donner au Roi. Mais cette maniére d'abréger eſt comme la négligence de

de Mme. de *Coulanges*. Je vous envoye donc mon paquet, qui ne vous eſt préſenté que pour que vous ſoyez informée, en cas que le Roi vous en parlât, & vous aurez la bonté de me renvoyer la lettre qui eſt pour lui. Puiſque la vertu nous manque, montrons lui que nous ſçavons nous en paſſer: adonnons-nous ſans ſcrupule au libertinage. Je ne ſçai ce que l'Académie dira du mot *acoquinée*: mais j'en ſens, moi, toute l'énergie avec vous. La Ducheſſe de *Noailles* veut bien vous donner à dîner demain. Il ne fumera point dans mon cabinet. J'imagine que votre journée pourra être aſſez douce, la matinée tranquille, le dîné raiſonnable, & le piquet charmant. Et comme un de vos grands plaiſirs eſt d'en faire à ceux qui en manquent, & à ceux que vous aimez, je vous annonce les niaiſes & les amies fort contentes de la diſtribution de cette journée.

LETTRE XLV.

JE n'ai point été chez vous, ma chère tante, parce que le nez prié * eſt en-

* *Le nez prié.* Les gens qui ſont de tout.

encore à naître. Je ne me ſuis point propoſée, parce que le nez propoſé eſt né en ma perſonne pour vous. Je goute le repos & la ſolitude, fort aiſe de trouver qu'elle me plaît. Je m'en vai faire au Pére *le Tellier* une viſite, que je médite depuis long-temps. Je jouerai la comédie ce ſoir avec plaiſir. Quoi? la comédie? Mr. *Voiſin*, Mr. *Deſmarets* ne vous donneront pas la moindre envie de jouer au piquet? N'aurez-vous nul égard à tout l'argent que vous me gagnâtes hier? Je ſuis piquée au vif. Vous m'avez inſultée dans ma perte, & vous m'y laiſſez ſans aucun égard. La demie eſt ſonnée: Mr. *Voiſin* eſt paſſé, il y a long-temps, & je n'ai plus d'eſpérance.

LETTRE XLVI.

1714.

IL y auroit bien des Charges vacantes & bien des Charges données, avant que je puſſe vous joindre. J'ai pourtant un ami qui veut que je vous parle: c'eſt Mr. d'*Huxelles*. Sçachez donc que s'il ne demande pas d'être Capitaine des Gardes, ſon

allure, qui n'eſt pas leſte, & les cinq cent mille francs qu'il faut donner, mettent un frein à la paſſion qu'il a toujours eue d'avoir une Charge, qui l'attachât auprès de la perſonne du Roi. Si pourtant Sa Majeſté lui faiſoit l'honneur de penſer à lui, je crois qu'il trouveroit de l'argent, & des jambes, au moins pour trois mois dans l'année. Je vous écris, Madame, dans l'eſpérance de recevoir la récompenſe du ſacrifice que je vous fis hier de ce dîné du Roi. J'attens dans mon lit le myſtérieux *Leger*: j'ai de l'effilé à ma tête pour enſeigne de mes déſirs.

Le repos, le ſilence & le chaud vous ſont néceſſaires: mais il eſt pourtant triſte de n'avoir que la ſeule *Fanchon*: que ne puis-je me gliſſer ſous ſa forme, pendant l'abſence du dos de Mr. de *Pontchartrain*! je bavarderois, je lirois: mais je ne vous dirois rien du chagrin de Monſieur le Duc, parce que je n'en ſçai rien. Selon que les viſites rendront, je vous écrirai, puiſqu'au moins cette maniére de pénétrer juſqu'à vous eſt ſans inconvénient.

Vous devriez bien me permettre de vous envoyer Me. *d'O*, pendant que Mr. *Voiſin* travaillera avec le Roi: je ſerois de moitié avec vous, & ſerois ravie de ſentir

tir que je joue. J'ai été si seule cet après-dîné, que je me suis un peu endormie à la fin. Envoyez moi je vous prie vos ordres pour demain : m'en tiendrai-je simplement à la Messe ? Je suis inquiéte de votre état, ma chére tante : vous n'étiez pas bien hier au soir.

LETTRE XLVII.

1714.

VOilà un jour qui ressemble bien à ceux, où je ne dois pas avoir l'honneur de vous voir : on ne voit goutte dans ma chambre, & j'y suis au coin de mon feu, après avoir dîné avec Mme. de *Dangeau*, que vous pouvez voir présentement sans danger ; elle convient qu'il n'y a que le premier aspect qui étonne, & que l'événement d'hier ne nuit à personne : il n'y en a de plus aucune dont elle se soucie : & elle aime assez personnellement Monsieur du Maine. Il est bien simple, s'il croit que Madame la Duchesse est bien aise : je sçai qu'il s'en faut de beaucoup, & qu'elle croit que c'est diminuer le rang de ses enfans, que d'y en asso-

cier d'autres : voilà tout ce que je ſçai.

Cent francs, que vous gagnâtes hier au ſoir, ne pourront-ils point mettre quelque ſel dans votre Piquet ? Je puis vous aſſurer du moins, que Me. *Voiſin* en trouve la doſe ſuffiſante. Quoi qu'il en ſoit, vous ne ferez pas mal d'augmenter un peu la compagnie. La pauvre groſſe *d'O* fit hier la roue autour de votre niche, juſqu'au moment de la concluſion : Me. *Voiſin* ne voulut point tourner la tête derriére elle, pour n'être obligée à aucune civilité : il faudra la voir aujourd'hui : Me. *Deſmarets* fit hier une action héroïque, mais vous feindrez de l'ignorer. Me. *Voiſin* profita ſi peu de la leçon que contenoit votre billet, & que ma groſſe tête avoit jugé devoir faire un effet ſi merveilleux, qu'ayant prié Me. *Deſmarets*, Me. de *Roquelaure*, tout ce que la France a de plus brillant, elle contre-manda tout, ſans autre cérémonie, pour venir dîner avec vous. Cependant Me. *Deſmarets* l'envoya prier le ſoir de venir ſouper avec nous : on y vint : on y fut reçu à merveille, & on perdit vingt écus, que nous partageâmes, Me. de *Dangeau* & moi, en vérité, comme des pauvres. Adieu, ma chère tante :

je

je vous ſuivrois, la mort entre les dents.

LETTRE XLVIII.

QUE dites-vous, ma chère tante, de la nouvelle qui vient d'arriver d'Eſpagne ? Un coup auſſi hardi de la part de la Reine ne fait-il pas trembler ? & la deſtinée de Mme. *des Urſins* ne fournit-elle pas de grands ſujets de méditation ? Mr. de *Cambrai* eſt très-mal : je ſuis aſſurée qu'on prie bien Dieu pour lui à St. Cyr, & que vous ne vous y oubliez pas. Je ne voudrois pas une autre Charge à la Cour, ſi les plaiſirs ſe ſoumettoient comme ils le devroient, au titre de ma Charge. Comme nous avons appris d'un bon Auteur, que tout eſt ſuppoſition, je ſuppoſe que vous vous divertirez demain. Me. *Voiſin* m'a fait dire fiérement que vous le lui aviez déja mandé, & que vous n'étiez pas en peine de ſa réponſe ſur une ſemblable queſtion. Mme. de *Dangeau* ſera revenue ce ſoir, & pour votre jeu ſi vous le voulez. Pour moi je ſuis toujours à votre ſervice ou à votre refus, également contente,

pourvu que vous le soyez, & que vous ne me traitiez pas en *Néron*.

LETTRE XLIX.

L'Etat, où vous êtes sur le Roi, est préciſément celui où je me trouve chez moi : mais après tout, ma chère tante, tenons-nous-en à ce que vous voyez, & jouïſſons même de ce que tout le monde convient qu'il est beaucoup mieux aujourd'hui. Je ne manquerai pas de vous mander tout ce que j'apprendrai, puiſque vous me l'ordonnez. Je regardois comme un crime d'aller vous entretenir de choſes triſtes ; c'est ce qui me retenoit la main : les gaies ne viennent point à mon esprit. Je suis dans un état assez naturel, & j'espère véritablement que je n'aurai que ce qu'il faut.

Mr. *Boudin* a vu dîner le Roi, & lui trouve l'air moins abbatu, & en tout, assez bien. Le Cardinal de *Rohan* eut hier une converſation avec le Procureur-Général, qui mériteroit de vous être rendue : ils ne se perſuadérent ni l'un ni l'autre : mais cependant le Procureur-Général parut réſolu de faire des efforts auprès

auprès du Cardinal de *Noailles* : s'il eſt ſincère, on pourroit eſpérer plus de lui, que de qui que ce ſoit : il eſt bien cruel de voir que ces gens-là mettent le Roi dans l'état où nous le voyons, & ayent en même tems l'inſolence de dire que ce ſont les autres !

LETTRE L.

DE MAD. DE MAINTENON.

JE me ſuis fait apporter ce matin (car je me hâte de me dépouiller, de peur qu'on ne me dépouille bientôt) une quantité prodigieuſe de robes que j'ai diſtribuées. Je vous envoye ce qu'il y avoit de plus précieux : la palatine d'hermine eſt très-chaude & très-incommode, parce qu'elle tourne toujours : les mitaines ſont trop étroites pour un bras ſi court : les couvre-pieds ſont fort raiſonnables, & je n'ai aucun mal à en dire. Je m'en vai à St. Cyr : je compte de revenir chez Me. la Ducheſſe *du Lude* : après cela, je viendrai attendre le Piquet, pendant que Mr. de *Pontchartrain* travaillera avec le Roi. Bon jour, la petite nièce ; voi-

là des oranges, des livres, & l'on a dû vous porter des faisans ; si je pouvois vous faire des présens plus solides, je le ferois d'aussi bon cœur.

RÉPONSE.

Je ne sçai de quel côté me tourner, pour louer, pour admirer, pour me réjouïr : je n'ai jamais vu tant de choses ensemble, ni rien de si aimable : que vos présens sont rares ! mais que vous vous entendez bien à en faire ! la lettre me transporte : la solidité de *Dubois* a beau me rappeller à la chaleur de la palatine, à l'utilité des mitaines, aux boutons d'or, aux plus belles toilettes : le billet m'enchante, & il faut l'avoir lu plus d'un jour pour donner attention à tout le reste ; les *belles annales* que vous vous êtes fait aporter ce matin ! la solidité ne se trouve pas moins dans vos présens que l'agréable ; & tout est pour moi renfermé dans votre souvenir.

Le dîné, que je vai faire, me pése trop, & mes regrets pour celui que je perds sont trop cuisans, pour ne vous en pas dire un mot : je crois même que vous auriez une élégie, si je sçavois faire de bons vers : mon estomac est débile & souffreteux : je n'ai point dormi : j'ai un vi-

visage, vous sçavez à quoi faire contre ; cependant il faudra être gaillarde & avoir le mot pour l'étranger. Dès que je serai quitte du *Ragosqui*, j'écris son nom à la Françoise, j'irai chez vous, attendre, avec mon ouvrage, ou avec un livre, la récompense de ma docilité : & je vous avertis que je ne prendrai jamais pour moi ce que vous dîtes hier, qu'il falloit ne vous compter pour rien : vous ne voudriez pas payer la plus belle action de ma vie par une injustice aussi dure que celle-là.

LETTRE LI.

1715.

JE ne sçai, si c'est sympathie, du moins je m'en flatte : mais en lisant ce funeste billet, qui m'apprend vos coliques & vos tranchées, j'ai été saisie de tranchées & de coliques, qui m'ont fait sortir de l'Eglise. Je suis soulagée, & je le serois bien autrement, si c'étoit un signe que vous l'êtes aussi. Votre billet a de quoi mettre le trouble dans toute une ame, sensible, comme je le suis, à l'oppression où vous tient le genre humain. Vous se-

rez au moins soulagée de la part de Mr. d'*Heudicourt*, dont les propositions sont trés-déraisonnables, *Valincour* le lui dira : comme il est fort de mes amis, & que je ne puis souffrir qu'il soit Janséniste, je l'ai joint avec le Cardinal de *Rohan*, pour qu'il approfondît toute cette inique cabale : je puis bien vous répondre, qu'il revient tous les jours de la grande opinion qu'il avoit du Cardinal de *Noailles*, & que ses procédés lui déplaisent beaucoup.

L'agonie du Curé de St. Sulpice me trouble infiniment : je regrette la perte que vous faites en lui, celle de l'Eglise, & la mienne : nous ne sçaurions être un seul jour sans peine. Dans le dessein que vous aviez hier de vous faire lire quelque chose qui vous amusât, je crus ne pouvoir trop vous éloigner de ce siécle-ci, tant par l'antiquité que pour les mœurs ; mais je fus jalouse de mes Philosophes : je me couchai pourtant avec la même obéissance, que je me laissai, l'autre jour, arranger & mettre à mon aise par la main du monde qui m'est la plus chère & la plus respectable : comment est-il possible que cette obéissance ne vous fasse pas voir que je suis née pour St. Cyr ? Le pauvre *Ste. Maure* est enchanté de vous, & sa re-

con-

connoiſſance n'a pas tardé à venir juſqu'à moi. Mr. le Duc *d'Orléans*, Madame ſa femme, & Mme. *Sforce* allérent à l'*Etoile*, il y a trois jours : on ne voulut point de Mme. de *Caſtres*, qui dit avec ſon air doux, *Ils vont noyer dans le vin leur grande douleur.* Voilà de ces traits qui la font paſſer pour méchante, mais que je lui pardonne.

LETTRE LII.

JE garderai donc le lit, toute ma vie ! je ſuis mieux aujourd'hui, mais il faut faire un jour par docilité ce qu'on fait un autre par néceſſité : ce qui gagne inſenſiblement, ou très-ſenſiblement, pour parler comme Mme. de *Monteſpan*, toute l'année. Je viens de recevoir une lettre de M. d'*Auxerre*, écrite en ſortant de l'Aſſemblée, par laquelle il me mande que le Cardinal de *Rohan* a fait un diſcours, dont il eſt très-content, & même touché. Je vous en donne avis, non pour vous faire la cour de mon beau-frére, mais par l'eſpérance que j'ai que l'impreſſion, qui a été faite ſur ſon eſprit,

peut être la même dans les autres : Dieu le veuille, ma chère tante ! je l'espère de vos éloquentes priéres. Vraiment ! voilà un vilain tour que vous nous jouez ! & il y a une méchanceté horrible à nous le déclarer avec un tel sang froid.

J'ai bien compris qu'il n'y avoit rien à faire à des avis aussi incertains, quoique vraisemblables. Mais il faut tout consulter dans la place où vous êtes. Il est certain que nous rendrions un grand service à l'Etat, de faire vivre le Roi en l'amusant. Mais sans nous conduire par de si grandes vues, nous nous en rendrons un si grand à nous-mêmes, que nous nous y sacrifierons tout entiéres, sans rien faire d'héroïque. Puisque vous vous contentez de moi, vous n'aurez que moi. Mais ne craignez pas que j'abuse toujours de cette modération. Il est assez bouffon de se quitter pour s'écrire.

LETTRE LIII.

1715.

NE faut-il pas être bien malheureuse, pour que Mme. de *Champinelle*,

le, que je ne vois jamais, entre par une porte, tandis que vous paſſez par l'autre ? Vous m'avez déja refuſé deux fois, mais je ne me rebute point. Songez que le Roi n'eſt pas encore rentré, & qu'il doit travailler avec ſon Chancelier. Je ſuis aſſez repoſée : il y auroit charité à me vouloir. J'ai trouvé le Maréchal de *Villeroi* fort ſérieux ſur cette incomparable Princeſſe. Pour moi, je vous avoue, quoique je ſois bien perſuadée qu'il n'y a pas une autre conduite à tenir que celle que vous conſervez, que je tremble d'un ſi grand changement. Une perſonne, qui a un tel pouvoir ſur elle, doit être un Ange ou un Diable ; mais c'eſt un Ange.

Je ne ſçai, ſi vous ſçavez, que Mme. d'*Elbœuf* avoit fort avancé le mariage de Mr. de *Gontault* avec une fille du Chancelier, & qu'on le rompit hier de haut en bas. Vous n'aurez pas de peine à deviner de quel côté eſt le haut : la plus haute nobleſſe eſt bien baſſe.

Mme. *Deſmarets* m'a paru toute regaillardie : mais je ſouffrois fort impatiemment de ce qu'elle & Mme. d'*Elbœuf* vous arrêtoient au vent. Il ſe fait nuit, & Mr. le Chancelier pourroit être entré. Si nous ſommes encore inquiétes, il

vaut

vaut mieux l'être enſemble. Si je me préſente devant vous, me donnerez-vous le ſceptre d'or à baiſer ?

Ne doutez point, que ce pauvre *Bonrepos* n'attendît une permiſſion de vous pour partir. Je vai lui écrire pour le faire ſouvenir d'une vérité, que ſon expérience doit lui avoir appriſe, que les ſorties ſont toujours libres dans ce pays-ci. Mais j'aſſaiſonnerai cette liberté de quelque amitié de votre part, à laquelle il eſt toujours très ſenſible. Que vous faites bien de vous repoſer ! Il me ſemble que j'en ai moins mal aux reins. Vous avez évité les *Pelletiers*, qui vouloient vous remercier : vous n'en auriez pas été quitte pour eux. Adieu, ma chère tante, vous êtes au repos, profitez-en le mieux que vous pourrez. Quand on fait, comme moi, ſon unique plaiſir de vous voir, il y a entre vous voir, & ne vous voir pas, une différence infinie.

RÉPONSE.

Bon jour, ma chère nièce ; je me porte bien, quoique j'aye mal dormi d'avoir trop mangé : je voudrois que vos excès d'hier vous laiſſaſſent la force d'en faire de pareils demain. Je crois ne pouvoir

mieux

mieux reconnoître l'extrême bonté de nos chères Dames qu'en les refusant, & en leur rendant la liberté, qui me paroît le souverain bien : le Roi les assujettit assez, sans que je m'en mêle ; & j'étois véritablement si lasse des conversations de la journée, que je n'aspirois qu'au repos. Si vous voyez Mr. le Maréchal de *Villeroi*, tâchez de lui faire entendre raison sur Madame de Berri : ne devons-nous pas tous entrer dans ce qui plaît au Roi ? Il veut une Cour ; elle paroit vouloir en rassembler une : n'en cherchons pas davantage, & attendons du tems l'effet du pouvoir qu'elle a sur elle. Je trouve que c'est beaucoup, s'il est vrai qu'elle ait éloigné cet homme sans qu'on l'ait forcée : & cela me paroit ainsi. Il n'y aura encore rien ce soir, mais nous serons demain bien abandonnées au plaisir. J'embrassois *Brindi* * comme votre fils, & avec l'inclination que j'ai pour ses semblables.

* C'étoit un paysan d'Avon, qu'elle catéchisoit, dont elle avoit donné le nom, en badinant, au fils de Mme. de *Caylus*.

LET-

LETTRE LIV.

UNE petite grace, que le Roi m'a faite hier, m'inquiéte si fort, que je crois que je voudrois ne l'avoir pas reçue. Il y a deux mois ou environ, que j'eus avis qu'on avoit saisi aux Invalides une grande quantité de mousseline, & que c'étoit une confiscation à demander. J'en écrivis un mot à Mr. *Voisin*, qui me répondit, qu'il n'étoit pas temps d'en parler: depuis, je n'y ai pas pensé. Le Ministre, sans m'en rien dire, en a parlé au Roi, qui m'a tout accordé: façon de servir ses amis bien obligeante; cependant elle me met au désespoir. Il a donc été question de moi, sans que je vous en aye avertie! Je le vis hier tout le jour, sans qu'il m'en ouvrit la bouche. Je vous dirai demain à quoi cette affaire se réduit: mais je voudrois l'abandonner entiérement, plutôt que d'avoir sur le cœur le poids que j'y ai.

RÉPONSE.

Je ne suis pas si délicate que vous, &

& je n'ai ſenti que de la joie, quand le Roi me dit hier au ſoir qu'il vous avoit donné dix mille francs ſur une confiſcation, qu'il deſtinoit auſſi quelque choſe pour moi, dont je ferai des aumônes. Je le remerciai en lui diſant, que ce ſecours venoit bien à propos pour envoyer à Barcelone: & quand mon rideau fut fermé, je fis pour plus de dix mille écus de projets, avec la réſolution de vous exhorter à ne pas dépenſer votre argent dant huit jours: car il me paroît que vous le jettez très-volontiers. Mon ſommeil en fut retardé bien long-temps, & il ne me paſſa point par l'eſprit que vous euſſiez dû m'avertir: je ne vis que de l'argent, & le plaiſir de le diſtribuer: faites de même, ma chére niéce, & ne le mettez par ſur une carte. Je ſuis encore très-abbatue. Mr. *Voiſin* eſt un homme admirable.

LETTRE LV.

C'EST à l'heure qu'il eſt, que je vai faire des projets & des réſolutions ſenſées: mais hier, & cette nuit, je ne pouvois penſer à cet argent qu'avec amertume.

tume. Quoi ! disois-je, je parle des affaires de tout le monde à ma tante, & je ne lui dis pas un mot d'une qui me regarde, & qu'elle apprend par le Roi ! peu s'en fallut que je ne visse le procédé honnête de Mr. *Voisin*, que comme un assassinat. Enfin ne voyons donc plus que l'argent, que je ne mettrai point sur une carte, je vous le promets : il payera le voyage de mon fils, & me fera payer les avances de Mr. *Thibaut*. Faudra-t-il que je remercie le Roi ? je crois qu'il faudroit prendre un tems où il n'y aura personne. Il n'est pas étonnant, mais bien fâcheux, que vous soyez encore si abbatue : l'Abbé de *Lignerac* m'a pourtant bien loué la bonté de votre visage.

LETTRE LVI.

DE MAD. DE MAINTENON.

JE serois assurément très aise de jouer avec vous ; mais en me le proposant, vous m'envoyez une lettre à lire, qui est très-raisonnablement longue : vous m'ordonnez en même tems d'écrire à M. *d'Hudicour* : tout cela ne prendra-t-il pas pres-

preſque tout mon temps ? Je ne ſuis pas deſtinée à vivre pour moi : je vai donc écrire à un homme, qui a une tête de bois, ſans nulle raiſon, & qui ſe ſoucie peu de mes ſollicitations. Je ſuis dans mon lit, aſſez laſſe de mon voyage, & l'eſprit rempli de ſujets triſtes. Mr. *Fagon* m'aſſure que l'état où vous êtes aujourd'hui, eſt une preuve convaincante que vous n'aviez beſoin que d'une évacuation : je fais ce que je puis pour le croire, car mes raiſonnemens m'affligeroient trop. Bon ſoir à ma chére niéce, juſqu'à demain à ſept heures. Mr. le Chancelier ne fait que commencer ſon travail : il vient de dire au Roi tout ce que Mr. le Cardinal de *Rohan* fait pour tirer d'affaire Mr. le Cardinal de *Noailles* : & vous ſçavez ce que le parti en dit juſqu'ici : je ſuis bleſſée d'une telle injuſtice.

LETTRE LVII.

BON jour, ma chére niéce ; je crains bien que la nuit n'ait pas été fort tranquille. Je ne reviens point de la foibleſſe de notre Roi. Si vous, ou votre fils, alliez mourir, vous ſeriez bien aiſe de votre déta-

tachement pour toutes les choſes du monde, & vous ne voulez pas vivre comme vous voudriez mourir ! Il n'a fait ſa déclaration qu'après trois ans de réflexions : on peut eſpérer qu'elle ſera ferme. Adieu, mon enfant.

LETTRE LVIII.

JE voudrois de tout mon cœur que vous vous portaſſiez auſſi-bien que le Roi : il eſt dans ſon lit avec le plaiſir du repos, qui n'eſt pas peu de choſe, quand on a été épuiſé de fatigue. J'ai conſulté Mr. *Fagon* ſur votre état : il dit qu'il le trouve aſſez ſérieux, & qu'il demande un grand ménagement. Il ſeroit à deſirer, ſi vous êtes deſtinée à demeurer dans votre chambre, qu'elle fût un peu plus commode. Je ſuis conſolée d'une partie de Trianon rompue, puiſque vous n'y auriez pas été. J'irai demain à St. Cyr, & je compte d'être à quatre heures & demie chez vous : il faudroit m'attendre avec une belle partie de Piquet, & que Mme. *Deſmarets* en fût. Je demandai hier de vos nouvelles à Mlle. *Plantier* : elle me confia, après mille agré-

agrémens, que vous preniez du quinquina. Vous voyez bien par ce billet, ma chère niéce, que j'ai du loisir. Mr. de.... travaille avec le Roi : je suis dans une chambre enchantée, & je croirois l'être, si je ne sentois un mal de tête, & une lassitude qui m'avertit que je suis mortelle : mais j'aperçois un miroir qui me dit que je suis morte. Vous n'apprenez rien que vous n'ayez prévu: vous êtes Chrétienne, & il n'y a rien en tout cela qui offense Dieu: la réputation sur le cœur est établie : imaginez vous, que la peur lui fit prendre un tel parti. Où en seriez-vous? la Providence conduit tout. Je crois qu'il ne faut rien dire, mais le presser de venir ici, sans contrarier son projet, disant seulement qu'il est assez important pour le consulter ensemble. Votre état, ma chère niéce, me serre le cœur; profitons de la contrainte où il faut vivre à la Cour, & de l'oubli de nous-mêmes.

LET-

LETTRE LIX.

DE MAD. DE CAYLUS.

CE n'eſt point une nouvelle indifférente pour vous, ma chère tante, d'apprendre que Mr. le Cardinal d'*Eſtrées* m'a envoyé ce matin, le plus galamment du monde, dans une belle bourſe, 300. liv. que j'ai données auſſi-tôt à Mme. de *Conflans* : cette penſion ſera payée, juſqu'au temps où la Ducheſſe d'*Eſtrées* aura laiſſé des logemens vacans à l'Abbaye. J'aurai, de plus, bientôt pareille ſomme d'un autre homme, dont je ſçai remuer les entrailles. Je vous vis partir, vous ſuivant du cœur & des yeux, ſans vous donner le moindre ſigne de mes regrets : tant nos Dames vous ſerroient de près! La ſoirée me paroiſſoit ſi longue, à la ſuite d'une journée où il n'y avoit eu que de la langueur ! j'en fus moi-même ſi accablée, que de dépit je me couchai devant Mme. d'*Elbœuf*. Il me ſembloit que je portois toutes vos peines ſur mon corps : du moins, il eſt bien certain qu'elles ſont toutes dans mon eſprit. J'ai

J'ai chargé Mme. de *Soubise* du Pla-cet pour le Cardinal de *Rohan*, & je l'ai piquée d'honneur : il faut nous servir de tout.

Il y a bien long-temps, ce semble, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, ni de vous écrire : je n'appelle pas, comme vous sçavez, vous voir, que ce ne soit un peu plus seule. Je revins hier si sagement chez moi, que je m'imaginois mériter de grandes louanges.

Je me suis acquittée de votre commission pour le Cardinal : il défère très-naturellement, & point en Courtisan, à vos conseils. Il ne parlera plus de cette affaire : il trouve que vous avez en cela, comme en tout, grande raison, & il seroit bien fâché de causer le moindre embarras au Roi. L'acharnement, qui est ici contre Mme. *des Ursins*, est porté au-delà de tout ce que vous sauriez imaginer. On fait ce qu'on peut pour me corrompre : car j'appellerois corruption infame, de saisir cette conjoncture pour paroître piquée de ce qu'elle n'a pas si bien fait en dernier lieu pour mon beau-frére, qui lui a d'ailleurs de l'obligation : peut-être même que l'affaire est toute différente de ce qu'on me l'a dite ; mais, quoi qu'il en soit, elle est malheu-

heureuſe : elle eſt mon ancienne amie, & je vous aſſure, ma chère tante, que vous ne lui avez rien avancé qui ne ſoit bien vrai : je la plains infiniment.

LETTRE LX.

DE MAD. DE MAINTENON.

EN envoyant cette lettre, ma chère niéce, mandez qu'elle eſt écrite à la fin d'une fiévre de trente heures, bien promenée pour chercher du repos. Rougiſſez d'être eſclave de la coutume, au point d'être démontée de ce que votre fils ne ſuit pas le train ordinaire, qui l'auroit ſurement dérangé. A quoi vous ſert tout l'eſprit que vous avez ? & pouvez-vous être déſeſpérée, quand ce jeune homme n'a rien à ſe reprocher ? Voyez-le, je vous prie, fuyant un jour de bataille, ou faiſant une friponnerie bien averée. Tout ſon tort eſt d'avoir trop de ſageſſe : plus je penſe à cette avanture, plus j'y trouve de ſujets de conſolation. Vous ne mépriſeriez pas les diſcours du peuple ! & qui l'eſt plus que le courtiſan ?

LET-

LETTRE LXI.

DE MAD. DE CAYLUS A Mlle. D'AUMALE.

1715.

LA seule consolation, Mademoiselle, à laquelle je sois aujourd'hui sensible, & que j'ai reçue depuis notre cruelle séparation, me vint hier par le mot que vous mites au bas de votre Mémoire, & par la lettre de Mme. de *Glapion*. Qu'il faut être malheureuse pour être consolée ainsi! Le sujet des commissions est affreux: il me le paroît encore plus aujourd'hui, que dans le premier moment: j'ai senti pourtant quelque plaisir de faire encore quelque chose pour ma tante. Je n'ose lui écrire: quand me permettra-t-elle de la voir, de l'entretenir, de pleurer avec elle? Je ne chercherai point à dissiper sa trop juste douleur par des nouvelles du monde: je n'en entens point qui ne me percent le cœur; & je l'aime trop pour ne pas ménager sa sensibilité. J'en entendrai moins au Luxembourg, où je compte aller ce soir: je quitte pourtant la personne de Mme. de *Dangeau* avec

beaucoup de regret. *Dubois* vous dira combien il eſt ſurprenant que ma ſanté ſe ſoutienne : tout ce que j'en veux, c'eſt qu'elle me permette d'aller à St. Cyr, dès que ma tante y conſentira : ſi vous entrevoyez, Mademoiſelle, un moment favorable pour le propoſer, levez bien, je vous en conjure, toutes les difficultés : je ne ménerai point de femmes avec moi : je ne ſuis ni difficile ni incommode en rien : je partirai au premier attendriſſement : je vous remets mes intérêts les plus chers, & mes déſirs les plus vifs entre les mains : que j'aille voir de mes propres yeux ce miracle de ſainteté & de courage ! quel coup ! quelle chute ! & quelle fermeté !

LETTRE LXII.

A MAD. DE MAINTENON.

1715.

LEs nouvelles que j'ai de votre ſanté, ma chère tante, ſoutiennent la mienne. Une partie du miracle, qui s'opère en vous, réjaillit ſur moi : plus de colique, & ce qui l'a ſuivie eſt ſi peu de cho-

choſe, que je ne daigne pas m'en plaindre. Mon fils le Chevalier m'écrit de Perpignan qu'il n'eſt point parti pour l'Eſpagne : il conduira ſon Régiment à Montpellier, où il ſera réformé : il viendra ici, & ſa conduite me dira combien il eſt triſte d'être mére. J'attens auſſi mon mélancolique. J'ai de quoi ſouffrir & les loger parfaitement, Je ne vois preſque plus Mme. de *Dangeau*, parce qu'elle ſe pique d'une belle paſſion pour ſon mari. Quand me permettrez-vous d'aller à St. Cyr ? je m'y traînerois de mon pié. Le Concierge du Luxembourg vient de me dire enfin qu'on me laiſſe mon logement : je vai donc m'y arranger. J'ai trente Louis à vous : à quel pauvre voulez-vous que je les donne ? car ſi vous êtes laſſe des hommes, vous ne l'êtes pas encore des malheureux.

LETTRE LXIII.

1715.

NOtre Curé * a de grands ſoins de moi : c'eſt un ſaint Paſteur : je ſuis trop

E 2

* *Languet de Gergy*, Curé de St. Sulpice.

trop heureuſe d'être dans ſa Paroiſſe : mon habitation eſt commode, jolie, ſolitaire, & ſi ſéparée, que je ne crois pas que je puiſſe jamais m'apercevoir du voiſinage, ſur-tout ſi l'on me laiſſe l'Abbé de *Choiſi*, dont le train & la perſonne ne reſſemblent à rien de ce qu'on voit dans ce nouveau monde. J'entens, dès le matin, le chant des coqs, & le ſon des cloches de pluſieurs petits Couvens, qui invitent à prier Dieu. Depuis que je ſuis ici, je ne vois rien qui ne ſoit conforme à mes triſtes penſées. J'attens mes enfans avec une impatience mêlée de crainte. Ne vous verrai-je point, ma chère tante ? eſt-il auſſi triſte d'être niéce, que d'être mére ?

LETTRE LXIV.

MR. d'*Auxerre* me rapporta hier au ſoir des nouvelles de St. Cyr, qui m'inquiétent : j'envoye ſçavoir, ma chère tante, comment vous avez paſſé la nuit. J'ai vu notre Curé : il eſt affamé de vous voir : il ſe tue, à force de travail : je ne vois perſonne qui ne ſoit content de lui. Quelque choſe me reprit

hier

hier assez fort : j'ai dormi cette nuit, & le reste est calmé. Les ouvriers sont encore chez moi. J'entrai un moment dans mon petit jardin, il est à peu près grand comme deux fois votre petite chambre de St. Cyr : cependant il y a deux cabinets extrémement couverts, des palissades, des chasselas, des légumes, des fleurs : assurément le terrain est employé : j'ai une écurie, que je n'embarrasserai pas si tôt par mes équipages.

LETTRE LXV.

10. *Septembre.*

C'Est un délice que de se lever matin : je regarde par ma fenêtre tout mon empire, & je m'enorgueillis de voir sous mes loix douze poules, un coq, huit poussins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin par une tolérance qui ne sera pas de longue durée : je n'ose prier Madame de *Berri* de souffrir ma vache : hélas ! c'est bien assez qu'elle me souffre ! je verrai pourtant ce que produira la protection de Madame de *Clermont*,

ſous laquelle je me mettrai. Je prierai, dans les termes que vous me preſcrivez, qu'on m'envoye d'Avon, ou votre favorite, ou ma pauvre petite *Moucheux*. Mon *Brindi*, (*Mr. le Comte de Caylus*) eſt arrivé, plus grand, plus noir, plus rouge, que vous ne ſauriez l'imaginer: je ſuis bien contente des ſentimens qu'il m'a montrés: le pauvre enfant vouloit vous aller voir à St. Cyr: il croit qu'il n'y a qu'à ſe préſenter, & ne ſçait pas que chez vous la ſolitude eſt encore plus impénétrable que la Cour. La Ducheſſe de *Noailles* m'a mandé qu'elle me viendroit voir aujourd'hui: c'eſt pour la ſeconde fois: je lui dirai tout ce que vous m'écrivez pour la vraie niéce: la fauſſe ne trouve pourtant guère plaiſant de voir ſes projets ſi reculés. La pauvre *Barneval* eſt ici, & pour huit jours ſeulement, chez Mme. de *Brancas*: paſſé ce temps, elle ne ſçait où donner de la tête: je voudrois bien la pouvoir prendre chez moi. Mme. d'*Elbœuf*, Mme. de *Mailli*, Mme. de *Pompadour*, Meſd. de *Remiremont* & d'*Eſpinoi*, Mr. le Maréchal d'*Harcourt* me demandent de vos nouvelles, avec le même empreſſement que ſi vous étiez encore Reine de l'Univers.

vers. Mme. de *Dangeau* devoit vous écrire hier : nous nous rencontrâmes à la Messe aux Carmes, où je vai par le jardin en chaise : ce qui ne durera, non plus que la liberté de ma vache, que jusqu'à l'arrivée de cette Duchesse. Bon jour, ma chère tante, louez un peu ma soumission de ne pas envoyer tous les jours à St. Cyr.

RÉPONSE.

En quelque humeur qu'on soit, ma chère niéce, on se déshabitue mal aisément de ce qui plaît. Il me sembloit que depuis long-temps je n'avois reçu de vos lettres. Je souhaite de tout mon cœur que votre Hermitage au milieu de Paris vous donne autant de plaisir que vous me le dites ; mais je vous soupçonne quelquefois du dessein de me dissiper, quoique vous soyez bien rentrée dans vous-même & bien triste. Je vous recommande Mlles. de *Conflans* : n'ont-elles que leur logement ? Voyent-elles Mr. le Curé de St. Sulpice ? La Duchesse *du Lude* leur donne 50. écus tous les ans : n'en pourroit-on tirer davantage ? Remerciez bien, je vous conjure, toutes les Dames que vous me nommez : je suis très-sensible à leurs bon-

tés. J'ai reçu la lettre de Mme. de *Dangeau* plus agréable, plus aimable que vous ne le pouvez croire : je ſuis indigne d'y répondre. Si votre converſation eſt du ſtile de vos lettres, elle ne me feroit pas tant de mal qae celle de mon pauvre Duc du *Maine*, dont j'ai été deux jours malade : du reſte, je me porte bien, je ſuis tranquille, & je vai dans les claſſes voir des enfans, que Mme. de *Dangeau* admireroit bien. Je ne ſaurois croire que Mme. la Ducheſſe de *Berri* vous refuſe de paſſer dans le jardin en chaiſe : mais, au pis aller, vous n'aurez pas plus de chemin à faire par la rue.

Outre le peu de vivacité que j'ai pour répondre à la jolie lettre de Mme. de *Dangeau*, je ſuis bien aiſe de pouvoir dire encore quelque tems que je n'écris qu'à vous : & vous voyez même que ce n'eſt pas de ma main. Je prens part à la joie de notre amie de voir Mr. de *Dangeau* augmenter dans la piété : c'eſt une bien grande conſolation pour elle, qui apparemment le verra mourir ſaintement : ſon cœur eſt trop bon pour ne pas eſpérer : elle eſt admirable de me dire qu'elle ſe ſouvient de mes diſcours : ſes actions, depuis qu'elle eſt au monde, ſont bien

au-

au-dessus de tout ce que je puis dire, & vous sçavez à quel point je l'estime ; mais je crains toujours qu'elle ne vous échape, si elle perd Mr. son mari, & qu'elle ne se mette dans un Couvent, où elle se souviendra de moi par les mécomptes qu'elle y trouvera. Il faut bien vous dire, avec cette charmante écriture, que je vous aime toutes deux bien tendrement.

LETTRE LXVI.

DE MAD. DE MAINTENON.

11. *Septembre* 1715.

JE vous conjure de ne point envoyer d'exprès ici sur les petites fiévres que vous me connoissez depuis si long-tems, & qui n'ont point de suite : vous sçaurez souvent de mes nouvelles par nous-mêmes, & vous en aurez toujours par Mr. *Mauduit*, homme d'affaires des Dames de *St. Louïs*, qui n'est pas loin de chez vous. Je ne puis donc entrer jamais pour rien dans les ménagemens de votre santé ! Je vous sçai bien mauvais gré de ce que vous sortez toujours trop tôt : vous

êtes trop bien instruite, pour douter que vos priéres dans votre lit ne soient aussi agréables à Dieu qu'à l'Eglise, quand il vous met hors d'état d'y aller.

Je vis hier Mr. le Curé de St. Sulpice, qui est bien content de vous : je l'assurai de la sincérité de votre conversion, † & je n'y eus pas grande peine : il est persuadé de votre droiture. J'approuve fort votre projet pour le ménage, & j'admire votre jardin. Mille amitiés à Mme. de *Dangeau* : je comprens l'état de son mari : un attachement & une habitude de cinquante-cinq ans laisse un grand vuide dans la vie. Je viens à votre seconde lettre : vous avez raison de regarder mon cœur dans les présens que je vous fais. J'ai bien cru que vous seriez bien aise de voir de mon écriture : je n'ai encore écrit à personne, & ce que je vous écrivis me mit en sueur à être nécessitée de changer de tout. Ne vous vantez pas de mes petits présens, pour épargner votre cousine * : elle vint hier ici, & Mlle. *d'Aumale* la refusa, (*elle avoit reçu ordre de tout refuser dans ces premiers temps*) elle tourna fort court, &

† Me. de *Caylus*, *née* Calviniste, avoit été Quiétiste, puis Janseniste, & enfin Catholique.

* Mme. la Maréchale de *Noailles*.

& je la crus en colère ; mais j'en reçus le ſoir une lettre toute pleine de raiſon & d'amitié : dites-lui bien qu'après un tel exemple, perſonne ne peut plus ſe préſenter pour me voir : il faut que je me repoſe.

Je reprens ma lettre pour vous dire que je vous envoye deux petits coffres aſſez commodes ſur une toilette : ils vous ſeront précieux par le chiffre qui eſt deſſus. Je voudrois bien que la pieté eût plus de part aux réſolutions du Comte de *Caylus* : les autres projets ſont ſujets au changement. Je ne puis plus tenir ma plume : je n'ai de mal que cette foibleſſe, mais c'en eſt un qui me réduit à ne rien faire : ce qui eſt un martyre pour moi. Vos lettres me font plaiſir. Madame *d'O* a envoyé ſçavoir de mes nouvelles : faites-lui mes remercimens : il n'y a qu'à envoyer chez vous, dites-le bien à nos chères Dames.

LETTRE LXVII.

DE MAD. DE CAYLUS.

13. *Septembre* 1715.

VOUS voyez avec quelle ſoumiſſion je vous obéis, malgré l'impatience

que j'avois de vous remercier, ma chère tante, de votre derniére & grande lettre : je ne me ſers que de la voie du pauvre *Léger*. Ce qu'il vous en coute pour écrire, trouble bien le plaiſir que j'ai de voir de votre écriture : au nom de Dieu, ma chère tante, ne me donnez cette conſolation, que quand ce vous ſera à vous-même un amuſement. Je ne ſuis pas ſortie de mon lit depuis Dimanche, je m'en trouve bien : tout eſt paſſé, ne ſoyez donc plus piquée contre moi : je ſerai très-raiſonnable à l'avenir. Vous pouvez, ma chère tante, être aſſurée que Mr. le Curé de St. Sulpice ſera de plus en plus perſuadé de ma ſincérité : & s'il étoit permis d'avoir en cela des vues humaines, je m'abandonnerois au plaiſir de montrer que ce n'étoit pas pour vous faire ma cour, quoiqu'à vous dire la vérité, j'étois ravie que mes ſentimens ſe trouvaſſent conformes aux vôtres. Il y a deux jours que je n'ai vu Mme. de *Dangeau* ; j'eſpère que le troiſiéme ne ſe paſſera pas, ſans que nous parlions bien de vous. Je n'ai point encore entendu parler de ma couſine. Je me garderai bien de me vanter des préſens que vous avez la bonté de me faire : ces deux petits coffres me ſeront auſſi précieux que vous l'avez ju-

jugé : trop de raiſons les rendent tels.

La groſſe *d'O* étouffe chez elle : elle envoya ici en arrivant, & me manda qu'elle viendroit me voir le lendemain : cependant elle n'eſt pas venue. A coup ſûr, quelque miſére l'en empêche, ou de ſa ſanté, ou de manque de caroſſe : je lui dirai que vous vous ſouvenez d'elle, & je lui ferai plaiſir. Mme. d'*Eſpinoi* & Mme. de *Remiremont* ne ſe démentent point ſur les témoignages de leur amitié : je trouve en tout la vérité de vos conſeils, & combien vos jugemens ont de ſolidité.

Mon fils le Chevalier a pris la poſte pour revenir ; mais il s'eſt arrêté à Auxerre pour y attendre mes ordres : je lui ai mandé d'achever ſa courſe juſqu'ici : la vie que je méne l'ennuyera bientôt : dîner & ſouper tête-à-tête avec une mére malade & triſte, qui ſe retire de bonne heure, n'eſt guère ſoutenable à ſon âge ; mais je ferai de mon mieux : je n'ignore pas que c'eſt mon premier devoir : ſon frére viendra à mon ſecours.

Mr. & Mme. d'Aubigné ont de grands ſoins de moi : ce ne peut être que pour vous plaire.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à cette longue lettre, que mon logement eſt

eſt ſi écarté, que Mme. de *Berri* vint, il y a deux jours, voir le Luxembourg, & je ne m'en aperçus pas : je ne le ſçus que quand elle fut partie : il y a un détour pour arriver chez moi, qui me charme : on croit entrer dans un village.

LETTRE LXVIII.

MON retour s'eſt auſſi bien paſſé qu'il ſe puiſſe, après vous avoir quittée : je trouvois ſeulement qu'on me ramenoit beaucoup plus vite qu'on ne m'avoit amenée : tout ſentiment à part, je m'en porte à merveille, & je ſuis beaucoup plus vigoureuſe que vous ne croyez.

Je n'ai point trouvé de nouvelles en arrivant, & s'il y en a, Mr. le Maréchal de *Villeroi* vous les dira. On dit que Mr. de *Louvigni* eſt mieux. La journée ne ſe paſſera pas ſans que je voye Mme. de *Dangeau*. J'ai oublié ce que vous m'avez dit pour Mr. de *la Vrilliére*, & le nom du valet de chambre de M. le Cardinal : j'ai recherché ces deux choſes dans ma tête toute la nuit, ſans les pouvoir retrouver.

J'ai

J'ai reçu des nouvelles d'Eſpagne, par leſquelles on me mande que le Roi ſe porte bien. Il n'eſt plus queſtion du Chapeau d'*Alberoni* : le Cardinal *del Giudice* n'a pas ſi tort à Rome qu'on l'avoit cru.

Je viens d'avoir un meſſage de Mme. de *Dangeau*, plus pour vous que pour moi.

Bon jour, ma chère tante, je ne perdrai aſſurément pas une ſeule occaſion de vous écrire, & même ſans occaſion.

Voilà mon livre : on réimprime *Télémaque*, corrigé par Mr. de *Cambrai* lui-même : dès que je l'aurai, je vous l'enverrai : on s'en promet l'âge d'or.

LETTRE LXIX.

DE MAD. DE MAINTENON.

12. *Septembre* 1715.

VOTRE état me prive d'une grande conſolation : plus je me dégoute de tout ce que je vois, & plus je ſens que je m'accommoderai de vous. Madame la Princeſſe fut une heure avec moi, & m'a-

m'amena Mlle. de *Clermont* plus belle que jamais : elle l'envoya à la promenade avec Madame la Ducheſſe, & me l'annonça avec un ſourire qui fut reçu aſſez froidement *. Je ſuis bien aiſe de l'élévation de Mr. le Cardinal de *Biſſi* ; mais c'eſt une joie modérée. Je voudrois bien que le Cardinal de *Polignac* fût tiré de l'indigence où il eſt : on m'écrit de Varſovie pour que je l'oblige à payer ſes dettes.

Les enfans gagnent toujours quelque choſe au déménagement : j'ai plus trouvé de richeſſes que je ne croyois en avoir : je crois que ce que contient le vieux ſac noir vous fera plaiſir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités ; je vous prie donc de me faire préſent d'une ſonnette d'argent. Adieu, ma chère niéce ; je ne puis écrire : je ſue continuellement, & je ne dors point.

RÉPONSE.

Mme. de *Caylus* ſe tient fort honorée des préſens que vous faites à Mlle. de *Mur-*

* Mme. de *M.* croyoit qu'elle entroit dans ce qui ſe tramoit contre M. le Duc du *Maine* & contre ſes enfans.

Murçai : vous l'avez toujours traitée en mére : ce qui n'a pas moins fait ſa gloire que ſon bonheur : en un mot, ma chère tante, je ſuis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté ; mais je ne ſaurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractère, & combien je ſuis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette conſolation. Je porte vite mes regards ſur une petite caſſette qui m'arrive, & que je reconnois : elle eſt ſeule digne de renfermer toutes vos lettres & ces charmans billets, ma conſolation & mon plaiſir. Que de choſes me ſont arrivées de votre part aujourd'hui ! mais j'abrège les remercimens, que vous n'aimez point, & je fais taire ma reconnoiſſance.

Votre ſolitude va devenir telle que vous la déſirez : quand elle ſera bien établie, vous craindrez moins les conſéquences d'une permiſſion que celles d'un refus : vous verrez qu'il eſt impoſſible que je vive ſans vous voir. Mon fils m'écrit de Génes, en homme qui veut faire ſes conditions : il ne ſe trouve pas aſſez raſſuré par mes lettres : je ſuis perſuadée qu'il ne réſiſtera pas à la derniére, & que je l'aurai bientôt ici : vous ſçavez ſi je le veux contraindre : il y a pourtant des meſures

à

à prendre pour assurer son Régiment à son frére. Une des grandes marques d'amitié que vous puissiez me donner, c'est, ce me semble, cette reconnoissance que vous voulez conserver pour Madame de *Berri*. Pour moi, ma chère tante, j'en ai pour vous, & là se bornent tous mes sentimens. Mon fils me mande qu'il quitteroit sa patrie, qu'il porteroit sa tête sur un échafaud, plutôt que de continuer à servir : j'ai toutes ses lettres, qui annoncent une résolution bien prise.

LETTRE LXX.

De Madame de Maintenon.

16. *Septembre* 1715.

JE m'étois bien doutée que ce qui sortiroit du petit sac noir vous feroit plaisir, & je comprens aussi l'inquiétude où tant de richesses vous mettent. Quelque accoutumée que je sois à être bien servie, je ne l'ai jamais été si promptement que je le suis sur la sonnette : le son en est un peu *Lassay*, je ne l'en aime pas moins.

Je

Je ſuis très-édifiée du diné que vous avez donné à Mme. de *Dangeau* : nous ſerions tous aſſez riches, ſi nous ne voulions que le néceſſaire : elle s'eſt bien preſſée de me renvoyer l'argent du jeu : je ferai tenir ſon aumône à Avon. Faites-lui, je vous en conjure, bien des amitiés pour moi : elle fait une grande partie du ſeul regret que je puiſſe avoir au monde : car d'ailleurs ma retraite eſt délicieuſe : elle le comprendra bien.

L'état de Mme. *d'O* me touche ſenſiblement. Je ſerai toujours bien aiſe de ſçavoir des nouvelles de la *cabale*. Vos lettres ſont charmantes : elles ne ſentent point les Dames de Cour. Si on les trouvoit, on nous croiroit des Dames d'Avon : encore eſt-ce trop près d'une maiſon royale. Dites bien à la Ducheſſe de *Noailles* qu'elle m'a rendu un grand ſervice en ne me voyant pas : ſa mére me preſſoit fort : de puis qu'on ſçait que ma vraie niéce ne m'a pas vue, perſonne n'oſe plus le propoſer.

LET-

LETTRE LXXI.

29. *Septembre* 1715.

IL me paroit que Me. de *Dangeau*, & vous, vous vous trouvez ſouvent à l'Egliſe, je crains que vous n'y alliez trop ; car vous êtes une vieille caterreuſe, ou catarreuſe qui devez éviter le froid : du reſte, c'eſt le plus aimable rendez-vous que vous puiſſiez prendre, & même le ſeul bon : heureuſe celle qui eſt dans un oratoire bien fermé! J'ai trois cent trente pas à faire de ma chambre à la grille, & je m'en aperçois dans mes jours de foibleſſe, qui ſont fréquens. Dites-moi à peu près comment vos journées ſe paſſent : & ne vous abandonnez pas trop à la ſolitude : vous êtes encore trop jeune : vous avez des enfans, peu de bien, & vous devez conſerver des amis pour la ſociété & pour les ſervices. Votre ami, Mr. de *Valincour*, a cherché dans ce temps-ci à m'être obligé, & m'en a écrit avec une grande honnêteté. Mr. *Beſſe*, qui ſeul m'inſtruit des nouvelles, me dit hier qu'il avoit cru toucher de l'argent de ſes penſions, mais qu'il étoit venu

un

un ordre de ne plus payer : je ſongeai d'abord à vous : il me paroît que vous avez pluſieurs amis dans le Conſeil des Finances. Il faut que je faſſe une pauſe : je reprendrai tantôt ma lettre, qui ſera longue.

Si votre fils aîné perſiſte dans ſon deſſein, il ne lui faudra pas grand bien : je crois qu'il partagera volontiers avec vous celui qu'il a ; mais je crois auſſi qu'il en faudra beaucoup au Chevalier. Si je me laiſſois aller à mon inclination, je vous prierois de venir demain, quoi qu'il nous doive couter d'une telle entrevue : mais quand je penſe que du moment qu'on ſçaura que je vous aurai revue, j'aurai une douzaine de Dames qui me demanderont la même faveur, je ne puis m'y réſoudre : & ce ne ſeroit pas une retraite, ſi je les voyois toutes ſeulement une fois l'an : conſidérez ce que je vous dis-là, ma chére niéce : vous êtes trop raiſonnable pour ne pas voir ce qui me convient.

J'ai une occupation aſſez triſte, c'eſt d'écrire aux pauvres miſérables que j'aſſiſtois, qu'ils ne doivent plus compter ſur moi pour rien de réglé : & une bonne partie de mes aumônes étoit fixe, & je les payois toujours par avance : ce n'eſt pas que je n'aye autant d'argent que j'en avois,

ſi

ſi l'on me tient ce qu'on m'a promis ; mais je connois trop l'état des Finances pour ne pas craindre. Entre toutes ces charités, une des plus conſidérables étoit les Bénédictines de Moret, qui ſeront obligées de ſe ſéparer, ſi la Providence ne leur fournit quelque ſecours : Mr. de *Caumartin* eſt leur Seigneur : il me ſemble que vous le connoiſſez fort : ne pourriez-vous point l'engager à ſoutenir un Couvent dans ſa terre ? Elles n'ont rien touché depuis trois ou quatre ans.

Mr. le Cardinal de *Rohan* me donnoit avec une grande exactitude 500. liv. ou environ, à toutes les Communions du Roi : il l'a fait juſqu'à la derniére ; je doute qu'il reçoive les mêmes aumônes à diſtribuer : je ne lui demanderai plus rien, s'il continue l'aumône qu'il faiſoit par mes mains à la Reine d'Angleterre : je le prie de la lui envoyer directement. Adieu, ma chère fille ; je ne puis comprendre qu'il n'y ait pas encore un mois que nous nous ſommes ſéparées : il me ſemble qu'il y a dix ans, que je n'ai vu ce Roi, qui n'en a que cinq. Je ſuis bien aiſe de vous ſçavoir en quelque commerce avec Mr. le Maréchal de *Villeroi*, Mr. *d'Harcourt*, & le Duc de *Noailles* : ces trois hommes-là ne

ſont

ſont pas ce qu'il y a de plus mauvais à la Cour. Vous pouvez compter que je m'y connois bien, & que ſi je ne m'y connoiſſois pas, j'apprendrois aujourd'hui à m'y connoître.

LETTRE LXXII.

DE MAD. DE CAYLUS.

MOn parti eſt pris ſur le Régiment de mon fils : toute ſa famille approuve que je le vende : j'aurai 40000 francs de dettes de moins & 20000 écus de plus, dont je pourrai dans la ſuite acheter un autre Régiment à mon fils, ſi la guerre revient, ſi ſon dégout ſe diſſipe, ou ſi le temps le meurit : en attendant, ſon ancienneté de Colonel courra toujours : voilà les raiſons qui m'ont déterminée, & qui m'ont fait écrire au Duc de *Noailles*, que je m'abandonnois entiérement à lui pour la vente de ce Régiment : je n'en ai point eu de réponſe : je n'en ſuis pas étonnée : il en attend apparememt de ceux qu'il avoit en vue : il a d'ailleurs bien d'autres affaires : il a bien voulu auſſi ſe charger du mémoire de ma penſion : les ordonnan-

nances & les payemens de toutes ont été ſuſpendus ; & il n'eſt rien arrivé à Mr. *Beſſe* de particulier: on ne ſçait encore ce qui en ſera décidé : cette déciſion m'eſt de quelque importance : mais ce que je compte, ma chére tante, pour infiniment davantage, c'eſt l'inquiétude que vous en voulez bien prendre.

Mon fils eſt arrivé, tel qu'il nous a paru dans ſes lettres, ferme dans ſa réſolution, que tous les événemens d'ici confirment de plus en plus. Il m'a dit qu'il auroit un grand déſir d'avoir l'honneur de vous voir : je lui en ai ſçu bon gré : je lui laiſſe la liberté d'être ſeul, tant qu'il veut : je ſuis bien aiſe les ſoirs, quand la compagnie eſt ſortie, de le retrouver : il n'eſt point triſte, & a vu beaucoup de choſes, entre autres Mme. *des Urſins*, avec laquelle il a eu une converſation de trois heures. Je ne crois pas qu'il y ait de contraſte plus parfait, que celui de ces deux caractères : ce qui me fait eſpérer que comme l'âge & les avantures fâcheuſes ne corrigent point l'ambition, que l'ambition pourra bien ne pas venir à un homme qui n'en a pas à l'âge où il lui ſiéroit bien d'en avoir. Comptez que cette femme n'eſt point déſabuſée de faire encore quel-

quelque perſonnage, je ne ſçai pas bien où, ni comment, mais le ſentiment en eſt dans le cœur. Toutes les vertus morales ſont dans ce petit garçon, à la réſerve de la piété, qu'il faut eſpérer toujours: en attendant, c'eſt une compagnie fort aimable que j'ai avec moi. Le Chevalier n'a point encore fait de ſotiſe, qui ſoit venue à ma connoiſſance; je vis ſur cela comme il faudroit faire ſur tout, au jour le jour.

Il eſt vrai que je ne vois point le C. de *Rohan* par toutes les raiſons qui vous ont été mandées, & parce qu'auſſi il n'eſt pas en trop bonne ſanté. J'ai remis toutes nos affaires entre les mains de Mme. d'*Eſpinoy* & de Me. ſa ſœur. Mme. de *Villette* a été bien mal, mais elle eſt hors d'affaire. Mme. de *Dangeau* vint avant-hier ici, où elle ne trouva que ſes deux ſœurs que je vous cite ſouvent: nous fûmes toutes bien aiſes de nous voir raſſemblées. Je ne vois point Mme. *d'O* par l'éloignement de quartier & la difficulté des voitures: mais j'ai ſçu qu'elle s'étoit rendue malade réellement par ſes médecines de précaution.

Ma pareſſe, ou mes infirmités, car il y entre de tout, me ſauveront peut-être de la petite vérole, dont on dit qu'il y a

une grandiſſime quantité. Mme. de *Chauvelin* en eſt morte, après avoir vu mourir ſon mari, enſuite ſon fils. Il faut que je me garde avec vous, ma chére tante, de la démangeaiſon de trop écrire, & que je me ſouvienne des exemples, & des leçons que j'ai reçu de vous, de ſonger plus aux autres qu'au plaiſir préſent que l'on goûte.

RÉPONSE.

JE ſuis bien aiſe que vous ſuiviez le conſeil du Duc de *Noailles* pour le Régiment. C'eſt grand dommage que Mr. le C. de *Caylus* n'ait pas de piété : un très honnête homme ne me paroit pas loin de Dieu : il n'auroit qu'à le prendre pour l'objet & la fin de tout ce qu'il fait : car il n'eſt pas néceſſaire d'être toujours à l'Egliſe : je n'ai point vu de projet ſubſiſter ſans ce fondement : du reſte, je vous trouve très heureuſe d'avoir une ſi bonne compagnie dans la perſonne d'un fils que vous aimez ſi tendrement.

Je ne ſuis point ſurpriſe de ce que vous dites de Mme. la Princeſſe *des Urſins* : j'ai cru le voir dans ſes diſcours.

J'ai appris de bien des côtés l'état de Mme.

Mme. de *Villette*: ſi elle mouroit, vous ſeriez chargée de ſes enfans : car je ne lui vois aucun parent, bon à montrer de ſon côté.

Je ſuis vraiment en peine de Mme. *d'O*: M. *d'O* voit quelquefois Mlle. d'*Aumale* : il me paroit que leurs viſites ſe paſſent à pleurer.

Benoit ayant ouï dire que je prens du quinquina, m'apporta hier douze bouteilles de ce bon vin; je fus ſi touchée de cette honnêteté, que j'allai le voir un moment au parloir: ce ne fut pas ſans larmes de part & d'autre. Un frére de Mme. de *Glapion* m'écrit qu'il a ouï dire que j'ai renvoyé tous mes gens : que toute la Nobleſſe du Royaume devroit venir pour me ſervir ; & qu'il s'offre à commencer. Ne reconnoiſſez-vous pas là les ſentimens de ſa ſœur ?

Mr. de *St. Sulpice* ne m'écrit point, ſans me dire que votre ſanté ſe rétablit. Je lui manderai de vous croire ſur votre parole : j'ai mes raiſons pour ne vouloir pas qu'il compte ſur d'autres. Ne vous contraignez pas pour m'écrire, ni pour ne me pas écrire : mais comptez que vos lettres ſont mon ſeul plaiſir, &

le ſeul que je déſire. *Leger* m'a dit que vous êtes fort triſte : ſurmontez vous là-deſſus, ma chère niéce ; la triſteſſe n'eſt bonne, ni pour ce monde, ni pour l'autre. Croyez-en une perſonne aſſez gaie de ſon naturel, aſſez triſte par état, & fort inſtruite des maux inſéparables des ſoucis.

LETTRE LXXIII.

DE MAD. DE CAYLUS.

MR. de *St. Sulpice* n'a pas de tort de vous parler de ma bonne ſanté, j'en ſuis ſurpriſe moi-même. Je me trouve à peu près ſur un certain article, comme il y a dix ans : en vérité, on ne ſçait ce qui fait du bien, ou du mal. Non, ma chère tante, ſoyez aſſurée que je ne me contraindrai jamais pour vous écrire. Je fais de mon mieux ſur la triſteſſe : je ſçai trop combien vous avez raiſon : elle n'eſt bonne à rien : mais, ma chère tante, je ſuis priſe par trop d'endroits, & tous ſi ſenſibles ! Mon fils m'eſt en effet une compagnie fort agréable : j'eſpère que la piété lui viendra : ſes

ſes mœurs ſont ſi bonnes & ſes intentions ſi droites ! tant de vérité & d'éloignement du mal me perſuadent que Dieu le touchera : il a toujours dans la tête de vous aller voir : il ne m'eſt point encore revenu que ſon frére ait fait de ſotiſe. La petite *Brindinete* ſeroit-elle *Molitar* ? J'en ai grand peur.

Nous avons joué une partie de l'après-diné avec Mlle. de *Courcillon :* ſon petit nez paroit devoir être un jour celui de la grand'mere. Nous ne voyons point du tout Mme. *d'O :* j'ai été chez Mme. de *Levis*, qui ne me paroit entendre raillerie, non plus que moi, ſur ce que vous ne voulez pas nous voir. Je dis de vos nouvelles à beaucoup de gens qui s'en informent, & qui déſirent que je vous les nomme : la liſte ne laiſſeroit pas d'en être encore aſſez longue : mais cette lettre l'eſt trop.

LETTRE LXXIV.

NOus ſçavons briller à peu de frais, quand nous avons l'habileté de nous faire croire ſi ſouvent à l'Egliſe : ma dévotion dépend de ma ſanté : je n'y

vai qu'une fois par jour : encore y en a-t-il où je n'y vai point. Nous ſommes aſſez commodément à *St. Sulpice* dans une Chapelle, où il n'entre que des perſonnes de mérite : il n'y eut jamais un lieu plus commode, il n'y eut jamais un temps plus propre pour ſe détacher du monde, & pour ſe donner à Dieu : il faudroit être bien incorrigible & bien malheureuſe, pour ne le pas mettre à profit. Je ſouffre beaucoup du trajet que vous avez à faire pour communier : pourquoi ne pas prendre le logement d'en-haut, où vous avez un Oratoire, auquel tient une petite Chapelle où vous communieriez avec une grande facilité ? Il eſt vrai que vous ne ſeriez plus de plain pié à la Communauté, & au jardin : mais ne pourroit-on point vous deſcendre en chaiſe, quand vous ſeriez foible ? Ne pourroit-on pas même, quand vous le ſeriez au point de ne pouvoir ſortir, faire monter la Communauté dans votre chambre, aux heures où vous aimez à vous y trouver ? Vous ſeriez plus à portée des claſſes. Quant au dérangement, (qui eſt ce qui vous arrêtera le plus) ce qui eſt en haut aujourd'hui ne ſera-t-il pas auſſi bien dans votre

votre appartement bas? Vous vous moquez de moi, direz-vous, de me donner des conseils pour l'arrangement : j'avoue que je ne m'y entens pas aussi bien que vous : mai personne aussi ne s'entend, comme vous, à prendre toutes les incommodités sur elle : sçavez-vous, ma chère tante, que c'est prendre sur tout ce que vous aimez, sur cette sainte maison qui fait toute votre consolation, sur chacune de ses filles, qui donneroient toute leur vie, leur sang pour vous conserver ? Je ne m'abandonne point à la solitude : je ne la crains, ni ne la cherche. Si mes amis m'abandonnent, je ne courrai pas après : jusqu'à présent, je ne vois que trop de monde. Je me léve, c'est-à-dire, je m'éveille à huit heures, je prie Dieu dans mon lit, j'y fais ma lecture Chrétienne, & ensuite mon petit déjeûné : quand je me sens vigoureuse, je vai à la Messe : & quand j'en suis revenue, j'écris, si j'ai à écrire : je donne vogue à mes affaire; je donne audience à un Mr. *Thibault*, à un créancier, à d'autres gens d'affaires, dont les uns me découvrent que ce Mr. *Thibault* est un fripon, qu'il faut pourtant ménager, jusqu'à ce que les grandes affaires de l'Etat puissent

permettre à Mr. *Fagon* de prendre quelque connoissance des miennes, & que je voye avec lui le remède qu'il faut appliquer à ce désordre. Je dine, je soupe seule, ou avec mon fils. Pour l'ordinaire, après mon dîné, mon fils & moi, nous jouons ensemble au trictrac: je cause avec lui, je travaille, il me fait la lecture: sur les quatre ou cinq heures, il me vient du monde, quelquefois trop: à huit heures, tout part: je demeure dans ma solitude. J'ai retenu une fois Mme. de *Barneval*, & Mr. d'*Auxerre*, plus pour mon fils que pour moi: il est si assidu à me tenir compagnie, je crois qu'il lui est si bon qu'il s'en fasse une habitude, que j'ai grand soin qu'il ne s'ennuie pas trop.... Voilà, ma chére tante, quelle a été ma vie jusqu'à ce jour. A l'égard des amis qui me sont demeurés, ils ne sont pas fort en état de me rendre service, à la réserve de Mr. *Fagon*, sur lequel je compte beaucoup: si celui-là me manque, il ne faut plus se fier à personne. Je vous mandai, il y a deux jours, que Mr. le Duc de *Noailles* m'étoit venu voir, qu'il étoit entré avec bonté dans l'affaire de mon fils: il veut bien aussi parler de ma pension; mais il ne me rassura guére sur le bruit qui court, qu'elles seront retranchées

chées du tiers. Mr. de *Valincour* soutient, par les visites qu'il me rend, le personnage qu'il vous a montré dans ce qu'il a eu l'honneur de vous écrire : je l'ai toujours reconnu pour un fort honnête homme. Mon fils & moi vivrons avec *Brindi* comme avec notre enfant : c'est ainsi que je fais mon projet.

Mr. le Maréchal d'*Harcourt* me fit aller d'autorité, il y a quelques jours, chez Madame de *Berri* : je m'adressai à la pauvre d'*Avaise* : je demandai un moment où toute la France n'y seroit pas : je l'obtins : j'y fus une minute : on me traita honnêtement : je sortis de là, hors de moi, trempée de sueur, & dans une agitation, qu'il vous est plus aisé de comprendre, qu'à moi de l'exprimer. Je conçois vos raisons, ma chère tante, pour que je n'aille point encore à St. Cyr. : je les avois devinées : mais la Duchesse de *Noailles* ne sera pas en état d'y aller, quand même vous le lui permettriez, qu'elle ne soit accouchée, à moins que la jalousie ne lui fit trouver des forces. Il me passe une chose par la tête, qu'il faut que je vous dise, malgré la longueur de cette lettre : ne seroit-il point possible, que je trouvasse aux environs de St. Cyr une chambre ? quand ce seroit dans une maison de

payſan, je ne m'en ſoucierois pas, pourvu qu'elle pût paſſer dans le monde pour une maiſon de campagne, où j'irois prendre l'air : il ne ſeroit pas naturel que vous me refuſaſſiez, dans le voiſinage, l'entrée de St. Cyr : j'y ſerois plus ou moins, ſelon qu'il vous conviendroit : & perſonne alors ne ſeroit en droit de ſe plaindre. Quand on a vécu avec les gens, on les devine ſans qu'ils parlent : il y a trois jours, que je diſois à Mme. de *Dangeau* tout ce que vous m'écrivez ſur les penſions que vous faites. Je ne ſerois pas à portée de parler à Mr. de *Caumartin*, quand il ſeroit en état, lui, de m'entendre : mais il n'y eſt pas : il eſt du nombre de ceux qui ont été remerciés : il eſt, à ce que j'ai ouï dire, fort mal dans ſes affaires : Mme. de *Dangeau* ſe ſeroit volontiers chargée de le toucher. Je vous rendrai compte du Cardinal de *Rohan*, dès que je l'aurai vu : je vous aſſure d'avance, qu'il fera ce que vous deſirez, s'il lui eſt poſſible. Mme. de *Barneval* eſt fort incertaine ſur ſa penſion : c'eſt l'état ou nous ſommes tous : mais elle eſt fort reconnoiſſante de la charité que vous avez pour elle. Ce qui nous rend ſans reſſources, c'eſt que

nous

nous ſommes un nombre de gens, honnêtes-gens à la vérité, pleins de probité, d'honneur, mais de la vieille Cour, mais bons à rien. Je ne répons point, ma chère tante, à la fin de votre lettre : celle-ci n'eſt que trop longue : & je vous conſeille d'en reprendre la lecture, autant de fois que vous avez été à m'écrire la vôtre. Bien des gens s'adreſſent à moi pour ſçavoir de vos nouvelles : de ce nombre ſont quelques-uns de mes Maréchaux, entre autres le Maréchal de *Tallard*.

RÉPONSE.

J'Ai à répondre à deux de vos lettres, ma chère niéce, l'une du 1. de ce mois, & l'autre du 6. Il y a deux projets dans la premiére, aſſez extravagans : l'un regarde mon logement ici, & l'autre, la maiſon de plaiſance que vous voulez prendre dans le village de St. Cyr. Le premier auroit de plus grandes incommoditéś que celui où je ſuis : ce n'eſt pas la peine de vous l'expliquer. Quant au ſecond, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'avoir une chambre à Trianon, ou à la Ménagerie : mais comment nous joindrions-nous ? Il faudra y penſer au

Printems. Je ſuis très contente de la deſcription : elle eſt mêlée de ſolitude & de compagnie : cet endroit-là me paroit à ſouhait. On dit que Mr. *Fagon* eſt très-occupé : je crains qu'il ne puiſſe vous donner le ſecours dont vous avez beſoin. Mr. le Maréchal d'*Harcourt* a bien fait de vous faire aller chez Mad. de *Berri* : car, après tout, vous lui devez être obligée de votre logement : il ne faut pas mettre ſa grandeur d'ame à être ingrate. Je voudrois que vous puſſiez obtenir qu'on vous changeât de voiſins : il eſt triſte d'être entre des eſpiégles & de beaux-eſprits.

LETTRE LXXV.

DE MAD. DE CAYLUS.

CE n'étoit pas ſans quelque ſoupçon du jugement que vous avez porté de mes deux projets, que je vous les avois confiés : non, que je ne les cruſſe moi-même très raiſonnables, mais par la connoiſſance que j'ai de cet oubli de vous-même, d'un côté, & de cet eſprit de *Mézon*, de l'autre. Cependant, ma chère tante, vous conviendrez que je pourrai aller

à

à la Ménagerie, ou à Trianon. Pourquoi me remettre au Printems ? Hé ! l'hiver me tuera, avant que je puiſſe profiter de la belle ſaiſon. Il eſt vrai que Mr. *Fagon* eſt fort occupé & que mes affaires en ſouffrent : mais c'eſt pourtant mon bel endroit. Mme. de *Dangeau* n'eſt point malade : j'ai paſſé le jour chez elle. Le Maréchal de *Villeroi* m'avoit envoyé demander hier au ſoir, ſi je voulois lui donner à diner, ou me trouver chez Mme. de *Dangeau*. Ha ! bon Dieu ! m'écriai-je, lui donner à diner ! je ne ſuis pas ſi ſote : il n'y a point de comparaiſon, entre en recevoir ou en donner : j'irois à quatre pattes pour éviter ce dernier inconvenient, duſſai-je y faire la plus méchante chère du monde. J'ai donc été au rendez-vous. On ne veut point à Charenton de la fille de Mme. de *Barneval*. Mme. de *Villette* eſt hors d'affaire : j'en ſuis ravie, & pour elle, & pour ſa famille : elle a quelques vues pour notre Régiment. Je n'aurois jamais cru avoir un ſouvenir tendre pour *Benoit*, vous me l'avez inſpiré. Pour le frére de Mme. de *Glapion*, il ne m'étonne pas, il a raiſon. Qu'il ſeroit aimable de vivre avec de telles gens ! que ceux qu'on trouve ici ſont différens !

LET-

LETTRE LXXVI.

DE MAD. DE CAYLUS

A MAD. DE GLAPION.

IL eſt vrai, Madame, que la durée de la derniére fiévre m'avoit extrémement inquiétée, & que je croyois la viſite de Mr. le Maréchal de *Villeroi* peu propre à rétablir une ſanté languiſſante : je l'avois pourtant bien prié de nous ménager : c'eſt quelque choſe que nous en ayons été quittes pour un mal de tête. Je me ſerois ſervie des avis que vous me donnez, Madame, ſi je n'avois été dans la néceſſité de répondre préciſément à ce qu'on m'a écrit, & j'ai cru qu'il falloit remettre cette penſée à une autre fois. Cependant, Madame, j'en ſuis bien touchée, & avec autant de raiſon, pour le moins, que vous en avez eu de l'être, d'une lettre, où je faiſois bien naturellement les honneurs de votre maiſon, comptant que vous n'avez toutes de plus grand intéret, que la conſervation de ma tante & ſa commodité: il ſemble qu'elle en a de tout

op-

opposés. Non, Madame, Mr. d'*Auxerre* ne vous croit point de ces pauvres Religieuses qui s'ennuient : ayez meilleure opinion de son discernement, & croyez que quelqu'un qui m'appartient d'aussi près, quand il ne vous auroit jamais vue, ne pourroit ignorer au moins une partie de ce que vous êtes. Je crains bien de n'avoir pas reçu Mr. votre parent, comme je le devois : je ne lus la fin de votre lettre, qu'après qu'il fut parti, mais j'aurois dû le connoître à sa politesse. On m'a flatée de l'espérance de voir un jour Mlle. d'*Aumale* à Paris : que je serois aise de la tenir un peu chez moi, & de bien causer avec elle ! Adieu, Madame.

LETTRE LXXVII.

DE MAD. DE MAINTENON.

11. *Octobre* 1715.

ENFIN je suis parvenue à sçavoir l'état de votre santé, quoique Mr. d'*Auxerre* ne me voulût parler que de votre beauté. Vous êtes souvent couchée, & vous n'allez point en caroſſe ; mais comment

ment accommodez-vous cette sageſſe avec l'impatience que vous marquez de faire huit lieues pour me venir voir ? Je ne crois pas devoir y conſentir : conſidérez, d'un autre côté, que dès le moment que je vous aurai revue, il faudra diſputer quelques ſemaines contre les autres, les voir à la fin une à une, & enſuite toutes à la fois : votre couſine relévera pendant ce temps-là, & je ſerai toujours troublée d'un projet de diné, de viſites, & de diſpute : vous êtes ſi ſenſée, que je ne ſaurois croire que vous penſiez autrement que moi. Vous me direz, cela eſt vrai ; mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que ſi j'en pouvois demeurer à vous, je vous prierois de venir demain. Je vis hier Mr. le Maréchal de *Villeroi*, plus pathétique que je ne l'avois vu : il pleura beaucoup, & je pleurai ſi bien, que je ne ſuis pas encore bien remiſe de la nuit qu'il m'a fait paſſer : il ne parla point de votre ſoupé : il n'y eut pas le moindre badinage entre nous : il fut quatre heures avec moi : il eſt perſuadé qu'on retranchera les penſions, & croit que tout ce qui vous regarde doit paſſer par le Duc de *Noailles* *.

* Alors Préſident des Finances.

Mme.

Mme. de *St. Pars* trouve que Mr. d'*Auxerre* vous reſſemble comme deux gouttes d'eau : la reſſemblance avec un beau-frére n'eſt pas fort honnête ; mais elle eſt ſi ſenſible, qu'elle ne peut s'en taire. Vous voyez par ce trait qu'au moins Mme. de *St. Pars* ne reſſemble pas à Mme. de *Glapion*.

LETTRE LXXVIII.

DE MAD. DE CAYLUS.

C'EST préciſément, parce que je veux aller à St. Cyr, que j'ai tant de ſoin de ma ſanté ; d'ailleurs je ne ſuis pas fâchée qu'on ne me croye point en état de faire des viſites : mais je conſens, ma chère tante, quoiqu'avec peine, de laiſſer couler encore un peu de temps : je veux ce que vous voulez, quoiqu'il m'en coute : il n'y a que la Ducheſſe de *Noailles* qui m'embarraſſe ; car pour toutes les autres, j'en triompherois aiſément : pourroient-elles trouver injuſte que j'aye des préférences ? aux amies la parenté doit être une raiſon : aux parentes, l'amitié & l'attachement particulier, s'il y a encore

core quelque juſtice dans le monde. Ce n'étoit donc pas ſans raiſon, que je craignois tant la viſite du Maréchal de *Villeroi*! voilà celles, que malgré tout ſon mérite, vous deviez vous retrancher : elles ne ſont plus bonnes qu'à vous tuer. Je ne veux point croire encore, que les penſions ſoient retranchées : cette penſée me méneroit à des projets un peu trop violens : à chaque jour ſuffit ſon mal, j'en ai eu juſqu'à preſent plus que je n'en pouvois porter. Il faut me conſoler par la reſſemblance flateuſe que j'ai avec Mr. d'*Auxerre* : je ne crois pourtant pas que Mme. de *Glapion* eût conſenti volontiers que vous me l'euſſiez écrit; mais je vous en remercie, car elle m'a fort divertie. Le Cardinal de *Rohan* vous verra bientôt : il compte qu'il y aura quelque choſe pour Moret : mes Princeſſes Lorraines feront de leur mieux auprès de Mad. la Princeſſe de *Conti*; mais elles me dirent qu'elles l'avoient trouvé par avance découragée ſur cette bonne œuvre, parce qu'il lui étoit revenu, que vous n'y vouliez plus rien donner. Mme. de *Dangeau* vint diner avec moi, il y a deux jours : elle étoit toute abbatue, & pas encore remiſe d'une viſite qu'elle avoit rendue à MADAME aux Carmélites, où ſon

ſon cœur avoit ſouffert. Mme. de *Levis* eſt à Provins. Mon Philoſophe & mon *Brindi* ſont tous deux aſſez raiſonnables, chacun en leur eſpèce ; voilà, ma chère tante, tout ce que je ſçai, ou tout ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire. On dit que les poſtes ſont ſures ; mais la défiance l'eſt davantage.

LETTRE LXXIX.

DE MAD. DE CAYLUS.

CE n'eſt, ma chère tante, que pour le plaiſir de vous écrire, que je vous écris : ainſi ma lettre ſera fort courte ; je ne ſçai pourtant ſi je n'ai point oublié de vous dire, que j'ai vu le C. de *Rohan* ; qu'il s'adreſſera directement à la Reine d'Angleterre pour ce qui la regarde ; & qu'à l'égard de Moret, il fera tout ce qui dépendra de lui ; mais qu'il ne ſçait encore de quoi il ſera le maître. Je continue à me bien porter. Je n'ai point vu Mme. de *Dangeau* ; je ſçai ſeulement qu'elle eſt en bonne ſanté : celle de Mme. de *Villette* a de la peine à revenir, je pourrai lui vendre mon Régiment, ſi elle, de ſon côté, peut

peut vendre ſa Charge. J'écrirai directement à M. le Duc d'*Orléans* pour ma penſion : & je ferai rendre ma lettre par le Maréchal de *Villeroi*. Voilà où j'en ſuis, avec beaucoup d'autres choſes peu agréables ; mais je ſuis contente de mes enfans, & fort tranquille chez moi. Je ſuis infiniment occupée de ce qui ſe paſſe à St Cyr : je vous ſuis dans toutes vos heures : je m'y tranſporte en eſprit : on ne s'apperçoit ici en façon du monde d'être dans la dépendance d'un Palais : les ouvriers ſont & ſeront encore long-temps chez moi : je ſuis toujours dans ma petite chambre haute, accablée par la quantité de meubles. Je viens de recevoir une viſite du petit *Leger* : il eſt fait à peindre : il m'aſſure qu'il eſt fort ſage : il a tout l'air de dire vrai. Après la promeſſe que je vous ai faite, je n'oſe entamer une autre page.

RÉPONSE.

J'AI perdu votre lettre : Mlle. d'*Aumale* m'aſſure qu'elle me va dire tout ce qui y étoit.

Je ſerois bien fâchée que le Duc de *Noailles* vous abandonnât ; il m'a toujours paru vous aimer : il me revient de tous

tous côtés qu'il eſt accablé de travail. Vous m'aſſurez toujours que vous vous portez bien : mais je voudrois ſçavoir le détail de cette bonne ſanté ; eſt ce que vous n'avez plus rien, ou l'avez-vous ſans accident ? N'êtes-vous plus foible ? dormez-vous ? j'attens réponſe ſur tous ces articles-là.

Brindelette dit qu'elle ne ſe ſouvient plus de rien : ſon mérite paſſe celui de *Militard* ; l'une prend les maniéres & les impreſſions de St. Cyr, l'autre les quitte. J'ai reçu ce matin une lettre de vous. Pourquoi m'annoncez-vous d'abord qu'elle ſera courte, vous qui ſçavez que mon unique plaiſir eſt de les lire ? Si Mr. le Cardinal de *Rohan* donne quelque choſe à Moret, il faut que je le ſçache. Dites un mot à vos Princeſſes Lorraines, pour voir ſi elles ne pourroient point toucher le cœur de Mad. la Princeſſe de *Conti*, pour ces pauvres filles-là : ce ſont des Saintes qui meurent de faim : elle leur donnoit autrefois, & avoit même la bonté d'y aller : elle pourroit leur attirer quelques aumônes & quelques quêtes, ſi l'on en fait encore à la Cour : ſi elles paſſoient par Mad. la Ducheſſe de *Ventadour*, nous y aurions quelque crédit : il faudra que ce Couvent-là ſe ſépare, ſi la charité n'en prend ſoin.

Fai-

Faites-moi ſçavoir, je vous prie, où l'on en eſt pour les penſions, & ce que vous aviez du Roi. Mr. le Maréchal de *Villeroi* eſt un bon ami : il faut, ma chère niéce, s'accommoder au tems ; il y a plus de ſageſſe à cette conduite, que de lâcheté. C'eſt beaucoup, que vous ſoyez contente de Mrs. vos enfans : car c'eſt-là le ſenſible.

Vous me répondez bien froidement ſur Mme. *d'O* : y auroit-il quelque choſe qui vous auroit ſeparées? Je ne vois plus en elle que ſa douceur, ſa bonté, & l'attachement pour tout ce que nous avons le plus aimé.

LETTRE LXXX.

DE MAD. DE CAYLUS.

IL y a quelque choſe de bien terrible dans l'air, il en faut convenir : combien d'obſtacles pour tout ce qui peut faire plaiſir aux gens raiſonnables ? Le Roi d'Angleterre cauſe ici de grandes inquiétudes à ceux qui ſont véritablement dans ſes intérêts, quoique l'Ecoſſe ſoit comme en ſureté pour lui, & que, par la diſpoſi-

tion

tion du Camp du Duc d'*Argile*, il ne puiſſe, à ce qu'on dit, ſortir d'où il eſt, qu'il ne ſe trouve entre deux feux, tant le Comte de *Marr* le tient ſerré. Mais les Provinces d'Angleterre, qu'on diſoit être ſoulevées, ou prêtes à ſe ſoulever, ne le ſont point : & vous ſçavez mieux que moi, puiſque vous avez vu la Reine, la belle action qu'a faite le Duc d'*Ormond* de ne vouloir être ſuivi de perſonne & de s'expoſer ſeul à deſcendre dans un pays ennemi. Ce qu'il eſt devenu, auſſi-bien que le Roi d'Angleterre, depuis qu'ils ſe ſont embarqués, voilà notre ſujet de crainte. Les Anglois qui ſont à Paris dans les intérêts du Roi *Jacques*, ſe plaignent du peu de ſecret de St. Germain, & les ſoupçons contre *Midleton* ſont tels qu'ils ont toujours été, quoiqu'un de ſes enfans ait été arrêté par l'ordre de Mr. le Duc d'*Orléans*, comme il alloit paſſer en Angleterre pour ſuivre le Roi ſon Maître. Voilà, ma chère tante, tout ce que je ſçai, & que je tiens de Mme. de *Villette*, qui, malgré ſon état, eſt très-bien informée : elle avoit vu le matin *Bolingbrock*, qui paroît faire ſes adieux dans Paris, pour en ſortir.

On dit que Mr. *Deſmarets* eſt attaqué

qué pour 1600000 livres, qui ont été employées ſans les formalités requiſes. L'argent ſe reſſerre plus que jamais : l'affaire eſt ſi ſérieuſe, qu'il n'y a ſi grand & ſi petit, ſi éclairé & ſi imbécille, qui ne ſoit dans la conſternation.

La pauvre *la Jonchamp* me ſerre le cœur : le procédé noble de ſon mari mériteroit une autre récompenſe.

LETTRE LXXXI.

DE MAD. DE MAINTENON.

25. Octobre 1715.

JE ne ſaurois croire que le Duc de *Noailles* vous abandonne, à moins que je n'en voye une plus grande certitude : il me paroit vous aimer, il eſt honnête homme ; il faudra voir l'effet de la Régence. Mr. le Maréchal de *Villeroi* inſiſta bien ſur ce qu'il faut que ce ſoit lui qui entre dans toutes vos affaires, & qu'il ſeroit fâché avec raiſon, ſi d'autres s'en méloient.

Mr. d'*Auxerre* m'avoit dit que vous n'a-

n'aviez que dix mille francs de vos pensions, & le compte que vous m'en en voyez, me dit seize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Mme. de *Dangeau*, & une peinture bien naturelle de son état : je crains toujours qu'elle ne perde bientôt son mari, & que vous ne la perdiez ensuite. Elle m'écrit qu'elle va aux Carmelites, & qu'elle y attaque le Jansénisme : mandez moi si elle ne me trompe point : elle se fait un grand plaisir de la solitude qu'elle projette avec vous : elle a grande raison ; elle envie le bonheur des Evêques qui me voyent, & je ne sçai pourquoi je me suis embarquée à cette distinction ; mais j'espère qu'il y en aura peu qui en abuseront. Elle finit sa lettre par des assurances d'amitié, toutes pleines d'esprit, & de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur romanesque, mais je sçai bien l'aimer tendrement. J'ai reçu aussi une lettre de Mme. de *Levis*, qui me paroît ne point entendre raison sur ce que je ne la veux point voir : remerciez la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, & que je crois sincère. Toutes ces visites troublent fort ma paix : je n'ai pu m'empêcher, dans les commencemens, de faire quelques excep-

tions ; ceux-là y veulent revenir, les autres me preſſent : il y en a parmi, que je ſerois fort aiſe de voir ; mais de la maniére dont tout cela tourne, je ne gouterai pas aſſez le repos de la ſolitude.

LETTRE LXXXII.

Ce 27. Octobre 1715.

JE me hâte de répondre à votre lettre d'hier, ma chère niéce, à cauſe des intérêts des pauvres filles de Moret. Il n'eſt point vrai que je ne veuille plus leur rien donner. Si la grande Princeſſe & Mr. le Cardinal de *Rohan* pouvoient leur aſſembler 2000 liv. j'en donnerois volontiers 3000. Il faudroit, en ce cas-là, que les aumônes paſſaſſent par la Princeſſe, qui a quelques Domeſtiques qui connoiſſent cette maiſon-là : elle s'accoutumeroit à en entendre parler ; & à ma mort, il eſt vraiſemblable qu'elle ne les abandonneroit pas. Conduiſez bien cette affaire ; vous avez de bons négociateurs.

Je vous prie de me mander, s'il eſt vrai que Mr. le Duc d'*Orléans* ait retenu 10000 liv. de penſion ſur la Charge de

de premier Médecin, pour les donner à Mr. *Fagon* avec ſon habitation au Jardin des Simples. Si le feu Roi ſçait cela, il l'aura fort approuvé.

LETTRE LXXXIII.

1715.

IL ne faut pas ſe rendre ſur la Princeſſe de *Conti* : il faut tâcher de ſçavoir au vrai ce que nous donnera le Cardinal de *Rohan* ; je penſe, qu'il compte bien, qu'en lui demandant cette nouvelle grace, je lui remets toutes celles qu'il me faiſoit aux Communions du Roi. Vous mettez-vous encore en peine d'entendre dire que j'ai la fiévre ? n'y êtes-vous point accoutumée depuis plus de dix ans ? Ma ſanté eſt toujours la même, excepté que je ſuis plus foible qu'à l'ordinaire, & ſouvent dans mon lit. J'ai vu le Duc de *Noailles* : je lui ai fait vos remercimens : je l'ai prié de revenir le plus tard qu'il pourroit ; & cela, bien ſincérement, car je vous avoue que toutes les triſteſſes me font grand mal, en me remettant devant les yeux ce que je voudrois oublier. J'ai

une curiosité, que je vous prie de satisfaire en confiance : est-il vrai qu'il n'y ait plus personne au logis du Maréchal d'*Harcourt* ? si cela est, on n'a que faire d'avoir une bonne tête.

Pourquoi laissez-vous venir votre neveu ici ? Tâchez de me faire oublier ; & si vous vous le mettez bien dans la tête, vous y parviendrez.

LETTRE LXXXIV.

Ce 7. Novembre 1715.

VENEZ, puisque vous le voulez absolument : mais après vous, je vois venir Mme. de *Mailli*, Mme. de *Villette*, & Mme. d'*Aubigné*. Je vis hier Mr. le Duc du *Maine* : vous m'annoncez Mr. le Cardinal de *Rohan*. La Reine d'Angleterre m'a écrit qu'elle viendroit au premier jour ; le Maréchal de *Villeroi* me presse tout de nouveau : en vérité, ma chère niéce, ce n'est pas une retraite, ni une vie tranquille ; chaque visite me rend toute l'amertume de la Cour passée, & de la Cour présenté. Je suis bien affligée de voir tant d'ennemis

mis au Duc de *Noailles*. Je ſuis charmée que Mr. de *Bonrepaux* ſoit du Conſeil : je le ſerois davantage, s'il pouvoit y faire du bien. Aſſurez Mr. *Fagon* de mon eſtime, de mon amitié, de ma reconnoiſſance éternelle.

LETTRE LXXXV.

Ce 11. *Novembre* 1715.

J'Ai vu Mr. le Cardinal de *Rohan*, qui ne m'a point fait de mal : il n'inſpire & ne reſpire que la douceur, la paix, & preſque la joie : je ſentois ſa vertu, ſon courage, ſon honneur, & il me ſembloit entretenir toutes les perſonnes qui lui appartenoient. J'appris hier au ſoir, en parlant de lui, que notre Supérieure, Mme. de *Vertrieux*, lui demande quelquefois des graces, & qu'il les accorde avec trop de bonté ; je crains qu'elle n'en abuſe : rien de plus indiſcret que les plus diſcrétes Religieuſes.

Remerciez Mr. d'*Auverre* de ce qu'il a fait pour Mme. *D... n.* J'ai écrit à Mme. de *Dangeau*, qui m'a paru le déſirer. Ne me laiſſez rien ignorer, je vous prie,

de tout ce qui regarde le Chevalier de *St. George* ; & tout ce qu'il a fait ; je ſens bien la maniére dont il en uſoit pour moi en toute occaſion. J'attens de vos nouvelles ſur le voyage, auquel j'ai conſenti, & qui me fait trembler pour votre ſanté. Adieu, ma chère niéce.

LETTRE LXXXVI.

DE MAD. DE CAYLUS.

LEs forces de Mme. de *Dangeau* reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voyage ; & pourvu que nous ſoyons toutes deux en état de marcher, nous laiſſerons ce qui ne nous pourra ſuivre, puiſqu'après leur en avoir fait la propoſition, elles ne ſeront en aucun droit de ſe plaindre.

Mme. de *Villette* eſt bien mal : elle ſe confeſſa hier : elle eſt tant ſoit peu mieux ce matin. Perſonne n'entre dans ſa chambre que ſes gens pour la ſervir, des Médecins, & Monſieur de *St. Sulpice*, ou ſon Confeſſeur ; car ce ne fut pas lui qui la confeſſa hier, mais un autre Prêtre de la Paroiſſe. On la ſaigna du pied après ſa con-

confeſſion, ce qui parut la ſoulager : elle fut juſqu'à minuit aſſez bien ; le reſte de la nuit n'a pas été de même, mais depuis le matin elle eſt mieux.

C'eſt aujourd'hui le neuf de la petite verole du Marquis de *Villeroi*, & il eſt bien : ſa tante la Religieuſe l'a auſſi : ce qui afflige fort ce pauvre Maréchal, qui croit, après ce qu'il vient de perdre, que tout lui va manquer. Mme. de *Pracontal* étoit hier tout-à-fait hors d'affaire.

Je vous envoye, ma chère tante, les bonnes nouvelles d'Angleterre bien détaillées par Mr. de *Dangeau*. Il eſt ſi rare de trouver de quoi ſe rejoüir, qu'il n'en faut pas perdre l'occaſion.

Quoi que *Leger* vous ai pu dire de la pâleur de mon viſage, je me porte pourtant aſſez bien. Je ſortis hier pour Mme. de *Villette*, & de-là chez Mme. de *Dangeau*, où je ne vis que gens que j'étois bien aiſe de voir, Mme. de *Levis*, Mmes. d'*Eſpinoi*, & de *Remiremont*, qui, ne m'ayant point trouvée chez moi, me vinrent chercher là, Mme. d'*Elbœuf*, Mme. de *Pompadour*. Notre joie de nous retrouver ne fut pas ſans regrets, ni ſans parler de vous, ma chère tante :

Mme. de *Dangeau* s'amuſe beaucoup avec ſa petite fille : ſi elle oſoit, elle ne ſortiroit point de deſſus ſes genoux. Adieu, ma chère tante.

LETTRE LXXXVII.

DE MAD. DE MAINTENON.

1715.

LA viſite de *Bolingbroke* me paroît moins convenable à l'état de Mme. de *Villette*, que celle de Mr. de *Gergi*.

Voilà Mr. *Deſmarets* dans un étrange état ! il me fait grand, pitié, & ne m'en feroit guère, s'il étoit à Maillebois en repos, comme il y a déja été. Je ſuis en peine du Marquis de *Villeroi* : il me ſemble que nos afflictions nous rendent plus ſenſibles à celles de nos amis.

LETTRE LXXXVIII.

DE MAD. DE CAYLUS.

ENFIN, ma chère tante, nous avons réſolu, Mme. de *Dangeau*, Mme. de

de *Levis* & moi, de partir Jeudi matin pour avoir l'honneur de vous voir : je ne fais point mention de Mme. *d'O* parce que je suis presque persuadée qu'elle aura, ou ses grandes vapeurs, ou quelques médecines qui l'en empêcheront : je le lui proposerai pourtant. Quant à moi, je sors des obstacles que je pouvois craindre : malgré de si heureuses apparences, je ne laisserai pas d'envoyer encore Mercredi un exprès vous porter la confirmation de notre voyage. Le pauvre Mr. de *Villeroi* va verser, dans votre sein, son renouvellement de douleur ; & voilà ce que votre destinée & votre bonté vous font avoir de vos amis ! Pour moi, ma chère tante, je vous déclare que ce sera contre ma volonté & mes résolutions, si je fais autre chose que de me réjouïr de votre vue. Si je pouvois, en me moquant des bons cœurs, endurcir le mien !

Mr. de *Bonrepaux* fera son devoir pour Mr. de *Goulher* : j'attens ses ordres pour faire agir *Valincourt* auprès de Mr. le Comte de *Toulouse*. On m'interrompt, ma chère tante.

LETTRE LXXXIX.

Ce 12. *Novembre* 1715.

NE vous apercevez-vous point, ma chère tante, qu'il y a bien longtems que je n'ai eu de vos nouvelles ? Tout m'abandonne : Mme. de *Glajon* même & Mlle. d'*Aumale* ne m'écrivent plus. Je ſçai que vous eutes hier la viſite de Mr. le Cardinal de *Rohan*, & j'ai une grande impatience de le voir depuis : j'eſpére qu'il ne vous aura pas tant fait de mal que d'autres que vous avez reçus : il vous aura dit ce qu'il veut faire pour Moret : Mme. la Princeſſe de *Conti* donnera cinq cens francs, parlera à Mr. le Duc d'*Orleans*, pour tirer quelque choſe de lui, ce qui me fait eſpérer que nous parviendrons à faire la ſomme que vous croyez qui ſuffit, pour que ces pauvres filles ne ſe ſéparent pas.

Le marché de mon Régiment eſt conclu, mais de parole ſeulement, le jeune homme qui l'achéte a beſoin d'une procuration qu'il faut aller chercher en Bretagne.

LET-

LETTRE XC.

Ce 16. Novembre 1715.

ENfin notre voyage eſt arrêté pour la ſemaine prochaine, parce que ſuivant votre conſeil & la bonté que vous avez de vouloir bien avoir égard aux empreſſemens de nos chères Dames, nous ferons notre premiére viſite en corps: la Ducheſſe de *Noailles* même en ſera, malgré ſon énorme groſſeur; mais nous coucherons aux environs de St. Cyr en faveur de la femme groſſe & de l'hémorrhoïſſe, c'eſt ce qui fait que je ne puis encore vous mander préciſément le jour. La petite *de Courcillon* eſt ſans fiévre: ce qui me fait un grand ſoulagement: je craignois beaucoup que cette conſolation ne fût enlevée à notre amie. Il n'y a point de nouvelles du Roi d'Angleterre: tant mieux, puiſque c'eſt une marque que ſon trajet ſe fait. Je vous ferois mal le détail de tout ce qui ſe dit, & je ſçai qu'il vous ſuffit de ſçavoir en gros que ſes affaires vont bien. J'ai été bien ſoulagée, ma chère tante, de recevoir deux de vos lettres tout à la fois: je

ſuis bien aiſe que vous ſoyez contente de notre Cardinal : eſt-il poſſible que celui-là ſoit nôtre, & que l'autre..... Il faut ſe taire, mais en effet le Cardinal de *Rohan* mérite d'être vôtre. Je vous envoye une lettre de Mr. de *Frejus* : il me vient voir de temps en temps ; il me ſemble auſſi qu'il eſt à nous. Pour le pauvre Mr. de *Villeroi*, dès qu'il a un jour, il le donne, ou à Mme. de *Dangeau*, ou à moi : il eſt comme une ame en peine. Je garde votre compliment à Mr. *Fagon* pour la premiére viſite qu'il voudra bien que je lui rende : ſon fils m'a dit qu'il falloit encore le laiſſer quelque tems. Je ne crois pas que Mme. de *Villette* ſoit ſi tôt en état de vous importuner, & quoiqu'elle ne ſoit plus dans un danger preſſant, c'eſt une femme bien malade. Le Maréchal d'*Harcourt* donne ſa charge de Capitaine des Gardes à ſon fils : c'eſt une grande grace qu'on lui fait, mais je le trouve encore plus heureux que ſon fils. Je ne manquerai pas de faire à M. d'*Auxerre*, de votre part, les remercimens que je lui avois déja faits d'avance : il eſt à la campagne avec mes enfans. Permettez-moi, ma chére tante, de vous repréſenter que de voir la Reine d'Angleterre, c'eſt voir

une

une fille de *Ste. Marie*, & que vous en ſerez repoſée quand nous aurons l'honneur de vous voir. A l'égard du Maréchal de *Villeroi*, que j'honore pourtant beaucoup, ce n'eſt pas trop mal fait de le refuſer : je ne lui ſaurois pardonner ſa derniére viſite, qu'il m'avoit promis de ne pas rendre ſi tragique. Mr. du *Maine*, vous l'aimez : il a beſoin de conſolation & d'être fortifié ; c'en eſt fait, il n'y retournera de long-temps. Vous trouverez ſans doute, & vous aurez raiſon, que depuis que je ſens que j'ai la permiſſion de vous voir, je ſuis fort indulgente pour les autres : il eſt vrai, ma chère tante, que cette eſpérance met dans mon ſang un baume que je ne connoiſſois plus.

RÉPONSE.

Ce 17. Novembre 1715.

JE reçois dans ce moment deux lettres de vous, ma chére niéce, l'une du 12, l'autre du 16 ; toutes deux dans le même paquet ; j'y vai répondre par ordre. Je ne parlai point de Moret à Mr. le Cardinal de *Rohan* ; vous ſçavez que je ſuis timide à demander. Vous ferez une grande charité,

rité, si vous tirez quelque chose pour ces pauvres filles: l'avenir m'inquiéte plus pour elles que le présent; je compte qu'elles sçauront l'aumône qu'on leur fera, qu'elles en feront leur remerciment directement, & qu'à ma mort les Princesses ne les abandonneront pas, étant accoutumées à les soutenir.

J'ai toujours eu dans l'esprit ces jours-ci Mlle. de *Courcillon*: je crains que cette consolation ne manque à cette pauvre femme, & que Dieu, qui est jaloux, ne veuille son cœur tout entier. Mr. d'*Antin* est bien honnête, il m'a fait racommoder un tableau; & quand je l'en fis remercier, il fondit en larmes: larmes de courtisan. Vous voyez, ma chére niéce, que je ne vous avois pas oubliée, & que c'étoit à moi à être étonnée de n'avoir point de vos nouvelles. Est-ce que vous ne couchez plus à l'Hôtel de *Conti*, que vous me parlez des environs de St. Cyr? Il ne vous faut pas une médiocre maison.

Le Cardinal, qui n'est plus le nôtre *, est plus à plaindre que nous. Je ne crois pas que vous fassiez plaisir à Mr. *Fagon* de vouloir le voir: Mr. *Boudin* vous le dira encore mieux que moi; mais il me sem-

blé

* Le Cardinal de *Noailles*.

ble qu'il ne veut voir perſonne. Mr. le Maréchal d'*Harcourt* eſt bien traité ; & je trouve qu'il ſera mieux chez lui qu'à la ſuite du jeune Roi. Mr. du *Maine* eſt bien à plaindre ! Il étoit favori de ſon Roi & de ſon Pére, & tout lui manque préſentement : j'eſpére que ſa Religion le ſoutiendra. Je ne puis penſer à votre viſite, ſans fondre en larmes : que ſera-ce en vous voyant ?

LETTRE XCI.

DE MAD. DE CAYLUS.

Ce 21. *Novembre* 1715.

NOus coucherons toutes à la Ménagerie, où Mr. *Blouin* a bien voulu nous faire mettre quatre lits : vous me direz peut-être, pourquoi pas cinq ? C'eſt que j'ai ſuppoſé qu'il étoit impoſſible qu'il n'y en eût pas une des cinq qui manquât ; & pour la queſtion, que vous me faites à l'égard de la maiſon de Mad. la Princeſſe de *Conti*, elle eſt démeublée, ſans quoi, nous y aurions été toutes à merveille.

Mme,

Mme. de *Villette* eſt conſidérablement mieux : Mr. le Curé de St. Sulpice la voit de tems en tems, & je n'ai rien à faire là.

Je ne ſçai aucune nouvelle d'Angleterre : je ſuis inquiéte de ce pauvre Roi. La Reine ne veut-elle donc point expédier ſa viſite ? Faut-il que nous trouvions encore des Princes ? Ce n'eſt pas que je ne ſente que je lui ſacrifierois tout, à l'exception de ma viſite de St. Cyr. Nous pleurerons, mais il y a de la douceur même dans ces larmes : de plus, comme il faut commencer par-là, le plutôt que nous aurons pleuré ſera le mieux. Ma ſanté eſt ſi bonne préſentement, & je ſuis ſi peu ſure de ſa durée, que j'ai grand regret au temps que je pers.

Je n'importunerai point M. *Fagon*, & je n'irai le voir que quand ſon fils & M. *Boudin* me diront que je le puis ſans l'incommoder. Adieu, ma chère tante, vous ſçavez combien je vous ſuis tendrement attachée.

RÉPONSE.

SI vous ne venez point Lundi, n'y penſez plus : le beau tems rendra tout plus

plus facile, & éloignera davantage notre douleur ; la mienne eſt beaucoup plus ſupportable quand j'ignore tout ce qui ſe paſſe, & je vous plains infiniment d'avoir un cœur ſi ſenſible.

J'ai vu Mr. le Maréchal de *Villeroi* plus tragique que jamais : il n'a rien qui le conſole : Dieu le touchera peut-être à force de malheurs. Mr. le Curé de St. Sulpice eſt venu ici. L'état de Mme. de *Villette* me fait pitié ; il croit que vous la voyez ; j'en doute. On nous fait eſpérer ici que l'argent paroîtra au mois de Janvier par ce qu'on va faire ſur les billets : je le ſouhaite bien ardemment.

Que vous êtes heureuſe d'être Chrétienne & raiſonnable ! Je vous vois ſervant Dieu, & travaillant dans votre lit, ou dans votre chaiſe, environnée de vos enfans, & les portant à la vertu : dans cette idée, je vous embraſſe de bon cœur.

LETTRE XCII.

DE MAD. DE CAYLUS.

MMe. de *Villette*, que nous croyions hier beaucoup mieux, a reçu tous

ſes

ſes Sacremens ce matin : je n'en ai été avertie qu'après : j'y ai couru, mais je ne ſuis point entrée dans ſa chambre, & il eſt vrai que je ne l'ai pas vue depuis qu'elle eſt ſi mal. Je ſçai qu'elle a reçu les Sacremens avec beaucoup de Religion, & qu'elle a mis ordre à tout avec un grand courage : elle eſt dans une tranquillité & une ſoumiſſion à la volonté de Dieu bienheureuſe. Ses femmes & ſes Médecins, & tous les gens qui l'approchent pour la ſervir, en ſont fort édifiés : elle n'étoit plus aſſez accoutumée à moi, & nous étions trop bien enſemble, pour que j'aye cru néceſſaire de la faire tourmenter pour la voir : il me ſuffit qu'elle ait fait tout ce qu'elle devoit, & de témoigner à ſon fils qu'il trouvera en moi une ſœur tendre & une amie fidèle : il viendra chez moi d'abord pour y paſſer les premiers jours.

J'ai eu bien du déplaiſir & de l'inquiétude, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir : mon fils le *Brindi* s'étoit fait une méchante affaire ; Mr. le Maréchal de *Villeroi* l'a accommodée : il eſt vrai que ſon tort eſt ancien, & qu'en dernier lieu il n'avoit pu faire autrement que de ſoutenir ce qu'il avoit une fois avan-

avancé : il assure fort qu'il est incapable de faire à présent les mêmes sotises que l'année passée. Je vis hier la Duchesse de *Noailles* en très-bonne santé. On dit que le Duc de *Noailles* est transporté de joie : je ne le vis pas : il n'étoit ni chez lui, ni chez Mme. sa femme. Je me trouvai hier en carosse dans les rues de Paris & dans le même quartier : j'allai chez Mr. *Desmarets*, que je trouvai au bout du plus bel appartement du monde, très-mal éclairé, seul, assis, par habitude, je crois, à son bureau : Mme. sa femme étoit en haut avec deux Généraux, dont le Maréchal de Tallard étoit un : voilà le monde. J'ai besoin, pour terminer l'affaire de Mr. de *Goulhere*, de sçavoir quel est son emploi & dans quel lieu il est ; il me faudroit aussi un Placet, ou Mémoire, que je ferai donner à Mr. le Comte de *Toulouse* par Mr. de *Valincourt*, qui a eu l'honnêteté de songer à un autre emploi, au cas que celui-là ne fût pas conservé ; & cela, avant que je lui en aye parlé. J'espère donc d'une façon ou d'une autre, que votre ami Mr. de *Goulhere* ne demeurera pas sur le pavé. Vous n'avez point mal jugé, ma chère tante, de la tran-

tranquillité de ma retraite ; à la privation près d'avoir l'honneur de vous voir, je ſerois auſſi contente qu'on le peut être dans cette miſérable vie ; mais je ne puis, je vous l'avoue, m'accoutumer à cette privation. Il y a auſſi le point des embarras d'affaires que la dureté du temps augmente beaucoup. Il eſt ſurvenu un accident fâcheux à la vente de notre Régiment :

Vouloir ce que Dieu veut, eſt la ſeule ſcience,
Qui nous mette en repos.

Il m'a donné un eſprit aſſez tranquille, & un cœur un peu trop tendre pour les gens que j'aime. Je ſuis contente de mon fils ainé : c'eſt un honnête homme & un aimable ami. Je vois ſouvent Mme. de *Dangeau*, & ce m'eſt toujours un nouveau plaiſir.

LETTRE XCIII.

DE MAD. DE MAINTENON.

Ce 15. Décembre 1715.

JE reçois en ce moment votre lettre d'hier & la nouvelle Déclaration : on en

n jugera par le ſuccès. Je vous écri-is dès hier, & ma lettre ira à vous par Mr. de *Guignonville*, & pour cauſe. *Brin-i* deviendroit-il Fermier général ? Rien e doit plus ſurprendre.

Quand vous vous trouverez dans cette ompagnie, dont vous m'avez parlé, di-es-lui que j'y voudrois être. Je ſuis fâ-hée de ce que notre Cardinal ſouffre.

Ce 17. Décembre. Pourquoi vois-je ne lettre de Mme. de *Dangeau*, & rien le vous ? J'ai vu ce matin Mr. *Blouin*, ui m'a apporté de la part du jeune Roi, on portrait qu'il a barbouillé lui-même : e préſent & la viſite m'ont fait plaiſir, nais ne m'ont pas donné de joie.

J'ai reçu une lettre de Mme. d'*Aubi-né*, ma belle-ſœur, tout à fait raiſon-able : elle eſt très-diſcrette, & ne de-nande jamais rien ; elle me parle pour a premiére fois de ſes affaires, & me nande qu'elle a une grande confiance lans les bontés de Mr. le Duc de *Noail-es* : rien n'eſt plus à ſa place que d'ê-re protégée par un gendre. Je n'ai pas eur de loin. Adieu, ma chère niéce : e vai reprendre mon carreau pour fai-e des lacets pour *la cabale*. Je crains ien que la mode n'en paſſe, car ils ont très-jolis.

Ce

Ce 18. *Décembre.* On nous assure ici que la petite vérole a renouvellé à Paris avec beaucoup de pourpre: Dieu veuille conserver le jeune Roi! Nous avons perdu cette nuit une Professe de vingt-deux ans, Mme. de *Nobleval*, qui promettoit beaucoup: j'aurois donné une demi-douzaine de nos Demoiselles pour elle; mais c'est bien nous que Dieu consulte! Cette mort augmente les frayeurs de Mlle. d'*Aumale.*

Les louanges de Mr. le Maréchal d'*Harcourt* pour Mme. d'*Aussi* ne me sont pas indifférentes: j'ai bien des raisons de l'aimer, mais il y en a une * que je ne puis jamais oublier. Prenez garde qu'elle n'abandonne pas Mme. de *Ventadour*, à qui elle a tant d'obligations. Qu'est-ce que la fille de Mr. d'*Harcourt*?

J'ai eu le courage de revoir les Reliques que le Roi portoit sur lui. Votre sincère attachement pour sa Personne & votre piété vous rendent digne d'en avoir quelque chose: c'est, dit-on, de la vraie Croix, & apparemment des mieux avérée: j'ai distribué le reste ici.

LET-

* Les bontés dont le Roi l'avoit honoré dès le berceau.

LETTRE XCIV.

Ce 1. *Janvier* 1716.

BOn jour, bon an, ma chère niéce. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une augmentation de piété, de raiſon, & de ſanté: eſt-il de plus grands biens? Les trois mots que vous m'écrivites la ſemaine paſſée, n'ont point été perdus. Il eſt vrai que je ne puis être indifférente ſur l'état des affaires générales : j'étois accoutumée à en être occupée, même malgré moi. J'avois toujours ouï dire qu'on éloigneroit M. *Deſmarets* pour la raiſon que vous dites : d'autres croyent que c'eſt un prétexte accrédité par ſes ennemis. Mme. de *Mailli* * me fait grand pitié. En quel état eſt Mme. de *Liſtenoi* † pour ſa conduite & pour ſes affaires ? Votre ambition pour dix mille francs, mis en rente, eſt aſſez modérée. J'ai tout le tems & toute l'amitié qu'il faut pour penſer ſouvent à vous ; & je vous

* Auſſi ſa niéce, à la mode de Bretagne, comme Mme. de *Caylus*.

† Mme. de *Liſtenoi* étoit ſa fille.

vous vois dans un Couvent, tranquille & fort aimée. Je suis en peine des pleurs de Madame d'*Orléans* : vous lui avez rendu de si bons offices auprès de moi, que je suis toute attendrie pour elle : qu'est-ce que c'est ? Je crains toujours pour M. du *Maine*; il n'y a qu'elle, vous, & moi qui l'aimions : & son plus grand démérite est d'avoir été trop chéri du Roi. Je supporterois bien plus aisément l'ingratitude des uns & l'oubli de tous, que l'amitié qu'on me témoigne; & ce Prince redouble la sienne pour moi, de sorte que je me retrouve dans le monde par l'intérêt que je prens à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, sans partager leurs plaisirs.

J'ai écrit à Mme. d'*Aussi* pour la soutenir dans le bien. Le bois est-il cher à Paris ? Je m'intéresse encore au bien du peuple. J'embrasse bien tendrement Mme. de *Dangeau*: je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner, que la continuation d'une estime, d'une amitié & d'une inclination dont je ne pourrois me défaire, quand je le voudrois. La pente que j'ai à l'avarice, est bien augmentée depuis que j'entens crier misére de tous côtés, & qu'on

qu'on ne voit plus d'argent. Je ſerois trop à mon aiſe, ſi j'étois moins ſenſible. Que voulez-vous me dire ſur l'Angleterre ? Vous me faites tous entendre que tout eſt perdu. J'envoyai avant-hier à St. Germain témoigner mes inquiétudes à la Reine : elle me manda que tout ce qu'on diſoit de bon & de mauvais étoit également incertain, qu'il n'y avoit que Dieu qui ſçût où eſt ſon fils, qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit débarqué, il lui écriroit.

On vient de m'apprendre, que les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes, & qu'une Province, récemment révoltée, facilitera la jonction des Ecoſſois avec les Anglois du même parti.

LETTRE XCV.

Ce 9. Janvier 1716.

VOs lettres ſont tout le délaſſement de ma triſte vie ; je les attens avec impatience, & je les reçois toujours avec joie. Je veux que nos lettres ſoient de dates différentes ; elles ſeront plus longues & nous donneront moins de peine. L'état de M. *Deſmarets* me paroît fort bizarre.

Les vingt mille écus sur les Etats de Languedoc font un grand plaisir à ceux qui vous voyent avec cinq mille liv. de rente. Votre piété & votre raison sont de grands trésors.

M. le Chancelier * vous manqueroit-il pour le conseil, aujourd'hui qu'il a moins d'affaires que M. *Fagon*? Voilà donc Mme. la Duchesse d'*Orleans* plus malheureuse que jamais, tant les chagrins sont à proportion des grandeurs! Les projets des bals nous sont venus par les gens d'affaires. Je voudrois bien qu'il me fût permis de haïr M. le Duc † de tout mon cœur! La confiance que j'ai en votre amitié, ne m'empêche pas de me conduire avec quelque discrétion.

Il est vrai que tous les d'*Aubignés* sont des gens de la vieille roche; mais ils ne sont pas d'aussi bonne compagnie que vous. On doit à M. de *Canillac* l'ordre & la justice dans les affaires: son attachement pour le Duc du *Maine* me le faisoit déja aimer. Je hais bien cette goutte de M. le Cardinal de *Rohan*; mais quand il en sera guéri, il partira; & que deviendra

* M. Le Chancelier *Voisin*, peu consulté par le Régent.

† Il étoit l'ennemi de M. le Duc du *Maine*.

dra l'accommodement ? Eſt-il vrai que le Pape eſt malade ?

Ce 10. *Janvier.* Ce matin il m'eſt venu trois penſées ſur mon caroſſe : la premiére, de le donner à Mme. de *Dangeau* ; la ſeconde, de vous le prêter ; la troiſiéme, de le vendre au profit de mes pauvres. Décidez, Madame.

Ce 11. *Janvier.* M. le Maréchal de *Villeroi* m'a écrit ce matin la bonne nouvelle de l'arrivée du Roi d'Angleterre en Ecoſſe, & la Reine me l'a confirmée un moment après : elle a donc enfin un inſtant de joie.

Je ne comprens pas où j'ai eu l'eſprit quand j'ai eu tant de curioſité de ſçavoir d'où viennent les larmes de Madame d'*Orléans* : c'eſt honorer la mémoire de ſon pére, que de déplorer les égaremens de ſon mari.

Vous ſouffrirez quelque choſe en demandant l'aumône à M. le Régent : j'en attens le ſuccès.

J'ai grand' peur de ces bals, quoiqu'on nous diſe qu'on y obſerve beaucoup d'ordre ; ce n'eſt pas à ceux-là que le Régent & les Préſidens danſent. J'ai ici M. l'Archevêque de Rouen, pénétré de la lettre qu'on fait écrire aux Evêques : il m'a ap-

porté tous ſes déplaiſirs ; on l'inſulte tous les jours, en lui diſant qu'il ne faut plus compter ſur ce que le Roi a fait : ſon cœur ſouffre par toutes ſortes d'endroits ; il part demain. Taiſez vous là-deſſus, c'eſt à nous à ſouffrir. Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres : je vous paroîtrois flateuſe, & à mon âge il ne faut pas changer de caractère.

Ce 12. *Janvier.* J'arrive de la Meſſe, & j'apprens que deux petits de *Glapion*, qui ſont au Séminaire, ſont très-mal de la petite vérole ; qu'une Dame de *St. Louis*, des meilleures de la maiſon & propre à la Supériorité, quoiqu'elle n'ait, je crois, que trente ans, a reçu cette nuit tous ſes Sacremens ; qu'une excellente Sœur Converſe va les recevoir, & que nous avons la petite vérole : je ne vois ici que des viſages affligés, ou effrayés. M. le Curé de St. Sulpice me paroît honnête homme : je ne parle plus, qu'en doutant, des gens que j'eſtime le plus. Le diſcours de M. l'Evêque de Troyes eſt infame *. Son neveu en reçoit

* M. l'ancien Evêque de Troyes ayant dit que M. le Régent devoit abandonner tous les Evêques acceptans, *Non*, *Monſieur*, lui dit le Maréchal d'*Uxelles*, *M. le Duc d'Orléans ne peut, ni ne doit les abandonner : & quand ils feroient encore plus mal, il ne les abandonnera pas.*

reçoit la récompense. Mes fiévres, tenant de leur première cause, me donnent toujours un serrement de cœur, qui me fait croire que je suis la plus malheureuse personne du monde. Je ne vous voudrois pas ces jours-là, car je ne fais que pleurer : venez les jours où je suis plus raisonnable. Je ne serois pas trop fâchée que M. le Duc d'*Orléans* eût un attachement nouveau : je verrai, si vous en devinez la raison. Il est vrai que notre Cardinal n'est pas de l'Eglise de France : mais sa présence, ses conseils, sa fermeté ne sont pas indifférens ; je ne crois pas qu'il conseillât aux Evêques de signer cette lettre qui fait tant de bruit. Je vous remercie du discours que vous m'envoyez, quoique je n'en lise aucun sur cette matiére : mais je suis bien aise qu'ils soient tous dans cette maison, qui certainement n'est pas ingrate.

M. le Maréchal d'*Harcourt* me fait trop d'honneur de penser encore à moi. Je n'ai plus le courage de causer : il fait un mariage bien assorti.

LETTRE XCVI.

Ce 31. Janvier 1716.

IL y avoit treize jours que je n'avois reçu de nouvelles. Je pensois que nous en viendrions à ignorer qui la France a pour Roi. Mon premier soin n'a pas été de répondre à votre lettre : c'est le plaisir de toute la semaine. Je suis bien fâchée que l'histoire du bal se trouve véritable. Vos deux Maréchaux de France ont-ils dit à M. le Duc du *Maine* qu'il ne devroit point aller à ce Conseil de Guerre ? M. de *Courcillon* doit être cru sur ce qui est de bienséance. Ce n'est pas assez d'être proclamé en Ecosse, il faut du bruit en Angleterre. Je vous répondrai à loisir sur Me. de *Mailly*.

J'ai pensé d'abord, comme vous, sur ce qui regarde la Duchesse de *Noailles* : elle a raison de trouver sa fille trop jeune ; mais le mariage qu'on propose, est si essentiel au repos des *Noailles*, qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver : elle a encore raison de ne pas vouloir se ruiner pour ses enfans. Je lui conseille-

rois

rois de sacrifier quelque chose pour plaire à son mari, comme d'aller jusqu'à 50000 écus : mais il n'est pas juste qu'elle se fît pauvre, notre Roi l'ayant fait si riche. Il est fâcheux pour vous, & il le seroit pour moi, d'entrer dans une affaire où il est sûr qu'on déplaira : rien n'est plus sage que le discours que vous lui tintes.

J'ignorois l'Ambassade de M. le Duc de *la Feuillade* : je ne sçai que ce que vous me mandez. De quel côté est-ce que les gens de guerre tournent ? Je suis bien en peine de M. du *Maine*. Notre petite vérole continue, & pas une ne meurt, mais toutes vont à l'extrémité.

Je crois *la grosse* très-assidue auprès de Mme. la Duchesse d'*Orléans*. Le Maréchal de *Villars* seroit bien sage de faire un voyage, le premier de Février. Je suis inquiéte sur M. du *Maine*, depuis que vous m'avez mandé qu'il va à ces Conseils. Un mot de vous me rassure, au moins pour le passé.

LETTRE XCVII.

Ce 4. Février 1716.

VOus passez trop légérement sur votre sollicitation à Mr. le Duc d'*Orléans* : je reconnois bien Mr. le Maréchal de *Villeroi* à celle qu'il lui a faite, sans vous en rien dire : il en usa de même pour moi à la mort de la Reine-Mére : il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je suis bien aise que la Duchesse de *Noailles* ait fait ce que son mari désiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propositions qui la ruinent. L'état de Mr. le Duc du *Maine* m'afflige, & le Régent pourra se repentir de la figure qu'il fait faire à Mr. le Duc : il n'y a qu'à se taire sur Mme. la Duchesse. Le personnage de Mr. d'*Antin* est terrible. La ligue, dont vous me parlez, fait trembler * : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite.

Je ne sçaurois me flater sur le Prétendant, tant qu'il n'y aura pas de bruit à Lon-

* Apparemment celle des Bretons.

Londres. Il eſt vrai que voilà un beau Soleil: mais ce n'eſt pas lui qui fait les beaux jours.

Je crois Mme. de *Ventadour* une très-bonne femme: elle a le cœur très noble: elle m'a demandé à me voir cet Eté: je ne la refuſerai pas, mais il n'en faut rien dire.

Ce 5. Fev. Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre en aſſez bon état, s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me ſemble qu'on attend pour l'argent ce qui ſe paſſera à la Monnoie. Mr. le Duc du *Maine* ne me paroît pas ſi inquiet que nous; il ſe flatte peut-être: ce qui eſt encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'eſt plus galant que le diſcours du Régent; mais je crains que ſans refuſer, il ne faſſe rien ſur les penſions. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mr. le Maréchal de *Villeroi* d'un ſtile plus tragique que celui de *Racine*, & paſſant même *Longe-Pierre*. Un joli Chapelet ſiéra bien à Mlle. de *Courcillon*: car je ne la crois pas encore Janſéniſte.

Je n'envoye rien à Mme. de *Barneval*, parce que je n'ai point d'argent: juſqu'ici on m'a payée exactement; mais

les aumônes que je fais étant presque toutes des pensions, je me défais fort vîte de ce que je reçois: je demeurai le mois passé assez long-temps avec six Louïs & demi pour tout trésor. J'avois fait autrefois le petit fonds que vous me conseillez, dont je disposois même après ma mort: mais, à la diminution de l'argent, on me conseilla de le mettre avec celui de St. Cyr. Nous le donnâmes, & nous ne pûmes le retirer. Je suis assurée que Mr. le Duc de *Noailles* se met en piéces pour nous servir, & c'est ce qui me prouve l'extrémité où l'on est: ne soyez pourtant pas en peine de moi; Maintenon me suffit pour ne pas mourir de faim.

Le Conseil réservé, s'il se fait, détruira bien vîte les autres Conseils. Je crois la Maréchale de *Noailles* bien étonnée de n'avoir rien de.... on dit qu'elle est bien riche. Voila trois piéces de vaisselle pour les pauvres: voila le Chapelet pour la petite belle: voilà huit cent francs pour Me. de *Mailly*: & voilà M. *Mauduit* porteur de tout cela.

LET-

LETTRE XCVIII.

Ce 16. Février 1716.

QUel paquet reçus-je hier au soir, ma chère niéce ? & quel malheur d'être sensible au bien public & particulier ! mais change-t-on, dès qu'on est en retraite ?

Voilà donc Mme. de *Mailly* à l'aumône ! j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévots, mais non avec la même indifférence. Si je paroissois, on espéreroit de plus grands secours : & il me passeroit souvent dans l'esprit, que j'ôterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Mme. de *Mailly*. Vous ne me dites rien de ses enfans : sont-ils à sa charge ? Mr. & Mme. de *la Virilliere* sçavent-ils cette extrémité ? elle devroit renvoyer ses domestiques. Quand je vins ici, je n'avois pas de quoi donner le deuil aux miens : je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à mesure qu'il m'en est venu : ils m'auroient trop coûté à nourrir. Continuez à l'assister, ma chère niéce, avec le plus de vraisemblance qu'il se pourra.

Vous m'avez fait un grand plaisir, en m'épargnant la peine de donner un dégout au Maréchal de *Villars*, que je n'aurois pas vu : je ne veux pas augmenter le nombre des distingués : il fait bien sagement de s'éloigner. Je trouve Mme. de *Rutland* assez heureuse d'aller en Amérique : & si Mme. de *Dangeau*, & vous, preniez ce parti-là, je vous répons d'une troisiéme. J'étois très-fâchée de sçavoir le mariage de nos amis rompu : car il me paroissoit bien convenable ; mais la maniére est encore plus affligeante que le fait. Est-il possible qu'il n'y ait nulle espérance de raccommodement ? Tous les gens de bien y ont intérêt : le Roi se trouvoit par-là entouré de ce qu'il y a de meilleur à la Cour, & les voilà retranchés les uns contre les autres. Mme. de *Ventadour* en mourra. Je ne puis vous dire à quel point cette affaire me touche, & en vérité, elle me touche trop. Voilà Mme. de *Parabere* dans une entiére liberté. Mme. de *Ventadour* m'écrit d'une maniére fort touchante, mais très-succinte : je ne reviens point de voir que c'est le Maréchal qui rompt ce mariage. Je le lui ai vu desirer ardemment : & il craignoit qu'il ne

se

ſe rompît par le défaut du tabouret. La lettre de Mr. le Duc du *Maine* ne m'apprend rien de bon ni de mauvais. Votre amitié fait honneur à Mme. de *Noailles*, toute riche, toute grande Dame qu'elle eſt.

LETTRE XCIX.

Ce 17. Février 1716.

EST-il vrai qu'un Eſpagnol, qui avoit épouſé une fille de Milord .... donne de l'argent à tous ceux qui veulent paſſer en Ecoſſe ? Je n'exclus point Mme. de *Dangeau*, je l'aime trop : mais je vois de grandes difficultés à nous joindre.

Je ne plains point Mme. de *Mailly* de faire mauvaiſe chère : punition de l'avoir fait trop bonne : elle a de la piété.

Notre Supérieure a un neveu qui vient d'entrer Exempt dans les Gardes du Corps, par un procédé de Mr. de *Charoſt* bien obligeant pour moi. Ce neveu a une Compagnie à vendre dans le Régiment de Mr. le Prince d'*Eſpinoi*, qui veut un homme de condition, & ceux-là n'ont point

point d'argent. Ce neveu préſente le fils d'un Préſident de Rouen, qui juſqu'ici n'a pu être agréé. Je ne puis refuſer une recommandation auprès de Mme. la Princeſſe d'*Eſpinoi*: car vous ſçavez que ſouvent on aime mieux celle à qui on recommande, que celle pour qui on parle: & certainement j'aime mieux Mme. d'*Eſpinoi* que Mme de *Vertrieux*: le neveu eſt homme de qualité, très-pauvre, & qui n'a de reſſource que cette Compagnie. Mr. le Comte d'*Aubigné* m'a bien dit des choſes: on eſt fâché de les ſçavoir, & encore plus inquiet, ſi l'on ignore tout. Vos lettres, ce me ſemble, ſont le milieu entre ces deux extrémités. Qu'eſt devenu le Maréchal de *Berwick*? paroît-il à la Cour? comment eſt-il avec la Reine d'Angleterre?

On m'a dit que les Janſéniſtes font ce qu'ils peuvent pour gagner Mr. l'Evêque de Liſieux: Mme. de *Dangeau* ne le retiendra-t-elle pas? Je crains pour les *Brancas* Mr. de *Berwick*: car il eſt fort du parti. J'ai toujours cru que Mme. la Princeſſe de *Conti* voudroit remplacer Mme. de *Longueville*: je deſire de tout mon cœur de m'être trompée.

Mr. *Vaudemont* eſt-il à Paris, & en quel

quel état ? J'ai reçu ce matin une lettre de Mr. le Maréchal de *Villars*, qui me dit que vous l'avez empêché de venir. Je lui ai répondu que je vous en étois fort obligée : & du reſte, je lui fais beaucoup d'honnêtetés : je le trouve heureux de s'éloigner de ce Conſeil.

Je viens de recevoir un Courier de Mr. le Maréchal de *Villeroi*, avec toutes ſes juſtifications, qui me font voir qu'il n'y a point de raccommodement à eſpérer : il prend Mr. du *Maine*, Mme. de *Dangeau* & vous à témoin ; je voudrois bien que cette affaire-là ne diminuât rien de l'amitié de Meſſieurs de *Rohan*, des Princeſſes Lorraines, & de Mme. de *Ventadour* pour vous : car j'y compte fort, & que vous les trouverez les mêmes dans tous les temps. Mais que deviennent mes pauvres ? Mes amis m'intéreſſent, mais mes pauvres me touchent.

LETTRE C.

Ce 19. Février.

AUtre lettre de Mr. le Maréchal de *Villeroi*, qui, malgré ſes peines, a la

a la bonté de me mander que le petit Roi s'eſt trouvé mal : cette nouvelle nous ſeroit venue par Verſailles, & m'auroit plus inquiétée : ma tendreſſe pour cet enfant me dit bien toute celle que j'avois pour celui qui nous manque. J'apprens auſſi que les affaires du Roi d'Angleterre ſont en mauvais état : les penſées de Dieu ſont différentes des nôtres.

Je commence à répondre à votre lettre. Je ne me ſouviens point du tout de mon favori Mr. le Duc de *Fronſac* : il eſt ..... mais je tremble pour Mr. votre fils, & je voudrois que ces malheureux jours fuſſent finis. Je n'entens pas parler de Mr. le Chancelier : il eſt ſage, & ne veut pas ſe commettre ; il ſçait bien qu'il eſt des exceptés, & Pére temporel de St. Cyr : ainſi la porte ne lui en ſera pas fermée. Il a une conduite qui ne lui donne point d'excluſion, & peut-être reviendra-t-on à ſa bonne tête, quand on aura eſſayé de tous ces cerveaux brulés. J'aime mieux Mr. le Prince *Charles* que Mme. d'*Elbœuf* ; ainſi je trouve fort bon qu'il ſoit Gouverneur de Picardie. Il y a long-temps qu'on m'a dit que Mr. le Prince d'*Eſpinoi* épouſoit Mlle. d'*Albret* : que la belle fille

ſoit

ſoit digne de la belle-mére ! je plains Mlles. de *Barneval*, ſi elles perdent leur mére : je ne puis plaindre ceux qui meurent.

Le Maréchal de *Villars* ne mérite-t-il point la lettre que je lui ai écrite ? Je ne l'ai pas ſoupçonné d'être du nombre des Courtiſans qui ſe ſont déshonorés il y a ſix mois *. Me ſuis-je trompée ? Je n'ai pas oui parler du mariage du Prince de *Dombes*, j'ai peine à le croire. Vous ſçavez l'eſtime que j'ai toujours eue pour Mme. de *Caſtries* : dites-lui là-deſſus ce que vous jugerez à propos, il n'eſt plus queſtion de moi. Il eſt vrai que vous ne m'écrivez pas des choſes fort agréables, ma chère niéce ; mais ce ſeroit encore pis, ſi vous ne m'écriviez pas du tout ; car ce qui me reviendroit me mettroit dans de grandes inquiétudes : & je ſçai par vous la vérité : j'avoue qu'elle ne nous eſt pas favorable. Il me reſte encore aſſez de ſenſibilité pour me réveiller ſouvent : & la ſeule envie de ſçavoir comment les jours gras ſe ſont paſſés par rapport à vous, me feroit envoyer mon Courier. La pauvre Mme. de *Barneval* n'eſt donc pas

* En caſſant le Teſtament du Roi.

pas assez heureuse pour mourir! vous en avez usé, selon cette prudence que j'admire en vous, dans l'affaire de Mrs. de *Rohan* & de *Villeroi*. Ce dernier me paroît content de vous: je crains plus les Courtisans que les Auteurs. Je vois bien qu'il ne faut pas espérer un raccommodement. Mr. le Maréchal d'*Harcourt* a raison de se tenir dans sa famille: la campagne vaut mieux que Paris. On me mande pourtant que les Provinces sont dans une grande misère. J'apprens de mauvaises nouvelles du Roi d'Angleterre.

LETTRE CI.

DE MAD. DE CAYLUS.

Ce 27. Février 1716.

C'Est aujourd'hui la conférence: elle doit être décisive: le Chancelier dit qu'il faut finir l'affaire, le Régent, qu'elle l'est, & tout le teste, qu'elle ne le peut être. Bien des gens sensés ne croyent point que celle des Princes puisse être jugée: la requête, que les Ducs viennent de présenter, y jette un nouvel

vel embarras, & fournit, ce me ſemble, un nouveau prétexte à Mr. le Régent : par-là, les Ducs ſe ſont ôté le pouvoir de juger : ainſi, en tout, je trouve que cette requête eſt plûtôt un bien qu'un mal. Mr. *d'Argenſon* eſt mieux : mais il a pourtant encore une petite fiévre qui le mine. Mme. la Ducheſſe de *Noailles* à un rhumatiſme qui la fait beaucoup ſouffrir.

Le Cardinal de *Polignac* a reçu une lettre du Cardinal del *Giudicé*, qui lui mande pour nouvelle que Mme. *des Urſins* vient en France, apparemment pour quelque choſe de bien important, puiſqu'on envoye un ſi grand perſonnage. Que dites-vous de l'effronterie de cet Italien ?

Je ſuis un peu laſſe : il n'y paroîtra pas demain ; mais je vous ai laiſſé bien abbatue, ce me ſemble : ce qui m'inquiéte bien davantage.

LETTRE CII.

DE MAD. DE MAINTENON.

Ce 27. Février 1716.

JE n'écrirai point aujourd'hui à Mr. le Duc du *Maine* par diſcrétion : il ne faut pas abuſer de la bonté qu'il a de m'inſtruire de tout ce qu'il m'eſt néceſſaire de ſçavoir pour me réjouïr, ou pour m'affliger. Il y a tant de meſures à garder que l'on ne ſçait que dire. Le petit mot de Mr. de *Dangeau* m'a fait plaiſir : je n'en ai point de plus grand que d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il en coute quelques larmes, mais elles ſont plus douces que celles qu'on verſe ſur l'ingratitude des Courtiſans.

St. Cyr ne me fournit rien pour remplir mes lettres : nous n'y entendons parler que de maladies. Je voudrois ſoulager mes pauvres ; mais je n'ai point d'argent. Je ſuis toujours dans l'incertitude, quoique j'aye fort à me louer du traitement qu'on me fait : je ne laiſſe pas d'être inquiéte pour St. Cyr : les peines ſuivent par-

par-tout. Il eſt triſte de dépendre de gens qu'on n'aime point. Le ſort du Duc du *Maine* me prouve que j'ai bien fait de ne m'élever pas élevée.

LETTRE CIII.

Ce 8. *Mars* 1716.

JE commence, dès aujourd'hui, à vous répondre, ma chère niéce, & par un article que je pourrois oublier : c'eſt la lettre que j'ai reçue ce matin de Mr. de *Murçai*, qui veut que j'écrive à Mr. le Régent, ou du moins au Duc de *Noailles*, pour le payement de la penſion de ſes enfans. Je vous prie de lui dire que je ne puis faire ni l'un ni l'autre, & qu'il ne me faut plus compter. Puiſque vous êtes en commerce avec Mr. de *Fréjus*, remerciez-le de ce qu'il m'a envoyé : dites-lui que je me tiens trop honorée de ſon commerce pour le céder à Mlle. d'*Aumale*, & que je ſuis fâchée de ne le pas voir ; mais je crains fort que l'année ne ſe paſſe avec la petite vérole. Vivez de bonne heure en vieille, comme j'ai fait, & vous vivrez auſſi long-tems que moi. Je ſuis bien aiſe de la maniére dont

dont Mr. votre fils en uſe avec vous : il ne fait que ſon devoir : mais qui eſt-ce qui le fait ? que tant de vertus ne ſoient pas inutiles ! Les enfans des hommes auroient grand tort de faire du mal à celui que vous nommez *Abel* : car il n'en voudroit faire à perſonne. Où ira-t-il ſi la Lorraine n'oſe le garder ? L'Archevêque de Rouen eſt comme *Job*, affligé dans ſon corps, réduit dans ſon lit, affligé dans ſon cœur par l'état de la Religion, & de la perte que nous avons faite, inſulté par tous ceux du parti, vilipendé en pleine Audience, pour un procès qu'il ne peut perdre, mais qu'on veut plaider pour le traiter de calomniateur. L'affaire du Premier Préſident ſera un ſurcroît de douleur. Il me paroît que les Prélats, qui ſoutiendront le bon parti, voudroient que Mr. le Cardinal de *Rohan* ne s'éloignât point : il ne peut pas faire ce qu'il feroit s'il étoit de l'Egliſe de France : mais il parlera au Régent avec plus de poids, d'autorité & de facilité. Il ſoutiendra Mr. le Cardinal de *Biſſi* & tous les autres : ſon nom & ſon mérite ſont d'un grand poids. Si j'oſois le prêcher, je lui dirois qu'il faut joindre à ſes talens la piété qui les fait valoir.

Ce 9. Mars. Je voudrois ſçavoir les dé-

mê-

nêlés de votre frére, & de votre neveu : e ſerois bien fâchée qu'ils dégénéraſſent u courage de leurs péres.

Soyez ferme dans le deſſein de ne point ugmenter votre dépenſe, & d'arranger avenir : ce n'eſt que la vanité qui nous orte à vouloir tant de choſes : le néceſ- aire, même abondant, ne va pas loin. Tout ce que votre Philoſophe voit & en- end doit le confirmer dans ſa réſolution : a durée en fera le mérite devant les hom- nes. Dieu veuille la rendre utile au ſa- ut ! Je ſuis bien aiſe que l'état de Mr. *Deſmarets* ne ſoit pas ſi mauvais qu'on avoit dit : celui de Mr. le Duc du *Mai-* e trouble fort mon repos. S'il eſt vrai ue Mme. la Ducheſſe & Mr. d'*Antin* gouvernent Mr. le Duc : notre Prince ſe- a à plaindre. Sans être habile en poli- ique, j'ai bien compris que la tranquilli- é des Anglois ſeroit mauvaiſe à tout le nonde ; mais la nature de leur Gouver- ement me fait eſpérer que ce repos ſe- a bientôt troublé.

Ce 10. *Mars.* J'ai reçu ce matin une ettre de M. le Maréchal de *Villeroi*, qui ne paroît auſſi affligé que les premiers ours. St. Cyr pourra bien devenir un lieu le tourment pour moi : on ne paye d'au-

cun

cun côté, & la dépenſe journaliére eſt forte : on ne ſubſiſte que par le crédit, acquis en payant comptant. Il m'eſt revenu que dans le Conſeil des Finances, où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roi a donnés aux Demoiſelles qui ſortent, *Fagon* s'étoit récrié, en diſant qu'un Régiment en ſubſiſteroit. Oui, s'il étoit queſtion d'établir St. Cyr : mais bâti à la ſatisfaction de toute la Nobleſſe de France, il doit être ſans doute ſoutenu. Vous voyez, ma chère niéce, que je ne manque pas de peines : je ſerois bien fâchée que ce propos revint au pére de *Fagon*.

Je ſuis en peine de M. de *Guignonville* : vous connoiſſez mon imbécillité ſur les affaires : & vous ſçavez auſſi que je ne vivois pas pour moi ; de ſorte que je ne ſçai déja plus où j'en ſuis. Ce détachement de tout m'attire aujourd'hui bien des peines ; cependant je ne m'en repens pas.

LETTRE CIV.

Ce 15. Avril 1716.

TOut ce qui me plaît à vos soupés chez vous, est l'intérêt de la Duchesse de *Noailles*, que vous accoutumez à la bonne compagnie ; du reste je ne crois pas que vous y soyez à votre aise, & la dépense & le désordre me font de la peine. Que deviennent à tout cela vos deux enfans ? Le Maréchal paroît bon & fidéle ami, mais je le crois tyrannique.

Je consens au voyage du Card. de *Rohan*, par la raison du retour en cas de besoin : je crains bien même qu'on ne le fasse pas revenir. Il me semble que ce tems est toujours rempli de parties de plaisirs : la belle saison, la sortie du Carême inspirent quelque joie. Mme. *la Ferté* est bien propre à inspirer le silence aux gens sensés. La promenade au bois de Vincennes est encore des maisons dont vous me faites souvenir. Je tâcherai de profiter pour M. du *Maine* des choses que vous & d'autres m'apprenez. Le paquet de M. de *la Haye* est mauvais :

je ne le crois pas capable de l'avoir imaginé pour plaire à Madame de *Berri*, mais bien d'être entré dans quelque politique de Madame d'*Orléans*, qui dans de certains tems ménage ſa fille.

Il faut donc aimer les Quiétiſtes : je le veux bien. M. le Chancelier ne trouve pas l'Etat mal gouverné : il eſpère de la Chambre de Juſtice : il n'eſt pas engoué de ſa faveur : il me parut aſſez tranquille, & toujours ſage. J'approuve fort un remerciment à M. d'*Antin :* il eſt, comme tous les autres, compoſé de bon & de mauvais.

M. le Chancelier ne me dit rien de la Nobleſſe.

M. le Curé de St. Sulpice ſeroit une grande perte. Mme. de *Ventadour* m'écrit une grande lettre ſur la merveilleuſe repréſentation du jeune Roi, & trouve qu'il reſſemble à celui que nous pleurons. Je ne puîs croire que ſa ſanté ne ſoit pas intéreſſée à de ſi longues contraintes.

Ce 16. *Avril.* La Reine d'Angleterre ſort d'ici : vous vous doutez bien que cette viſite m'a fait plus d'honneur que de plaiſir ; elle étoit précédée de celle de Mme. d'*Havrincourt*, qui m'a bien fait pleu-

pleurer nos pertes ; elle y eſt ſi ſenſible, qne mon amitié pour elle en eſt augmentée.

Vous ſçavez qui j'ai vu. Il y eut des temps où je me trouvai fort bien avec M. de *Fréjus* : il y en eut d'autres, terribles par rapport à la Religion ; mais je n'aurois pas été malade, ſi j'en étois demeurée à lui. Les larmes que je verſai avec Mme. d'*Auſſy*, me donnérent une douleur de tête dont je ne ſuis pas encore remiſe. J'attens demain M. le Duc du *Maine*, & ſa converſation me fait peur. Adieu, ma chère niéce, juſqu'à Lundi, ſi quelque contradiction nouvelle ne s'y oppoſe pas.

LETTRE CV.

DE MAD. DE CAYLUS.

Ce 3. Mai 1716.

VOus ne voulez point, à ce que m'a dit M. le Maréchal de *Villeroi*, que j'envoye à St. Cyr : mais vous voulez bien, ma chère tante, que je profite des occaſions qui ſe préſentent : celle de M.

de *Fréjus* me fait plus de plaiſir qu'une autre, parce qu'il vous dira des choſes agréables du jeune Roi ; mais l'Egliſe vous ſerrera le cœur.

Il y a bien du bruit dans la Maiſon de *Conti* : la mére a dit à ſon fils des choſes qui la font blâmer de tout le monde : on eſt bien à plaindre d'avoir tort avec de telles gens. Les portes du Luxembourg fermées révoltent tout le quartier, & raniment les faiſeurs de chanſons. Mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que la Chambre de Juſtice ne produit encore rien, & qu'on ne ſçait ce que devient l'argent qui a été porté à la Monnoie ; tout le monde, au moins ceux que je vois, eſt dans un état ſi ſouffrant, que la vie en devient triſte de plus en plus. C'eſt demain la noce de nos *Rohans*, que je ne prens point du tout à cœur. J'apprens que M. le Maréchal de *Villeroi* vient de partir tout à l'heure pour aller à St. Cyr ; que de choſes il vous dira ! il ſe ſoulagera, & vous accablera : pourvu encore, qu'il ne nous aille pas donner un accès de fiévre ! Paſſons vite au Curé d'Avon, que je vis l'autre jour avec grand plaiſir ; ne le verrez-vous point auſſi ? ou ne l'avez-vous pas déja vu ? Il ne dit rien de triſte ;

il

il me paroît même que nos amis ſont riches ; ils le ſont en effet, puiſqu'ils ne déſirent rien. Nous avons eu un accident, qui a été reparé par le Sacrement, & qui n'eſt pas même arrivé à un de nos Néophytes.

Le vieillard de la Ducheſſe de *Noailles* eſt mort le même jour que ſon argent eſt fini. Mme. *Fagon* eſt morte ſubitement. M. ſon mari l'a appris d'une façon qui devoit le tuer. On lui tait ce coup de foudre : on le laiſſe aller juſqu'à la porte de la chambre : là, on l'aſſomme de ces mots, *Madame eſt morte.* Il fut ſaiſi : il ſe porte mieux. Adieu, ma chère tante ; je vai me coucher à votre intention.

LETTRE CVI.

DE MAD. DE MAINTENON.

Ce 4. Juin 1716.

JE ſuis bien fâchée de la Maréchale d'*Harcourt* pour les familles qu'elle afflige.

Il faut eſpérer que de l'extrémité où eſt l'affaire de l'Egliſe, naîtra quelque changement : ou bien il faut ſe préparer à un

ſchiſme ; la propoſition d'aller à Maintenon eſt impraticable. *Paparelle* eſt très-criminel, & les exemples ſont néceſſaires: cette affaire-là ne m'agite point. J'ai bien cru que l'état de la Maréchale d'*Harcourt* vous affligeroit & vous occuperoit : je crains fort qu'elle ne ſoit morte. Je partirois pour Conſtantinople, comme votre fils, ſi j'avois quelques années de moins.

Ce 5. Juin. Je ne manquerai aucune occaſion de concilier les perſonnes dont nous deſirons l'accommodement ; mais il me ſemble que Mme. de *Ventadour* a raiſon de ne pas vouloir ſe ſéparer de Mrs. de *Rohan*. Vous prenez un bon parti ſur les penſions : votre ſageſſe eſt un grand tréſor : c'eſt la maudite opinion, qu'il faut faire comme les autres, qui a tout perdu. On nous mande que les portes du Luxembourg n'ont été fermées que parce que vous vous y promeniez trop tard : n'eſtimez-vous pas, après cela, nos Nouvelliſtes ? Je ne vous reconnois pas à cet exercice outré. Mme. la Princeſſe de *Conti* a toujours été du parti : elle ſe contraignoit pour le Roi, & le trompoit : je ne lui ai jamais donné le plaiſir de croire qu'elle me trompât auſſi, quelque parole qu'elle

eût

eût donnée en ma préſence. Je lis avec plaiſir le Journal de M. de *Dangeau :* j'y apprens bien des choſes dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. Perſonne ne contribue plus que vous à mon amuſement, ma chére niéce ; vous me mandez de vos nouvelles & de celles de nos amis : vous faites mes commiſſions ſans en paroître fatiguée : que me faut-il de plus ? J'apprens que la Maréchale d'*Harcourt* eſt morte : j'en ſuis bien fâchée pour deux familles, qui méritoient d'être heureuſes.

Ce 6. Juin. Je vis hier M. le Duc du *Maine* moins abbatu de corps & d'eſprit, mais avec tout l'ennui de la plus triſte vie. Je n'ai point trouvé la Reine aigrie contre *Bollingbroke* : elle ne le ſoupçonne pas de trahiſon. J'eſpère que j'embraſſerai bientôt ma fauſſe-niéce, (*Madame de Caylus*) ce qui ne me ſera pas indifférent. Entre vous & moi, M. & Mme. *Deſmarets* veulent me voir, & je ne le veux pas ; ſoutenez moi bien ſur la retraite : un autre parti ſeroit ridicule. Il ne me convient de m'expoſer, ni aux faux empreſſemens des heureux, ni aux ennuis des diſgraciés, ni aux murmures des mécontens, ni à la curioſité des indiſcrets.

Ce 8. Juin. Il eſt vrai, Madame, qu'il n'y a pas grand' choſe à répondre ſur votre lettre; mais on doit être content, le jour qu'on n'aprend rien de fâcheux: il eſt encore vrai qu'on craint tout pour le lendemain : car il me ſemble que tout eſt diſpoſé pour quelque événement terrible ſur les affaires de l'Egliſe. Je vous plains, le jour que vous irez faire votre cour à Madame de *Berri*. On dit que tout augmente de prix, depuis ce qui s'eſt fait ſur la monnoie; ainſi l'un revient à peu près à l'autre. Beaucoup de gens diſent que la ſuppreſſion des billets ſera toujours un bien : mais eſt-on aſſuré qu'on n'en remettra pas, ſi l'on en eſpére la moindre utilité? Je vous prie, ma chère niéce, de demander de ma part, à notre Maréchal, d'obtenir de Mme. la Ducheſſe de *Ventadour* les entrées libres chez elle pour Mme. d'*Hauſſy* : rien ne peut lui faire plus d'honneur dans le monde : mais rien auſſi ne peut lui nuire davantage que de ne les pas avoir. Si Me. de *Villefort* n'a pas ſçu ſe les conſerver, c'eſt ſon affaire : mais cette pauvre petite femme ne doit pas en pâtir. Je répondrois que Mme. de *la Lande* n'en ſera pas fâchée : Mme. d'*Ar-*

cy

cy ne ſera peut-être pas de même : démêlés d'enfans, qu'il faut compter pour rien: je ſuis perſuadée que ma priére ne ſera pas déſagréable à Mme. de *V.* La miſére de Mme. d'*Hauſſy* m'attendrit tous les jours pour elle : nous n'aimons point à voir les ouvrages de notre Roi renverſés, & renverſés ſi promtement.

LETTRE CVII.

Ce 19. *Juin* 1716.

N'Eſt-il pas vrai, ma chère niéce, que nous fumes plus affligées de nous quitter, que nous n'avions eu de joie de nous voir, quoique j'euſſe paſſé une journée entiére dans la même place, ſans en ſentir la moindre laſſitude, ſi ce n'eſt d'avoir un peu trop parlé, dont je ſuis déſaccoutumée ?

Je vis hier Mme. la Ducheſſe de *Chevreuſe*, qui me donna un grand mal de tête : je la trouvai toujours la même : elle me dit mille choſes obligeantes de la part dc Mme. de *Levis* qui me touchérent ; mais je n'y répondis point, voulant oublier tout & être oubliée : elle me dit ce

que M. le Duc veut faire demain contre M. le Duc du *Maine*, ce qui n'a pas peu augmenté le mal de tête de cette nuit. Je voudrois bien ne me plus ſouvenir de ce que j'ai laiſſé à la Cour: c'eſt trop d'en avoir les agitations avec l'ennui de la ſolitude. Les *Mémoires* de M. de *Dangeau* m'amuſent très-agréablement: c'eſt dommage qu'il n'écrive pas auſſi liſiblement que nous! Je ne crois pas qu'il y ait de mal à me les faire lire par Mlle. d'*Aumale*: elle voudroit en extraire ce qui me regarde, & quelques autres articles. Je m'adreſſe à vous pour en demander la permiſſion, afin qu'il la refuſe plus librement, s'il le juge à propos.

Ce 20. Juin. Vous ſçavez que notre chère Dauphine diſoit que Mme. d'*Harcourt* reſſembloit à la vertu: vous voyez qu'elle ſoutient en tout ce perſonnage: M. d'*Harcourt* eſt trop heureux, ſi Dieu lui fait miſéricorde: que faiſoit-il ſur la Terre? Remerciez bien M. de *Dangeau* de la permiſſion qu'il me donnera ſur ſes *Mémoires*: ils ſont ſi agréables, que j'ai tout lu: vous entendez ce que cela veut dire. Ne s'eſt-il point trompé, quand il dit que feu M. le Duc tenoit une boutique? Je ne me ſouviens point de lui dans nos plaiſirs:

ſirs : mais comme il a écrit tous les jours, il eſt plus aiſé que je me trompe que lui : il m'écrit quatre mots fort galans : il y a long-temps que je n'avois ouï parler de la beauté de mes yeux : je les ai encore aſſez bons pour vous écrire ſouvent.

Ce 9. Juillet. Madame la Princeſſe aura de la peine à faire huit lieues pour me voir : ne ſçait-elle pas qu'il ne peut y avoir aucune utilité à ce qu'elle me dira ? J'ai vu M. le Duc du *Maine* qui me paroît toujours moins effrayé que moi ſur ce qui le regarde : je ne l'ai pas trouvé fort vif ſur l'affaire de M. de *Berwick*. Mme. de *Dangeau* m'a envoyé ce matin des vers de Geneve à la Sorbonne : ils ſont très-mal copiés, & il y manque même un vers entier : du reſte ils ſont aſſez jolis. Les *Mémoires* m'amuſent toujours. Voilà donc la guerre de l'Empereur avec le Turc déclarée ! je voudrois que M. votre fils y fût avec quelque inſpecteur, ce qui eſt difficile. Vous ne manquerez pas d'expédiens pour tromper Mme. de *Mailly* : il vaut mieux s'en ſervir que la laiſſer dans le beſoin. Vous êtes trop aimable pour ne pas voir qu'il ne convient pas à une perſonne retirée, & retirée pour de ſi bonnes raiſons, de paſſer ſa vie à con-

certer des rendez-vous : quand le jeune Roi aura des hommes, on ſera moins empreſſé à me voir.

RÉPONSE.

JE vis hier une lettre de M. de *Châlons* votre ami, qu'il écrit à un des ſiens du Parlement de Dijon, qui me paroît ſi bien, que je ne doute pas qu'elle n'ait votre approbation. Je vous l'enverrois ſi je pouvois imaginer qu'il ne vous l'eût pas envoyée lui-même. Les zélés du parti ſont bien animés contre l'Auteur des vers que vous avez lus, & prétendent que c'eſt un homme à pendre. Pour ceux de leur libelle, ce ſont des Saints qu'il faut canoniſer : ainſi de tout. Vous donc, ma chère tante, qui ne vous reſſentez en rien de la corruption du ſiécle, ne condamnez pas à la peine d'un exil inſupportable une petite niéce qui ne l'a pas mérité. Vous aurez aujourd'hui le Maréchal de *Villeroi*, qui ne vous laiſſera rien ignorer. Je n'ai donc, ma chère tante, qu'à vous donner le bon jour, & vous dire que j'envie tout ce qui vous voit.

LETTRE CVIII.

DE MAD. DE MAINTENON.

Ce 11. *Juillet* 1716.

VOus êtes trop prudente pour écrire en Eſpagne, ni pour en rien recevoir que vous ne puiſſiez afficher : il me ſemble que c'eſt l'endroit délicat, & on ne ceſſe de dire que toutes les lettres ſont ouvertes. Non, vous n'avez point l'air d'une plaideuſe ; mais vous ne pouvez trop penſer à vous procurer du repos pour l'avenir, car il vient un temps, où tout nous manque. On nous aſſure que la Chambre de Juſtice finira bientôt par des taxes ſur tous les Financiers, & qu'il n'y a que ce moyen pour avoir de l'argent & pour établir le Commerce. Les eſpérances ſur les affaires de la Religion ne ſont pas bonnes : Dieu nous abandonneroit-il ?

Je n'ai rien à dire ſur Mᵉ de *Maiſons* : ce qui s'eſt paſſé ſur ſon mari n'eſt pas glorieux à ſa mémoire : je ne ſçai s'il eſt public : notre Chancelier y fait un beau perſonnage. Il faut ſuſpendre ſon jugement

ment ſur la Chambre de Juſtice, & en juger ſur l'événement. Vous êtes exceſſive dans vos préſens : ma favorite en eſt charmée. On attend avec impatience la vraie niéce : on croit que c'eſt une nation qui donne toujours : on en ſentira la différence, & moi auſſi.

Mᵉ. de *Dangeau* m'a envoyé ce matin un Mémoire de M. du *Maine*, très-bien fait, ce me ſemble ; mais que ſervent les raiſons contre un homme, (*M le Duc*) qui dit qu'il a une averſion pour ce pauvre Prince, comme on a pour certaines bêtes ?

Ce 13. *Juillet*. En vérité, ma chère niéce, je ne ſçaurois croire que vous ne renonçaſſiez de bon cœur au plaiſir de me voir, ſi vous pouviez comprendre ce que je ſouffre des viſites que je reçois. Elles ſont mauvaiſes à mon ſalut, à ma ſanté, à mon repos, à ma conduite : les converſations ne ſont pas agréables, & l'on entend toujours recommencer ce qu'on voudroit ignorer : & les nuits ſont cruelles.

M. le Maréchal de *Villeroi* a bonne opinion de la Chambre de Juſtice ; mais il ne croit pas qu'elle finiſſe ſitôt.

LETTRE CIX.

Ce 21. Juillet.

MR *Couturier* paſſe, ce me ſemble, pour fort honnête homme; mais je crains qu'il n'ait pas de fonds. Il me paroit qu'on eſt plus déchaîné que jamais contre la Chambre de Juſtice; on criera toujours, tant qu'on ne verra point d'argent.

J'attens avec impatience le troiſiéme livre des *Mémoires* qui m'amuſent ſi fort, mais que je lis trop vite. Je voudrois fort que Madame d'*Orléans* fût bien: & tout cela, par raport à M. du *Maine*, dont l'état me déchire le cœur. M. de *St. Sulpice* ne profitera pas beaucoup, à ce que je crois, de ſon zèle pour la ſainteté de M. le Duc, qui ne me paroît pas fort touché des bonnes œuvres. Je plains fort M. *Chamillard*; & je lui ai écrit, quoique je ne me croye pas trop bien avec lui.

M. le Maréchal de *Teſſé* m'écrit une lettre de trois pages, pleine d'eſprit, de ſentimens, de délicateſſe; & tout cela, pour nous demander de ne point envoyer

de

de Demoiſelle de St. Cyr à une place de Régale dans une Abbaye qu'il vient d'obtenir pour une de ſes parentes : j'aimerois mieux y payer ſa penſion, que d'écrire de ſi belles choſes.

Ce 22. Juillet. Je n'imagine de fin dans les affaires de l'Egliſe que par la rétractation, ou la condamnation de M. le Cardinal de *Noailles* : la premiére lui ſeroit honorable aujourd'hui : il a reçu aſſez d'encens : tout autre accommodement ne ſera point, ce me ſemble, avantageux à la Religion, & n'empêchera pas les progrès du Janſéniſme.

LETTRE CX.

JE commence à répondre à la derniére Gazette : la longueur me met dans la confuſion ; mais c'eſt le plus agréable ſupplement à l'abſence. Plus j'ai penſé à Mlle. de *Courcillon*, plus j'ai trouvé que je ne devois pas m'en charger, quand j'aurois une chambre à lui donner. M. le Maréchal de *Villeroi* eſt bien malheureux de ne pouvoir aimer qu'un objet inacceſſible ! il m'a propoſé de parler pour votre penſion : je l'ai prié d'attendre, dans

la

la crainte qu'il ne gâte quelque choſe, & qu'il n'y ait quelque tracaſſerie entre le Duc de *Noailles* & lui par M. le Duc d'*Orléans* : on voit bien des moyens pour gâter, & nul pour réuſſir. Je n'eſpére aucun accommodement aux affaires de l'Egliſe. On m'a dit, ce matin, que la Chambre de Juſtice finira dans deux mois : je ne le crois pas. Il eſt, ce ſemble, encore plus difficile de finir les affaires des Princes : on dit que M. le Comte de *Toulouſe* veut bien ceder quelque choſe pour la paix, parce qu'il eſt ſage & que M. le Duc du *Maine* tient ferme à ne rien ceder : ce qui en lui s'appellera foibleſſe. J'ai vu *Blouin*, ce matin, qui m'a fait ſouvenir de l'empreſſement avec lequel M. du *Maine* vint au lever du Roi, à la mort de M. le Duc, pour parler en faveur de celui qui le perſécute à préſent : on ne comprend pas en effet le ſujet de ſa haine : je la pardonnerois au Prince de *Conti*, qui a ſouffert réellement de la prévention du Roi contre les Princes du Sang ; mais M. le Duc a tout ce qu'il a pu deſirer, & avant de l'avoir demandé. Le Régent eſt incompréhenſible de ne les pas remettre à la Majorité : il ne décideroit rien. M. du *Maine* croit qu'il vaut enco-

encore mieux être dégradé par la violence, que de l'être de son consentement : je ne crois point qu'en cela vous le trouviez déraisonnable. Le Grand Prieur a beaucoup d'esprit : je ne suis pas surprise qu'il ait bien parlé. C'est dommage que la disgrace d'*Alberoni* n'ait pas été plus longue ! On m'a expliqué les lettres des Régimens, en faveur de l'ancienne Catholicité ; ils ont raison. Il n'est pas nécessaire, ma chère niéce, de vous dire qu'il ne faut pas qu'il paroisse que je dis un mot sur les Princes, non que je me cache d'être dans les intérêts des nôtres ; mais on pourroit dire ce qui ne leur conviendroit pas. Mme. de *Semiane* ne vous pardonnera jamais votre changement : Dieu veuille le récompenser ! vous soutenez presentement la foi que vous avez combattue. Rien n'est plus raisonnable que ce que vous me mandez de Mme. de *Dangeau* à l'égard des Chevaliers de *St. Lazare* : elle est charitable, & les pauvres *Goulhers* lui ont toujours fait pitié. On ne peut trop estimer M. de *la Feuillade* sur son procédé avec M. de *Chamillard*. Quand il seroit vrai que les préventions de M. le Cardinal de *Noailles* seroient sincères, je ne comprens pas comment

il

il se pardonne d'anéantir l'Episcopat.

Ce 6. Août. Bon jour. On m'assure que la paix avec le Turc se fera bientôt. A l'égard de votre fils, attendez le tems des réflexions, qui, je crois, viendront tard dans cette tête-là.

Mme. de *Ventadour*, prête à quitter le Roi, me veut parler sur son éducation. On dit, mais c'est peut-être dans le parterre, que M. *Desmarets* rentre dans les Finances, qu'il sera Controlleur Général, & le Duc de *Noailles* Surintendant. Tout ce qu'on dit d'Espagne est affreux : il y a sans doute de l'exaggération.

LETTRE CXI.

Ce 20. Août 1716.

UN Messager de M. le Duc du *Maine* interrompit hier au soir ma lettre : vous croyez bien, ma chère niéce, que la sienne ne m'inspira pas de la gaieté : elle ne m'apprit pourtant rien de nouveau. J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendroient pas contre M. le Duc, ni les Edits du feu Roi contre le Parlement, qui se fait un honneur & un plai-

plaiſir d'anéantir ce qu'il avoit enregiſtré : il faut attendre un tems plus favorable. Je voudrois bien ſçavoir, par où les amis de M. le Duc ſoutiennent ce qu'il fait contre ſes plus proches parens, & contre les intentions de ſon bienfaiteur, ſans qu'il puiſſe lui en revenir ni gloire ni utilité. Votre ami, M. de *Valincourt*, eſt-il bien à ſon aiſe entre M. le..... ſon intime, & ſon Maître (*le Comte de Toulouſe*), dont cet intime ſe déclare l'ennemi ? Comment peut on blâmer M. le Comte de *Toulouſe* d'avoir été au Parlement, n'étant point parent ? Le Duc de *Noailles* a un grand courage : Dieu veuille le bénir ! je n'entens point parler de lui. Les Jéſuites ſont accoutumés aux révolutions, & ſe tireront de celle-ci comme des autres. Je croyois que M. le Chancelier avoit empêché l'établiſſement des Anabaptiſtes : & je ſçavois la conduite de M. de *la Houſſaye* : toutes les erreurs ſont indifférentes à ceux qui ne ſont pas bons Catholiques : vous voyez ce que deviennent les objets de votre admiration. Je n'ai pu lire ſans étonnement la docilité de M. le Duc d'*Orléans* pour le Parlement : il pourra s'en repentir. Je ſuis moins ſurpriſe du retardement de

M.

M. le Cardinal de *Noailles* : il ne s'eſt jamais démenti là-deſſus. Je ſuis bien fâchée de l'état de M. de *la Vrilliére*, pour lequel on doit craindre juſqu'à la fin : je ſuis plus indifférente ſur celui du Prince de *Conti*.

Mme. de *Dangeau* a une humeur merveilleuſe, & il falloit d'auſſi grands malheurs que les nôtres, pour lui ôter la joie : elle la retrouve à ſa campagne, parce qu'elle n'y voit perſonne. Je plains plus Mme. de *Pompadour* que Mme. d'*Etbœuf*. La préſence de M. le Cardinal de *Rohan* ne peut être que bonne : il fortifiera & conſolera le bon parti ; mais il n'y aura pas d'accommodement, & je ne ſçai ſi l'on doit en deſirer un mauvais. Redonnons à notre Commerce ſon ancienne liberté : le Régent a bien autre choſe à faire qu'à lire nos lettres !

Le 30. *au ſoir*. Rien n'eſt plus ennuyeux que ces viſites qui filent : on s'ennuie moins quand on n'attend perſonne. Il y a bien des heures dans le jour, où Mme. la Princeſſe d'*Eſpinoi* voudroit être avec vous.

Mme. la Ducheſſe de *Sforce* n'eſt point propre à égayer un repas : ſon fort eſt le raiſonnement. Le Prince de *Conti* ne mourra point : on dit à Paris qu'il a forcé

cé Madame ſa femme de s'enfermer avec lui. Pouvois-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris, ma chère niéce ? J'admire les louanges qu'on me veut donner là deſſus : me voudriez-vous à Paris, recevant des viſites ? je jouerois là un beau rolle.

Ce 31. *Août.* J'attens demain M. l'Archevêque de Rouen, qui me confiera ſes peines ſur l'état de l'Egliſe : tout ce que je vois me parle de ſes malheurs.

M. le Duc du *Maine* ſort de ma chambre, ſenſible comme il l'eſt en tout, mais rien moins que foible ; jamais converſation ne fut plus triſte & plus courageuſe. Adieu : je ſuis pourſuivie en quelque lieu que j'aille : je ſuis née pour mourir des maux d'autrui. Je finis hier ma journée par les matines pour le ſervice du Roi : jugez de l'état où je ſuis.

LETTRE CXII.

Ce 2. *Septembre* 1716.

C'EST quelque choſe que M. le Duc n'obtienne pas de précipiter ſon affaire : il peut arriver bien des choſes avant

vant la *St. Martin* : j'ai de la peine à comprendre un accommodement. Je n'ai point douté que M. le Prince de *Conti* ne ſe tirât de la petite vérole : la mort n'en vouloit qu'à ceux qui nous étoient chers. Mme. de *la Vrilliére* ſauve-t-elle ſa beauté avec ſa vie ? Il me ſemble qu'elle n'en abuſe point. Ne ſoyez point en peine de moi : qu'ai-je de mieux à faire que de languir ?

Vous paſſez trop légérement ſur le Duc de *Noailles*, quand vous dites qu'il a beſoin de courage & d'expédiens : ſon état eſt-il empiré ? La diſpoſition de Mr. d'*Elbœuf* en faveur de Mlle. de *Noailles* eſt admirable, & mérite tout ce qu'on en dira. Si elle vit encore, & qu'elle ſoit aſſez malheureuſe pour ſe ſoucier de mes complimens, dites lui que je n'écris point ſans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agoniſans qui auront cette foibleſſe ; mais s'il en échape quelqu'un, au nom de Dieu, qu'il ne vienne pas m'en remercier. L'état de Mme. d'*Elbœuf* eſt aſſez touchant pour exciter l'éloquence que Mme. de *Pompadour* a héritée de M. ſon pére.

Ce 3. Septembre. J'appris à Mme. de *Dangeau* le perſonnage de M. de....

dans

dans la propoſition des Anabaptiſtes : elle a peine à croire qu'il ait tort.

La journée d'hier ne ſe paſſa pas ſi agréablement entre Mme. de *Dangeau* & moi, que la ſoirée du Jeudi : elle me fit le matin un long éclairciſſement ſur le Janſéniſme, dans lequel elle me montra tout ce que j'avois cru voir en elle : il n'y a point de Janſéniſtes : c'eſt un prétexte pour perſécuter les plus honnêtes gens : leurs mœurs ſont reſpectables : le contraſte de M. le Cardinal de *Noailles* & de M. le Cardinal de *Rohan* n'y fut pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intérêt, &c. Voilà ce qui fut amplement traité entre nous & fort franchement de part & d'autre : elle dit avec raiſon que les femmes ne devoient point ſe mêler de parler là-deſſus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. Nous nous ſéparâmes pour aller à l'Egliſe : nous dînâmes, & nous entrâmes dans une autre converſation ſur l'affaire des Princes : elle a une grande eſtime pour la fermeté de M. le Duc, & croit qu'il ſeroit capable de bien gouverner. Nous finîmes par des propoſitions de venir paſſer quelques jours ici, dont la plus ſenſée fut de vous mettre

tre dans ces beaux greniers qui ne peuvent être remplis, & qui en effet ſont très-vuides. Elle me pouſſa à bout ſur tout cela, & je demeurai ſi épuiſée, que je n'ai preſque pas dormi. Au premier mot que j'en dis à Mlle. d'*Aumale*, elle me répondit qu'elle s'étoit apperçue, dans ce qu'elle avoit eu à traiter avec Me. de *Dangeau*, qu'elle ne revient jamais de ſes idées. Il ne faut donc plus diſputer, ma chère niéce, mais vous conformer par amitié à mes raiſons, ou à mes bizarreries. Je vous prie donc de venir ici le moins que vous pourrez, de m'avertir quand vous y viendrez, & de ne plus dire un mot pour obtenir la permiſſion d'y coucher.

Je ſuis bien fâchée de voir la conduite que la Ducheſſe de ** tient avec ſon mari, qui la rendra très-malheureuſe à l'avenir: je ſçai tout ce que vous avez fait pour la rendre raiſonnable. Vous m'avez ſi bien miſe dans les intérêts de M. de *Levis*, que je ſuis fâchée du dégout qu'on lui donne, en mettant le Comte d'*Evreux* au Conſeil de guerre.

LETTRE CXIII.

Ce 6. Septembre 1716.

N'Allez pas croire que les disputes, dont je vous ai rendu compte, ayent mis la moindre froideur entre Me. de *Dangeau* & moi. Je lui répondis, ce me semble, avec beaucoup de douceur sur le Jansénisme : & les instances qu'elle me fit pour demeurer ici quelquefois, étoient accompagnées de tant de tendresse, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touchée. Je ne comprens pas qu'on puisse avoir tant de gout & d'amitié pour une personne, qui ne peut plus être qu'un objet de pitié, de dégout, & de tristesse. Dites-lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25. d'Août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas souvent, & toute remplie d'agrémens, ce qui lui arrive toujours. Elle me propose, pour mon amusement, de lire quelques Histoires divertissantes, & m'assure que tout me seroit permis en l'état où je suis : je le voudrois bien, & n'en ferois point scrupule : voyez ce que vous pourriez

riez me prêter, ou acheter : consultez vos lecteurs ; car il me semble que vous avez des amis de toute espèce.

8. *Septembre.* Vous êtes plus vive que moi sur le Jansénisme : je vous le pardonne : il faut bien souffrir que chacun pense à sa mode. Il est vrai que la conformité des sentimens augmente bien l'amitié : je l'ai éprouvé en vous ; & la maniére, dont vous êtes, me doit consoler sur Me. de *Dangeau.* On m'a dit que M. le Duc de *Noailles* & Me. la Maréchale d'*Estrées* ont donné des soupers au Régent, dont la Duchesse de *Noailles* n'a pas été : je m'en suis réjouïe : c'est le meilleur personnage qu'elle puisse faire ; & si c'est le Duc qui l'exclut, c'est la meilleure preuve qu'il puisse lui donner de son estime : mais pour un homme, chargé d'un fardeau si pesant, il donne bien du tems à ses plaisirs. J'ai de l'inquiétude sur lui. Il me semble que les choses ne se raccommodent pas, & je trouve qu'on l'espère moins qu'on ne faisoit il y a trois mois. Je crois, comme M. le Cardinal de *Rohan*, que son voyage sera inutile.

M. le Maréchal de *Villeroi* me parla de lui de la maniére la plus obligeante : le vous le dis sans dessein ; car il ne me paroit

pas que cette affaire ſe puiſſe renouer, non plus que les autres : il n'a pas manqué de me dire, que ſi M. le Cardinal de *Noailles* ne finit, il ſera ôté du Conſeil de conſcience.

Je ne ſuis jamais preſſée du retour du Meſſager : les nouvelles qu'on reçoit de Paris, ne réjouiſſent point les ſolitaires. J'attens M. le Duc du *Maine :* ce ſera ſa quatriéme viſite dans cette ſemaine : je ne puis me croire retirée. Je reconnois bien le P. de *la Tour* * à ce que vous m'en mandez : il a toujours donné des conſeils très-ſages, mais peu ſuivis.

LETTRE CXIV.

Ce 11. *Septembre* 1716.

MR. le Duc du *Maine* ſort de ma chambre : je l'ai trouvé le même, perſuadé qu'il ne faut pas ſe dégrader, de ſon conſentement, mais ſouffrir ce que la loi du plus fort voudra faire, & y revenir en tems & lieu. Je n'entens pas l'endroit de votre lettre, où vous dites qu'ils ne pour-

* Général de l'Oratoire.

pourront revenir, s'ils ne se laissent condamner: c'est un raisonnement tout contraire: la défense n'empêche pas l'oppression. Le Prince de *Rohan* a répondu en honnête homme: on est étonné d'en trouver encore. Jamais le Régent n'a eu une volonté si ferme que nos Mrs. d'*Antin* & de *Torcy*. On dit que M. le Duc d'*Orléans* répond que les affaires de l'Eglise seront finies dans ce mois-ci, & qu'il n'y a rien à craindre du côté de Rome.

Ce 12. Septembre. J'ai passé une mauvaise nuit, & pour me reposer, je dis que je suis en retraite, afin de n'être pas interrompue: mais les méditations sur toutes les choses, dont on me parle, sont bien terribles. Que vous avez raison, ma chère niéce, de vous récrier souvent sur les défauts des hommes! Conservez bien M. de *Fréjus*, s'il est tel que vous le croyez; car, sous ce régne, on aura besoin d'un homme de ce mérite & de ce caractère. M. le Duc du *Maine* me parut bien content de M. son frere & de Mᵉ. la Duchesse d'*Orléans*: mais que peuvent-ils, que s'affliger ensemble? De la maniére dont on m'a parlé ces jours-ci, M. le Duc de.... est dans les plaisirs de son Maître, & s'y conforme en tout. Si le Roi

d'Eſpagne maigrit & part de cette manière-là, il ſera difficile de ne pas ſoupçonner *Alberoni.*

Liſez, je vous prie, la lettre de la Dlle. de St. Cyr: je n'ai pu refuſer ce mouvement de vanité pour l'éducation d'ici; mais à ce qu'elles vont trouver dans le monde, que leur ſervira-t-elle?

LETTRE CXV.

Ce 14. Septembre 1716.

JE vous envoye la petite mignature que vous deſirez: comme elle eſt de mon invention, je la trouve fort dévote: il faut s'approcher bien près de la Croix pour recevoir cette goutte de ſang. Dieu ne vous en laiſſera pas manquer.

Je ſuis bien fâché du nouveau dégout que Me. la Ducheſſe d'*Orléans* vient d'avoir.

Je n'ai point lu les Arrêts: le préambule ne me plairoit pas, & je n'entens rien au reſte: mandez moi l'effet qu'ils produiſent.

La propoſition de M. le Duc d'*Orléans* au Premier Préſident eſt, ce me ſemble, une

une déclaration bien nette qu'il prend le parti du Janſéniſme : il eſt bien à craindre qu'on ne ſe ſépare de Rome. Je crois que la déſunion du Chancelier & du Duc de *Noailles* ſeroit à deſirer.

LETTRE CXVI.

Ce 6. Octobre 1716.

JE reſpire, en me diſant qu'il peut arriver bien des choſes avant le 15. de Novembre, que j'appréhende certainement plus que la mort. Votre peur vous diſpoſe plus à la petite vérole, que la préſence de la petite vérole même. Mlle. d'*Aumale* prétend que je dois prier tous mes amis de ne point venir ici, de crainte que vous ne nous apportiez le mauvais air.

Je plaindrois bien ceux qui s'amuſeroient à lire nos lettres. Il ne faut pas héſiter à voir le Prince le plutôt que vous pourrez : vous êtes encore trop jeune pour renoncer à tout, & vous en avez beſoin ; mais quand cela ne ſeroit pas, il eſt toujours plus ſage de ne ſe point ſingulariſer. Je voudrois de tout mon cœur que l'union de M. de... & de Me. d'*Orléans*

augmentât tous les jours, tant pour elle que pour nos Princes, qui les touchent de trop près pour être dégradés. Je n'ai point vu la Déclaration contre les gens d'affaires. M. le Duc de *Noailles* me l'avoit promise, en m'assurant que j'en serois fort contente : voilà comme les jugemens sont différens. Je sçavois l'affaire de M. d'*Argenson*, mais non que M. le Duc de *Noailles* fût plus brouillé avec lui, que tous ceux dont la Chambre de Justice est composée. Je crois vous avoir déja dit que tout le monde loue M. le Cardinal de *Rohan* : on lui donne un raisonnement qui paroît bien précis : on prétend qu'il a dit que les Prélats de l'Assemblée ont fait tout ce qu'ils ont cru devoir faire en conscience, & que tout est fini de leur part ; que si les autres Evêques trouvent que l'Assemblée en a trop fait, qu'ils en fassent moins dans leurs Mandemens ; que si l'Assemblée n'en a pas assez fait, qu'ils en fassent davantage ; que si le Pape en est content, à la bonne heure. Il me semble qu'on ne peut répondre là-dessus, si ce n'est qu'on voudroit que tous les Evêques se brouillassent avec Rome. Le procédé de M. le Cardinal de *Rohan* sur le Secretaire est fort de mon goût :

goût: je ſerois bien fâchée qu'il ſe fût trop avancé.

LETTRE CXVII.

DE MAD. DE CAYLUS.

Ce 12. Octobre 1716.

IL n'y a rien de plus avancé ſur les taxes. Le Traité avec la Hollande & l'Angleterre n'eſt pas encore public: tout eſt dans le même état. Me. d'*Olonne* eſt morte de la petite vérole, ayant fait ſon teſtament avant d'entrer dans la chambre de M. ſon mari, comptant ſur une mort certaine. Cette maladie ne diminue pas, comme vous voyez, mais elle eſt plus parmi les gens de condition que dans le peuple. Me. d'*Armenonville* paye le tribut de ſa grande élévation: on eſpère pourtant qu'elle n'en mourra pas. M. le Cardinal de *Rohan* a trouvé les chemins bien Janſéniſtes, ce ſera bien pis au retour. J'ai impatience d'apprendre ſi M. le Duc du *Maine* vous a autant affligée que vous vous y attendiez: je ſuis en peine auſſi de ſçavoir des nouvelles de Mlle. de *Glapion*.

Bon jour, ma chère tante, mon cœur ſuit & envie tous ceux qui vont à St. Cyr.

RÉPONSE.

Ce 22. Octobre. Vous ne ſauriez douter, ma chère niéce, que je ne fuſſe très-aiſe de vous voir, & je regretre ſouvent d'être éloignée de vous.

Il eſt heureux que nos Evêques ne ſe partagent pas : je ſuis en peine ſur M. de *Rouen* : je ſçai qu'on le demandera, & encore plus certainement, qu'il ne relâchera rien : il voudroit ne point aller à l'Aſſemblée du 20. Novembre, & je crains qu'il ne déplaiſe. J'eſpère auſſi que M. le Cardinal de *Rohan* ne ſe commettra pas : je ne puis vous dire à quel point retentiſſent ſes louanges dans toutes ſortes d'états : il ne doit pas être fâché contre ceux qui l'ont fait entrer dans cette affaire. Ce ſeroit un grand bonheur que le Régent connût la cabale des Janſéniſtes : & notre Cardinal ne doit rien oublier pour conſerver ce qu'il a acquis d'eſtime auprès de lui, pourvu qu'il conſerve la vérité toute entiére. Les réponſes modeſtes du Cardinal de *Noailles* ſont de ma connoiſſance. Il eſt fâcheux que vous ne puiſſiez aller au

Palais-

Palais-Royal: mais si on ne travaille pas aux pensions, vous êtes moins pressée de marcher. Je souffre des souffrances de Me. de *Levis*. Il est surprenant que Me. la Duchesse puisse surprendre : mais son zèle pour M. de *Lassay* au son du tambour n'a pas laissé de m'étonner.

Les Héros ne sont pas toujours propres à élever des enfans. Les Jansénistes ont grand soin de répandre que le Pape se relâche. L'action de Me. d'*Olonne* est belle. C'est dommage qu'une telle femme meure ! Le Traité, qui déplaît, étoit absolument nécessaire, à ce que disent les politiques. Je vous remercie de m'avoir sauvé la visite de M. de *Polignac*.

Ce 23. Octobre. Les *Caylus*, dites-vous, ne sont pas bons à grand' chose, sans en excepter les vôtres. Le Philosophe a-t-il fait quelque nouvelle sotise ? J'envie bien l'état de cet homme, qui passe sa vie en bonnes œuvres.

Si votre état continue à ne pouvoir aller au Palais-Royal, il faudra bien que vous en écriviez au Régent, & en même tems au Ministre des Finances ; car il est fort répandu qu'on va régler les pensions.

Il est inutile de vous recommander Me. de *Mailly* : je la crois assez raisonnable pour

demander vos conſeils, & vous, aſſez bonne pour les lui donner.

Ce 24. *Octobre.* M. de *Fréjus* eſt venu ce matin : les matiéres qu'on traite aujourd'hui, ſont ſi différentes de celles du tems paſſé, que je ne puis dire que notre converſation ait été réjouïſſante : mais en vérité, il y a plaiſir à l'entendre & à lui répondre. Il ne m'a rien dit de nouveau. Ne vous laſſez point de m'écrire, ou du moins de m'aimer.

LETTRE CXVIII.

Ce 18. *Novembre* 1716.

UNe dévote de la Providence vint ici, il y a quelques jours, avec une Dame qui venoit querir ſa fille : elle raconta à nos Dames qu'elle alloit à Toulouſe pour établir une Communauté ; qu'elle avoit des lettres de M. le Duc du *Maine*, adreſſées au Parlement, & que M. l'Archevêque de Toulouſe y donnoit ſon conſentement. Enſuite elle diſpenſa de grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à St. Cyr, & demanda avec inſtance qu'on lui en conſiât les Réglemens. Nos filles ſont fort ſimples: elles

* elles crurent, sans hésiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de leur donner nos régles ; mais comme je ne suis pas si simple qu'elles, j'ai craint d'abord que ce ne fût un établissement du parti, qui remplaçât celui de Me. de *Mondonville*, dont apparemment vous avez ouï parler. Confiez ce que je vous dis à M. de *Fréjus*, qui pourra peut-être avertir M. l'Archevêque de Toulouse d'être sur ses gardes : il ne convient pas que je sois nommée, à moins qu'il n'y eût de l'utilité pour la Religion. Pressentez M. le Cardinal de *Rohan*, je vous prie, pour sçavoir pourquoi il veut l'Archevêque de Rouen à cette Assemblée ; car il sçait qu'il est d'un caractère à ne pas consentir au moindre relâchement : ainsi il ne peut que se brouiller à la Cour, dont il auroit besoin à chaque moment, pour soutenir la persécution que le parti lui fait : je crois que le mieux, que nous pourrions faire, seroit de consulter notre Cardinal, & nous en tenir à son avis. J'ai vu aujourd'hui M. *Chamillard* comme malheureux : il me paroît qu'il reçoit en Chrétien tout ce qui lui est arrivé. Ce

* Cela a bien changé depuis : & quelque instance que j'aye faite, je n'ai pu obtenir ces Réglemens.

Ce 19. Novembre. Savez-vous que les filles de Port-Royal ſont en liberté ? Vous pourriez bien voir le Port-Royal rétabli. J'embraſſe Me. de *Dangeau.*

LETTRE CXIX.

Ce 24. Novembre 1716.

SI dans les fêtes qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaiſir, on en auroit davantage : c'eſt l'imagination qui gâte tout, à force de tout embellir. J'ai été ſurpriſe de l'accouchement de Me. de *Levis :* je ne puis m'en réjouïr, quand je penſe qu'elle...

Mes Prêtres me racontent aujourd'hui ce que vous m'avez écrit, il y a quinze jours : je les écoute ſans peine, & j'entens avec plaiſir les louanges qu'on donne à M. le Cardinal de *Rohan.* A propos de lui, M. le Maréchal de *Villeroi* eſt dans un grand étonnement de ce qu'il ne m'eſt pas venu voir. Il me dit là-deſſus ce qu'on pourroit dire ſur mes anciens amis : il n'eſt pas aiſé de lui faire entendre raiſon ; mais pour vous, qui l'entendez fort bien, empêchez

pêchez bien notre Cardinal de se faire une contrainte pour me voir ; & confiez lui, de façon à le persuader, que c'est sincérement que je ne veux voir personne : ce seroit une grande fausseté d'affirmer l'opposé de ce que je pense, & de vouloir jouïr du mérite de la retraite avec celui de l'empressement des Courtisans.

Ce 25. Novembre. On est charmé surtout de ce qu'il laisse les intérêts du Grand-Aumônier, pour ne parler que de ceux de l'Eglise. Peut-être dans la suite on sera moins favorable à l'Episcopat, que le feu Roi ne l'étoit : car tout le crédit des Jésuites a toujours échoué à cet endroit-là. Il est donc essentiel de profiter des momens où ce Corps n'est point avili. J'ai bien entendu accuser de Jansénisme M. l'Abbé *Fleuri* ; mais je n'ai pas cru que M. de *Beauvilliers* & M. de *Cambrai* l'eussent ignoré. Le Pére de *la Ferté* est mal payé de son désistement. Le changement du Maréchal d'*Huxelles* seroit un grand coup dans l'affaire présente. Un rhume, qu'on arrête la nuit à force de pavots, me tourmente beaucoup le jour, & me force à vous quitter jusqu'à demain.

Ce 26. Novembre. Le Cardinal de *Noailles* fait bien tout ce qu'il faut pour dégouter

gouter le Régent; mais le Duc de *Noailles* & le Procureur-Général raccommodent tout. Ce que vous me mandez sur les pensions seroit assez raisonnable : mais qui entend raison comme vous ? & qui se sacrifie à l'Etat ? Le zèle pour le bien de l'Eglise est encore moins rare, que le zèle pour le bien de la Patrie.

J'ai jetté les yeux sur les *Curiosités de Paris*, mais pas assez pour voir si je m'en amuserai. M. de *Tigny* est venu me dire la perplexité où est M. l'Archevêque de Rouen : il est persuadé qu'on ne peut, en aucun cas, toucher à ce que l'Assemblée a fait : il ne peut changer d'avis : il voit qu'on ne le veut que pour le nombre : il ne présume pas assez de lui-même, pour croire qu'il entraînera les autres : on le dira pourtant, s'ils demeurent tous fermes. Il est véritablement très-incommodé, & si vous l'aviez vû, au dernier voyage qu'il a fait, entrer dans ma chambre à la renverse, appuyé, ou plûtôt tombé sur deux écuyers, avec le visage large, qui est augmenté d'un tiers depuis un an, vous ne lui conseilleriez pas de venir : il comprend qu'il déplaira : mais il craint bien plus de déplaire à Dieu, & de trahir l'Eglise, par cette espèce de désertion d'une Assemblée où il feroit du bien. Voilà de ces états attristans. Je

Je ſuis ravie de ce que vous avez Me. de *Remiremont*, & ce bon nez, dont vous parlez, a vu depuis fort long-tems, qu'elle étoit faite pour vous plaire : je ne la crois pas ſi bonne que l'autre ; mais en pareille matiére, ce n'eſt pas toujours la raiſon que l'on conſulte. J'aime fort le nom des *Paraberiſtes* : j'ai conſeillé à Mlle. d'*Aumale* de s'en parer : elle l'a fait avec ſuccès. Le Traité avec la Hollande ſeroit, ce me ſemble, une bonne nouvelle.

Ce miſérable M. d'*Auxerre* n'a pas même un bon carroſſe ? voilà de quoi le raccommoder avec moi. La fiévre s'eſt laſſée de ma perſonne : mais le rhume tient bon.

LETTRE CXX.

Ce 28. *Novembre* 1716.

VOus aurez peine à croire ce que je ſouffre de la Cambre de Juſtice : cependant je m'en trouve accablée par toutes les recommandations qu'on me demande auprès de M. le Duc de *Noailles*, trop juſte pour y être acceſſible : je ſuis ſi perſuadée de leur inutilité, que je les refuſe toutes :

toutes : & s'il faiſoit des exceptions, que de querelles j'aurois ! Je compte toujours ſur des parties de ce que vous aurez avancé à M. de *Solanet*, à Me. de *Chanteloup*, & à *Charlot*. Mes lettres ne peuvent être longues, que lorſque j'ai ſous les yeux votre aimable gazette, & que je répons aux articles qui m'intéreſſent : quand ce ſecours me manque, je n'ai pas le mot à dire : & les incidens de St. Cyr ſont funeſtes. La bonne Dame de la Providence ſçait de quels moyens il faut ſe ſervir pour réuſſir : elle ſe récria ſur l'éducation de St. Cyr, & marqua une envie extrême d'en avoir les Réglemens. Me.. de... *ouvrit le bec, laiſſa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donna le livre de la maiſon : elle vint triompher de ſon avanture à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſotiſe. Je voudrois ſçavoir la ſuite de cette avanture : il n'importe, par où : M. l'Archevêque de Toulouſe vous parlera, je crois, bien franchement : quant à M. du *Maine*, il eſt très-propre à être dupe. Vous ne pouvez croire combien je ſuis touchée de ne pouvoir ſervir Me. de *Choiſi*, & Me. de *Groiſi*, & pluſieurs autres ; mais je ne doute point que le Duc de *Noailles*

ailles ne ferme la porte aux recommandations : entre vous & moi, je ne puis être fort fachée de voir ces Dames moins riches : elles le ſeront encore plus que vous, & je ne ſuis point affligée de votre pauvreté : la Nobleſſe me touche davantage.

Ce 29. *Nov.* Notre Supérieure ſe meurt, & Me. de *Glapion* tremble de lui ſuccéder. Je fais ce que je puis pour me flater ſur les intérêts de nos Princes, & je crains d'un autre côté d'en être plus affligée, ſi je ne mets tout au pis. Leurs mémoires me paroiſſent bons ; mais ils ont de puiſſans ennemis : qu'eſt-ce que du papier contre le crédit de M. le Duc ? Il me paroît qu'on ſe récrie moins ſur la ſainteté de M. le C. de *Noailles*. Vous ſçavez que j'ai bonne opinion du cœur & de l'eſprit du Maréchal de *Villars*. Je ſors d'une quinte ſi violente, que Mlle. d'*Aumale* & Mlle. de *la Tour* étoient en pleurs. Je ne ſaurois dire quatre paroles de ſuite. Adieu mes amis : me voir, c'eſt me tuer.

Ce 30. *Nov.* La Supérieure ſe meurt ſur ma tête : on lui donne préſentement l'Extrême-Onction : ſon Confeſſeur, * qui eſt le

* C'étoit M. Briderey, qu'elle ne goutoit plus depuis

le mien, eſt venu reconnoître ſon poſte dans ma chambre, pendant qu'elle ſe préparoit : & malgré que j'en aye eu, il m'a fait aſſez parler pour hâter ma fin. Vous ne trouverez point ce diſcours plaiſant ; mais avec vous tout eſt bon. Mlle. d'*Aumale* meurt d'ennui de tout ce qu'elle voit ici : toute la maiſon eſt en larmes : Me. de *Glapion*, qui nous étoit une reſſource, nous va manquer, ſi elle eſt élue : & ſon élévation ne la conſolera pas : on n'entend donc que gémiſſemens : je me ſuis enfermée avec vous, & je n'ai pas la force de vous écrire.

LETTRE CXXI.

DE MAD. DE CAYLUS.

Ce 3. Décembre 1716.

LA mort & l'affliction me pourſuivent par-tout : M. le Maréchal d'*Harcourt* eſt tombé en apoplexie : vous êtes, ma chère

depuis qu'elle le ſoupçonnoit de Janſéniſme, à cauſe de ſes liaiſons avec M. le C. de *Noailles*.

chère tante, ma seule consolation. Si la pauvreté étoit honteuse, les plus riches ne seroient guères présentement en droit d'insulter aux plus misérables. Vous n'avez jamais vu, ma chère tante, & vous ne sauriez vous imaginer, l'extrémité où l'on est : on ne peut tirer un sou de personne. J'ai reçu l'argent que vous m'avez envoyé, comme si c'étoient les galions. Je ne sçai aucune nouvelle du Roi d'Angleterre : Mr. le Maréchal de *Villeroi* vous en dira : il vous apprendra la mort de Mme. de *Louvois*, si vous ne la sçavez pas : c'est une grande perte pour les pauvres.

Adieu, ma chère tante ; permettez-moi d'espérer encore au Lundi ; vous trouverez sans doute que je suis bien incorrigible sur l'espérance. Le Roi se porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable : ce qui ne se corrigera point.

Ce 4. Décembre. Il me paroît que ma tante se rend bien commune aux Evêques : n'en déplaise à leur sainteté, ils ne sont point meilleurs à voir que d'autres. M. d'*Auxerre* veut s'en mêler aussi, & m'insulte, parce qu'il a des priviléges que je n'ai pas, & que je mérite mieux que lui. Mon histoire est vraie, & la meilleure que j'aye

j'aye entendu raconter depuis que je ſuis ici, où l'on n'eſt occupé que de la diſette d'argent, qui redouble tous les jours. Perſonne ne paye, & dans peu je ſerai réduite à vivre du lait de ma vache & des œufs de mes poules. Le pain eſt pourtant à bon marché, mais rien n'eſt ſi cher que l'argent. Un de mes intimes amis a fait banqueroute. Ne voilà-t-il pas bien des gentilleſſes que je vous écris? C'eſt ainſi, Me., qu'on a de l'eſprit à Paris: auſſi me garderai-je bien d'écrire à ma tante. Je vous donne le bon ſoir. Je n'aime point à écrire quand la nuit eſt venue: je baiſſe infiniment avec le Soleil: je me porte à merveille: j'en ſuis toujours honteuſe.

LETTRE CXXII.

DE MAD. DE MAINTENON.

Ce 4. Décembre 1716.

MA tendreſſe augmente tous les jours pour *Petin*, quand je penſe qu'il ne s'en paſſe guère que je ne vous écrive par lui, ou que par lui je ne reçoive de vos lettres.

Je

Je plains infiniment M. le Cardinal de *Rohan* d'être chargé en chef d'une ſi triſte & ſi importante affaire : d'un côté, ſon honneur & ſa conſcience, de l'autre, le repos de toute ſa famille & le ſien : cruelles extrémités ! j'en ſouffre, vous en ſouffrez : combien n'en doit-il pas ſouffrir ? Le Parlement tombera apparemment ſur la malice horrible d'avoir inventé & imprimé une piéce ſous le nom d'un Prélat reſpectable par tant d'endroits.

Ce 5. Décembre. Mad. de *Berri* pourra être une ſainte : elle a beaucoup de chemin à faire : mais elle eſt encore jeune : Dieu veuille changer ſon cœur ! Dieu veuille qu'elle édifie plus qu'elle n'a ſcandaliſé ! Je ne ſçai point ce qui s'eſt paſſé entre le Duc de *Noailles* & le Duc de *la Force :* je vois très peu de gens : & ils n'oſent me parler de mon neveu : ils craignent ſans doute mon amitié pour lui : je ſuis véritablement en peine. Je vous envoye ce que je crois vous devoir. Il y a long-temps que M. le Maréchal de *Villeroi* n'a envoyé ici : je ne ſçai ſi ſa délicateſſe voudroit que je m'en plaigniſſe : mais *ma ſolidité* s'accommode fort de ſçavoir de ſes nouvelles par vous.

L'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi : on n'eſt

n'eſt ni opiniâtre, ni incorrigible dans cette race-là. Il eſt vrai que c'eſt un grand malheur pour lui d'être Roi ſans avoir été ſujet : mais M. de *Fréjus* & nôtre Maréchal y remédieront peut-être.

LETTRE CXXIII.

Ce 14. *Décembre* 1716.

IL faut au moins que la brutalité, que je vous montrai hier, m'attire aujourd'hui votre confiance par les douceurs que je vai vous dire. Je me trouvai fort bien avec vous quand vous propoſâtes de vous en aller, & je ne pus vous dire adieu ſans larmes, toutes de tendreſſe pour vous : ceci s'adreſſe à vous deux : vous n'étiez pas à la Ménagerie, que je ſongeai à vous écrire. Je vous envoye cinquante piſtoles, que je n'oſai vous donner hier. Je ne vous parlai point de l'état de mes affaires, qui n'eſt pas bon, quoiqu'on me traite à merveille : mais le peu d'argent que j'avois étoit demeuré entre les mains de nos Dames de *St. Louis*, qui l'ont mis avec le leur pour ſauver la perte des diminutions : & aujourd'hui elles ne peuvent retirer ni l'un ni l'autre.

Je

Je ne voulus pas hier disputer contre Madame de *Dangeau* : mais il faut que vous alliez incessamment chez Mad. la Duchesse d'Orléans, & que vous lui fassiez bien de très-humbles complimens pour moi, & des amitiés à Mme. la Maréchale de *Rochefort*. Il faut être sage, & ne se piquer de rien. En sçavez-vous assez pour suivre l'affaire de M. de *Goulher* ? J'attens avec impatience des nouvelles de Mme. de *Villette*. Mille amitiés à notre Duchesse de *Noailles* : j'approuve fort le dessein que vous avez fait de la voir souvent. Mais il faut aller au Palais-Royal : la grandeur d'ame ne consiste point à fronder ceux qui ont l'autorité en main, quoiqu'il manque à cette autorité quelques formes légitimes : je vous répons que les mânes de notre Roi ne vous feront là-dessus aucun reproche inquiétant.

LETTRE CXXIV.

Ce 19. Décembre 1716.

VOici le premier moment, ma chère niéce, où je puis espérer de répondre à cette gazette, mon unique amusement.

Je n'eus pas la force Mardi de vous faire des queſtions : je vous aurois demandé ce qui fait votre liaiſon avec le Cardinal de *Biſſi* : je crains pour vous les *N.* dans les conjonctures préſentes. La taxe, impoſée à M. de *Guignonville*, me fâche tout-à-fait : il y a quarante ans qu'il me ſert avec une grande affection : & il me ſemble qu'on devoit s'en ſouvenir, puiſque je ne le rappellois pas. Les eſpérances, que vous me donnez ſur l'affaire des Princes, m'ont fait grand bien : mais je crains de tomber de plus haut, ſi elles tournent mal. Je vai faire une pauſe.

M. l'Evêque de Chartres, qui ne fait qu'aller & venir de Paris ici, croit que l'affaire de l'Egliſe ſera terminée dans quinze jours : il prétend que nos Cardinaux ne ſe ſont point trop avancés, comme on l'avoit dit. Mais les héréſies ne meurent pas ſi vîte. C'eſt tout de bon que je n'ai pas la force d'écrire, & encore moins de dicter.

Ce 20. Décembre. Mme. de *Dangeau*, toute incapable qu'elle eſt de ſe méprendre, a apporté quatre volumes de M. de *Dangeau*, dont il y en a deux que nous venions de rendre : faites donc qu'elle nous

nous en renvoye deux autres : elle a auſſi oublié le livre de tous les Ordres Religieux, que nous lui renvoyons. L'Hiſtoire d'Angleterre & celle de la Ligue nous ont charmées ; je doute que les *beautés de Paris* ayent le même ſuccès : cherchez donc, mon enfant, quelque choſe qui m'amuſe : car en vérité j'en ai beſoin. Vous voulez m'adoucir le ſang ſur l'affaire de nos Princes : leur Mémoire me paroit convainquant. Il eſt certain qu'il n'y a que la douceur à oppoſer aux fautes de *Brindy* : que feriez-vous par les menaces ? M. d'*Antin* ne ſoutient pas ſon caractère, qui étoit, de mon tems, de ne ſe plaindre jamais de perſonne, de louer tout le monde, & de tout ménager par-là : il a grand tort par rapport à vous : mais ils ont la loi du plus fort. Le Duc de *Noailles* eſt tout propre à manquer à un rendez-vous. La Ducheſſe vient de partir : je l'ai trouvée plus froide, & plus.... qu'elle n'étoit.

LETTRE CXXV.

Ce 31. Décembre 1716.

MR. l'Evêque de Chartres me mande de Paris que les affaires de l'Egliſe s'accommoderont. Je vois, comme un grand malheur, qu'elles demeurent en l'état ou elles ſont : mais je ne puis comprendre un bon accommodement.

On m'écrit qu'il y a des Commiſſaires nommés pour l'affaire des Princes : je ne puis me garantir d'en être allarmée.

N'eſt-ce pas une grande nouvelle, que le Traité d'Angleterre & de la Hollande ſoit ſigné ? & n'eſt-ce pas une cruauté d'éloigner la Reine ? Elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ce matin *M...*, que j'ai entretenu : mais il ne ſçait rien. Si quelque projet pouvoit promettre de la douceur préſentement, ce ſeroit celui que vous faites pour les montagnes d'Auvergne : cependant il pourroit arriver telle choſe, que vous ſeriez mieux dans une ville. Je crois, comme vous, qu'il faut attendre au mois de Janvier pour voir ſi on fera quelque choſe ſur les penſions.

Ce

Ce que vous me mandez de l'humanité du Roi, me fait grand plaiſir. Il faut eſpérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raiſons de regretter, nous qui l'avons ſi bien connu. Vous êtes encore aſſez jeune pour voir tout cela : pour moi, je n'ai qu'à prier & à mourir : & je n'en ſuis pas fâchée.

LETTRE CXXVI.

Ce 1. *Janvier* 1717.

MR. le Duc de *Noailles* prétend que M. de *Guignonville* eſt très-bien traité, & lui ſe regarde comme perdu : j'en ſuis véritablement affligée. Je ſuis bien fâchée de l'état où eſt Mme. de *Lévis*. Vos raiſons pour voir le Cardinal de *Biſſi* ſont bonnes : il faut bien ſe réſoudre à l'implacable inimitié du parti. Que je ſerois fâchée que notre Cardinal perdit la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans cette malheureuſe affaire ! Nous avons été charmées de l'Hiſtoire d'Angleterre, & lu avec plaiſir celle de la Ligue : nous avons pris en averſion la *Cyropédie* : *Louis XIII.* nous amuſe fort, en paſſant les affaires étrangères & bien d'autres endroits.

Donnez toujours aux pauvres, dont vous avez bien voulu vous charger.

Je n'entens point ce qui regarde le Pére *Daniel* : mais eſt-il vrai que votre Avocat de Toulouſe eſt un fou qui donne de mauvais conſeils à nos Princes ? Il eſt impoſſible, ma chère niéce, que ma bouteille ſoit fermée : on a des amis auxquels on s'intéreſſe : les lettres entrent par-tout, & excitent quelque curioſité ſur des ſujets qui en valent la peine : tout cela trouble & attriſte au point, que je voudrois retourner en Amérique : c'eſt dommage que quâtre-vingts ans s'y oppoſent ! Votre état me touche : il n'y a nulle reſſource ici pour la diverſion, & la maladie affoiblit l'eſprit comme le corps.

LETTRE CXXVII.

Ce 8. Janvier 1717.

IL eſt temps de commencer à répondre à la Gazette : le premier article eſt les Princes.

Mme. de *Villette* ne me donne pas tant d'eſpérance que vous : & je la crois bien inſtruite là-deſſus : je vous ſoupçonne

ne ſouvent de vouloir m'épargner des peines. J'avois lu la lettre de M. de *Rheims*, ou plutôt parcouru : car ces matiéres-là m'ennuyent fort. Il n'y a plus rien à ménager par rapport au Parlement : tout eſt renverſé : il eſt, ce me ſemble, difficile de comprendre comment les choſes ſe rétabliront. Pourquoi vous êtes-vous ennuyée chez le Maréchal de *Villars* ? il me ſemble que vous voyez ce qu'il y a de meilleur à Paris : ne vous laiſſez pas aller à la triſteſſe : à quoi ſert-elle ? Il eſt heureux & édifiant que les Evêques ſoient fermes & unis. J'aurois grand regret à la réputation de notre Cardinal : car je l'ai vu en bon chemin.

Je ne doute point de la bonne foi du Duc de *Noailles*, & de ſes vœux, & de ſes efforts pour que ſon oncle ſorte d'affaire avec honneur.

On ne peut répondre ſur l'article de Mlle. de *Charolois* : l'avanture du Chevalier de *Caylus* n'a de mauvais que l'imprudence d'être allé où il étoit : mais comment enfermer un homme de ſon âge ?

Ce 10. *Janvier*. Je voudrois bien que les démêlés des premiers Gentilshommes de la Chambre fuſſent les ſeuls troubles

de la Cour : je ſerois en grand repos, hormis ſur M. le Maréchal de *Villeroi*, qui mérite qu'on s'intéreſſe à lui. Si le Régent eſſayoit de la fermeté qu'il vient d'avoir ſur la lettre de M. de *Rheims*, il s'en trouveroit mieux. Je ſuis véritablement fâchée de la conduite de Madame la Ducheſſe d'Orléans : & je ne comprens pas Mme. de *Sforce* : car ſans la regarder comme une Héroïne, il me ſemble que ſes intérêts iroient mieux, ſi cette Princeſſe avoit plus de crédit. Les bals ſolitaires ſont, ce me ſemble, une grande nouveauté. Mme. de *Courcillon* eſt toute faite pour mourir de la poitrine : Dieu veuille qu'elle ne tue pas Made. ſa belle-mére, qui ne s'épargnera pas pour la ſauver de toute façon ! Le Duc de *Noailles* ſeroit-il aſſez bon pour croire, que les repas des Préſidens les réuniſſent ? Le public ne peut compter là-deſſus : plus ils ſe verront, & plus ils ſe déplairont.

Je crois aſſez M. le Maréchal de *Tallard* : ce n'eſt pas une petite marque d'eſtime que je lui donne : mais il eſt vrai que j'ai cru lui voir un peu d'amitié pour moi, & de reconnoiſſance de toutes les inquiétudes que j'ai eues quand je lui en voyois : s'il eſpère pour nos Princes,

je

je me flaterois : car il a le preſſentiment bon, & connoit bien la Cour. La politeſſe de Mᵉ. la Princeſſe d'*Eſpinoi* eſt extrême de n'avoir pas voulu me dire à moi-même ce qu'elle écrit à Mˡˡᵉ. d'*Aumale* : vous ſçavez parfaitement ce que je penſe des deux ſœurs.

Ce que vous me dites du Comte de *Charôt* eſt admirable. Je n'ai compté pour rien la viſite de M. le Duc à M. le Comte de *Toulouſe*. Le Maréchal de *Villars* a raiſon de vous deſirer : mais comment vous accommodez-vous de Mᵉ. ſa femme ? Ce que je vous écris ne me fatigue point : & je vous ai déja mandé que c'eſt ma ſeule récréation.

Ce 11. *Janvier*. Ce ſeroit un grand bien pour l'Egliſe & pour l'Etat que le Régent fût mécontent des Janſéniſtes. Il ne manque donc à votre projet d'Auvergne qu'un Confeſſeur ! & vous imaginez de lui donner une bonne penſion pour le retenir auprès de vous : il n'y a guère de Province, où il ne ſe trouve un honnête homme : on ne les a pas commodément ; mais je vous crois auſſi raiſonnable ſur ce ſujet-là que ſur les autres : votre Evêque n'eſt pas immortel. Je lis des guerres civiles, qui me font craindre la campagne. Voi-

ci un Courier de M. le Maréchal de *Villeroi*, qui me mande qu'il viendra Jeudi, apparemment pour me dire adieu.

Vous avez raiſon de compter ſur l'inimitié irréconciliable du parti : ils connoiſſent tout ce qu'ils ont perdu en vous. Mon commerce avec Mᵉ. *des Urſins* eſt totalement fini : que nous dire ? & eſt-ce la peine d'écrire, pour moraliſer & gémir ?

M. de *Guignonville* m'attriſte, en m'apportant de l'argent : jugez ſi je ſuis touchée de ſon état. Conſervez votre ſanté juſqu'à ce que vous ſoyez vieille : quand on n'eſt plus jeune, la vie n'eſt bonne à rien.

LETTRE CXXVIII.

Ce 17. Mars 1717.

JE brule les feuilles de votre Gazette, à meſure que j'y répons.

Cet Archevêque de Rouen, que vous croyez qui prend les choſes ſérieuſement, me vint voir ſur le bruit de ma fiévre : il me conſola : & je craignois d'en être accablée. Il m'échapa de dire, par rapport au Janſéniſme, que tout étoit perdu : il ſe

se léve là-dessus avec la vivacité d'une aigle, & me dit : » Tout n'est pas perdu : il » ne faut ni le dire, ni le penser : le Clergé de Paris est en grand désordre : mais » il n'en est pas de même par-tout : j'ai » seize ou dix-huit cent Curés, dont trente-deux ont rejetté la Constitution ; de » ces trente-deux, il y en a un ou deux » qui veulent revenir ; le Parlement de » Rouen me soutient fort bien : je tombe, en suivant les régles, sur tous ceux » qui font des fautes repréhensibles ; j'ai » cinquante ou soixante maisons de filles » dont je suis content : il est vrai qu'il » faut veiller continuellement : mais je » suis Evêque pour cela ». N'est-il pas vrai que ce discours est consolant ? Lisez-le, je vous prie, à M. de *Dangeau*.

Bon soir : je n'en puis plus ; ma tête est aussi foible que mes jambes. Toute la jeunesse va en Hongrie : que devient M. votre fils ?

LETTRE CXXIX.

Ce 5. Avril 1717.

MR. le Maréchal d'*Huxelles* passoit mieux son tems à Paris qu'il ne fait à la Cour, depuis qu'il joue un grand personnage ; je ne suis donc pas surprise qu'il ait quelque tentation de quitter ; mais il demeurera par les mêmes raisons qui l'ont engagé à sortir du repos où il étoit. On n'a plus guère de santé à l'âge de M. de *Dangeau* : & l'on traîne un reste de vie bien triste ; grande pénitence pour les malades, & pour ceux qui sont auprès d'eux : je crains que Mr. de *Dangeau* n'y succombe. Je ne manquerai pas de remercier M. le Maréchal de *Villeroi* de ce qu'il a dit au Régent, quoique très-assurée qu'il l'auroit fait pour vous seule.

M. le Cardinal de *Rohan* me fait grand' pitié : il se tue pour un travail très désagréable, & ne peut guére en recevoir que du déplaisir ; il sert la Religion, c'est ce qui doit le soutenir.

On

On nous annonce tous les jours quelque nouveau don de M. le Régent * sur les taxes : & l'on murmure beaucoup de cet emploi de l'argent des gens d'affaires. L'Abbé *Dubois* a bien de l'esprit.

Je suis bien aise que le Prince de *Conti* n'aille plus en Hongrie, à cause du Prince de *Dombes*. La visite de M. du *Maine* me serra bien le cœur : son état l'étouffe : car il est forcé à faire ce qu'il fait : il me répondit bien obligeamment sur vous, quand je lui fis vos remercimens. Les bains à la Samaritaine me paroissent si assortis à tout le reste, que je ne puis les désapprouver.

Ce 10. *Avril*. Vous avez, je crois, raison de regarder la visite du Maréchal d'*Huxelles* comme un retour vers vous : c'est toujours un bonheur qu'un homme comme lui ait vu de près la mauvaise foi de nos adversaires : je crois que les Jésuites ont les papiers qui furent pris autrefois au P. *Quesnel*, & envoyés ici par l'Archevêque de *Malines* ; c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : & j'ai passé dix ans à les lire tous les soirs ; on y voit les intrigues & les commencemens de tout ce que nous voyons aujourd'hui :

* A ses maîtresses.

d'hui : toute cette iniquité a été préparée de loin.

M. le Maréchal de *Villeroi* m'a écrit une grande lettre pour me faire un portrait achevé du jeune Roi ; il ſçait bien à quoi je ſuis encore ſenſible. Comment le Duc de *N.* prendra-t-il ce que le Maréchal de *Villeroi* a fait pour vous ?

Notre Supérieure eſt un peu mieux, mais encore aſſez mal pour donner de l'inquiétude. Tout ce qui ſe paſſe dans les affaires de l'Egliſe eſt ſi embrouillé & ſi différent d'un jour à l'autre, que je ne ſçai plus de quel parti ſont ceux dont j'entens parler. Je n'ai pas encore lu ce que vous m'avez envoyé.

Ce 11. *Avril.* Je vis hier Me. la Ducheſſe de *N.* elle arriva à onze heures, nous cauſames juſqu'à midi : Mlle. d'*Aumale* venoit, de tems en tems, ranimer le tête à tête ; nous dinâmes toutes enſemble : & je ne la revis plus qu'à ſix heures du ſoir, un quart-d'heure, que j'employai à tout ce qui pouvoit lui plaire le plus.

Je me ſuis fait lire la lettre de nos Evêques, dont je ſuis très-contente : je n'y trouve ni hauteur, ni ſatire ; tout m'y paroît plein de modération, de douceur, de ſageſſe : je croyois reconnoître ſouvent le

le caractère de celui qui eſt à la tête ; j'y ſentis la charité & l'humanité de *St. Paul* avec l'autorité de l'Epiſcopat : il y a une honnête hardieſſe, une ſage liberté dans ce qui s'adreſſe au Régent dans la Déclaration, du reſpect & de l'attachement pour le Pape dans le témoignage qu'il rend au feu Roi. L'exhortation, qu'il fait à M. le Duc d'*Orléans* ſur les engagemens de ſon Baptême, & ſur ce qu'il doit à la Religion, m'a paru admirable ; ſi les Janſénittes avoient fait une telle piéce, elle feroit bien du bruit ; peut-être ſuis-je prévenue, mais c'eſt à vous que je parle.

Ce 12. *Avril.* Si vous pouviez venir avant Mr. de *Dangeau* & avec elle, ce ſeroit aſſurément un plaiſir de plus pour moi : voilà ce que mon cœur vous répond : mais la raiſon vous dit, que loin de multiplier vos viſites, il faudroit les éloigner pour me faire oublier aux autres, & pour me faire oublier à moi-même tout ce qui n'eſt plus pour moi. Je penſai plus d'une fois hier à l'éloignement du Chevalier de *Caylus* ; pleurez-le, je vous le permets, malgré ſes folies ; vous ſçavez que j'ai le malheur de connoître les ſentimens des méres.

L'Evêque, fils de M. *Fagon*, a toujours

jours passé pour peu de chose ; & il me semble que son pére desiroit qu'il fut éloigné & résident.

LETTRE CXXX.

Ce 19. Avril 1717.

RIen ne me paroît plus attendrissant que ce qui vous est arrivé chez M. le Maréchal d'*Harcourt* : il est vrai que vous n'avez guére respiré depuis notre séparation. Je crains bien que le reste de votre vie ne soit fort triste ; on rachéte bien les plaisirs & l'enyvrement de la jeunesse : je trouve, en repassant ma vie, que, depuis l'âge de trente-deux ans, qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment sans peines, & qu'elles ont toujours augmenté.

Je ne sçai rien des affaires de M. le Duc du *Maine* : il m'écrit rarement ; je n'entens pas parler du Grand-Prieur. Si Mᵉ. la Princesse d'*Espinoi* avoit été parfaitement contente de sa belle-fille, j'en serois encore plus fâchée : quand en aura-t-elle une selon son goût ? J'espére peu de la conversion de Mᵉ. de C..... Je ne me sou-

ſoucie point de lire *Télemaque*. Dites à Mᵉ. de *Dangeau*, qu'elle a moins de foibleſſe humaine qu'une autre, mais qu'il vient un tems où on la ſent dans toute ſon étendue.

Nous parlerons Mercredi du Czar, qui me paroît un très-grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

LETTRE CXXXI.

Ce 28. *Mai* 1717.

JE ſuis toujours inquiéte de l'état où eſt Mᵉ. de *Dangeau*: & je la vois entre ſon mari mourant, ſon fils à demi-mort, ſa belle-fille frapée d'un mal incurable, & un enfant de treize ans pour toute reſſource, pour toute conſolation. Cette image m'en rappelle une plus douloureuſe encore, & l'amitié ſuffiſoit pour m'affliger.

Je ſors de la viſite des trois Dames qui ſe ſont relayées de converſation générale, & de tête à tête qui ſont encore pires: Mᵉ. d'*Aubigné*, après m'avoir affadie de mille louanges d'un ton moëlleux & onctueux, me voulant perſuader de la voir ſouvent, & moi l'aſſurant de l'inutilité de telles viſi-

tes,

tes, elle m'a dit que quand ce ne seroit que pour se recommander à mes saintes priéres, je devrois me rendre.

Vous ne vous êtes point trompée. J'ai promis de payer la Profession de Mlle. de *Barneval* l'ainée, & deux cent livres de pension à la cadette. J'ai beaucoup d'argent: mais je ne puis me résoudre à laisser mourir de faim les parens de ces filles-ci, qui ne manquent de rien, tandis que leurs familles manquent de tout. Donnez deux Louïs par mois à Me. de *Solanet*.

LETTRE CXXXII.

Ce 11. *Juin* 1717.

Mlle. *Gaudri* vient de me dire que le Czar traîne avec lui une fille, au grand scandale de Versailles, de Trianon, & de Marly; je ne puis ajouter foi à ce discours. Je viens de recevoir une lettre de Me. d'*Aumale*, qui me dit que la Picardie est déja édifiée de la sainteté de sa fille.

Adieu, Madame: je crains d'apprendre de mauvaises nouvelles de la décision de l'affaire des Princes. En ce moment M.

Ga-

Gabriel entre, & me dit que M. de *Bellegarde* me mande, qu'il veut venir ici après diné, ſi je le trouve bon : c'eſt le Czar : je n'ai oſé dire que non ; & je vai l'attendre ſur mon lit ; on ne me dit rien de plus ; je ne ſçai s'il faut l'aller recevoir en cérémonie, s'il veut voir la maiſon, les Demoiſelles, s'il entrera au chœnr : je laiſſe tout au hazard.

Le Czar eſt arrivé à ſept heures du ſoir : il s'eſt aſſis au chevet de mon lit ; il m'a demandé ſi j'étois malade : j'ai répondu qu'oui : il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu, une grande vieilleſſe ; il ne ſçavoit que me dire, & ſon truchement ne paroiſſoit pas m'entendre ; ſa viſite a été fort courte ; il eſt encore dans la maiſon, mais je ne ſçai où. Il a fait ouvrir le pié de mon lit pour me voir ; vous croyez bien qu'il en aura été ſatisfait.

Je ne veux point l'hiſtoire de la finance. Voilà, pour la Ducheſſe de *Noailles*, une lettre toute pleine de miel & de ſucre, parce qu'elle m'en écrit deux, ſans demander à me voir. Ma mémoire commence à s'affoiblir ; vous ai-je priée d'envoyer cinquante Louïs à M. de *Pouthieu*, Gentilhomme de nos parens, & digne de cette qualité par ſon indigence ? LET-

LETTRE CXXXIII.

Ce 6. Juillet 1717.

QUoi qu'il arrive, nos Evêques ſeront mieux à leur Diocèſe, que dans les antichambres des Princes. Je ne regrette que nôtre Cardinal, à cauſe de ſa bonne tête, & de l'accès qu'il a auprès du Régent.

M. le Duc du *Maine* ne me parle que de ſageſſe pour lui & pour tout ce qui l'environne : mais je ne penſe pas qu'on puiſſe réduire ſa femme à ne rien dire ; & de plus, ne ſçait-on point faire parler ceux qui ſçavent le mieux ſe taire ? & qu'eſt-ce que le perſonnage d'être toujours en juſtification ? Je ne crois pas que mes exhortations fuſſent fort utiles : ce ſeroit à M. de *Fréjus* à faire un beau perſonnage en tout ceci, & à conſeiller M. du *Maine*; mais n'a-t-il pas de meſures à garder avec les autres? J'ai toujours bien ſenti que notre Prince n'eſt pas aimé : ſon frére trouve-t-il quelques amis dans cette occaſion ? Il eſt certain qu'il n'y a que vous qui penſiez comme moi. Je n'ai point envie de vous voir, nous

nous ne ferions que nous affliger enſemble : il vaut bien mieux me laiſſer montrer à lire à Mlle. de *la Tour*. Que dit-on du voyage de Mlle. d'*Aumale*? Je ferai mon poſſible pour diſſimuler avec M. le Maréchal de *Villeroi* : il ne peut ſouffrir un homme au-deſſus de lui ; & nous avons tout à craindre pour celui que nous aimons (*le Duc du Maine*).

LETTRE CXXXIV.

Ce 30. Juillet 1717.

ME. de *Ventadour* vint hier avec M. l'Abbé *Perot* : ils furent de bien meilleure compagnie que vous, car ils ne ſont point ſi triſtes. Je ne crois pas M. de *Tallard* aſſez ſage pour être fâché de rentrer dans les affaires : qu'il y faſſe du bien, & je lui pardonnerai ſon ambition.

Vous m'avez laiſſée avec une cruelle idée : on attaquera la place qu'a M. le Duc du *Maine* auprès du Roi ; mon Dieu ! qu'eſt-ce que tout cela deviendra ?

Ce 31. Juillet. Ce ſera quelque choſe de bien triſte, ſi le reſultat du.... n'eſt que

que des projets rejettés : nous avons besoin de remèdes effectifs. Je pense, le moins que je puis, aux affaires de l'Eglise ; mais quelque compassion que j'aye pour M. le Cardinal de *Rohan* quand il est ici, je vois avec peine qu'il n'y ait plus personne, pour parler au Régent dans les occasions pressantes, quand il n'y est pas.

Ce 1. *Août.* Je tremble de ce qui doit éclorre demain : est-il possible qu'on puisse être plus mal qu'on est ? je parle des autres ; car St. Cyr & moi nous sommes traités en Favoris. Ne donnez-vous plus à Me. de *Solanet* & à *Charlot* ? Avez-vous perdu tout-à fait Me. de *Chanteloup* ? Voulez-vous retrancher mes aumônes, quand les misères augmentent ?

Ce 2. *Août.* La réduction de 10000. liv. à 4800. liv. me paroît bien grande : mais il faut sçavoir bon gré de ce qu'on laisse, puisqu'on peut tout prendre : votre état va m'attacher à la vie.

Je reçois des lettres de tous mes pauvres Couvens, qui m'écrivent qu'on leur demande des déclarations de tous leurs biens : ces filles en sont bien allarmées.

Il m'étoit déja revenu que M. le Maréchal de *Villeroi* s'étoit fait beaucoup d'hon-

d'honneur dans le monde : mais on ne m'a point dit comment : je le ſçaurai, quand il vous plaira ; je comprens & je partage ſes inquiétudes ſur l'enfant ſi précieux, & vos peines ſur les vôtres.

LETTRE CXXXV.

Ce 2. Septembre 1717.

LEs événemens ſont conſidérables aujourd'hui, & pourroient avoir de grandes ſuites : mais j'eſpère avec vous que ſi le Régent tient bon, les autres ſe rendront. J'ai aſſez perdu la ſuite des affaires des Princes du Sang, pour ne pas entendre ce que vous me mandez ſur la ſignature de Me. la Ducheſſe d'*Orléans*. Que vous faites bien, ma chère niéce, de tâcher de vous réjouïr, ou du moins de vous diſſiper ! nos ennuis ſont mauvais à tout. Je ne ſçai que deſirer ſur la conduite du Pape : car je crois qu'on eſt aſſez diſpoſé à ſecouer ſon joug, s'il employoit ſon autorité : le Cardinal de *Biſſy* eſt bien à plaindre ! il s'eſt attiré beaucoup d'ennemis, & n'a rien pour ſe ſoutenir.

tenir. Il me ſemble que vous n'étiez point bilieuſe, mais tout eſt changé

Ce 3. Septembre. Je dois plus d'une réponſe à Me. de *Dangeau*: mais le moyen de rire quand on n'entend parler que de malheurs ! Notre Maréchal ne m'a pas laiſſé ignorer la petite allarme que le Roi a donnée: il me ſemble que ſans trop de curioſité on peut s'intéreſſer à la ſanté d'un enfant ſi précieux, à l'état des finances, & au Parlement.

Le Prince de *Dombes* n'en eſt que mieux, s'il eſt baſané: mais je l'aimois mieux en Allemagne qu'à Paris: je crains toujours quelque rencontre fâcheuſe. Je voudrois être indifférente pour M. le Comte de *Charolois*: mais, je l'avoue, il y a quelque choſe de plus. Quoique je m'attende à un ſchiſme il y a long-temps, je n'ai pu lire, ſans friſſonner, que vous le croyez proche: Dieu veuille avoir pitié de la France & de ſon Roi! Je ſuis bien aiſe de tout ce qui eſt avantageux au Cardinal de *Rohan*: & je ſerois bien fâchée d'avoir à l'effacer de la liſte des gens que j'eſtime: elle eſt déja bien courte, cette liſte !

Notre Curé de St. Sulpice eſt fort actif; il entreprend de grandes choſes, &

& fera de grands biens à Paris. Me. la Ducheſſe d'*Orléans* eſt un objet de pitié : je voudrois bien que la mort de Me. *D*..... augmentât les craintes, où l'on m'a dit que Me. la Ducheſſe de *Berri* eſt tombée. Mille amitiés à notre aimable, & reſpectable amie : voyez-la le plus ſouvent que vous pourrez, pour le plaiſir de l'une & de l'autre, & même pour le mien. Je me fais un grand plaiſir de l'idée d'une Dame de campagne qui envoye de ſa chaſſe à une Dame de la Cour de ſes amies. Je ne vois rien, je ne ſçai rien, & je ne penſe preſque rien. Bon ſoir, ma chère niéce : il faut me coucher ſur les ſix heures : mes forces ne vont pas plus loin.

LETTRE CXXXVI.

DE MAD. DE CAYLUS.

JE n'ai point vu le Maréchal d'*Harcourt* depuis le premier d'Octobre ; mais je ne me ſuis point apperçue qu'il fût différent de ce que nous l'avons vu depuis les fâcheuſes attaques qu'il a eues. J'ai toujours trouvé en lui ce bon ſens,

cette bonne tête, ce juſte diſcernement entre le bien & le mieux. Mais il y a tant de différence d'être conſidéré par une amie au coin de ſon feu, par une femme qui dit & qui penſe à peu près les mêmes choſes, ou par une troupe de gens qui n'ont dans l'eſprit que cette maxime, *Plus de morts, moins d'ennemis*, que je ne ſuis point étonnée qu'on juge ſi mal d'une foibleſſe, qui néanmoins ne prend que ſur le corps.

Madame de *Berri* a paſſé la fête aux Carmélites : elle y alla coucher la veille avec la ſeule d'*Avaiſe* ; on dit que ces ſaintes filles ſont édifiées d'elle ; je ſuis ravie que cette Princeſſe forme cette liaiſon. Quand elle n'aboutiroit qu'à les faire payer, ce ſeroit beaucoup : & on dit qu'elle a déclaré, qu'elle vouloit prendre ſoin de leurs affaires. La petite vérole fait ici bien du ravage. Avez-vous ſçu la mort de cette pauvre Mme. de *Forcet*, précédée de celle de ſa fille, dont elle avoit pris cette même maladie ?

M. *Fagon* eſt depuis quelques jours arrivé dans ſa retraite du Jardin du Roi : nous nous ſommes fait mutuellement de tendres meſſages : il eſt ſûr qu'on lui conſerve ſon habitation, & même l'autorité

torité ſur les plantes, avec une penſion de deux mille écus : ce traitement eſt fort raiſonnable.

Comment voulez-vous que je ne me mette pas en peine, quand j'entens dire que vous avez la fiévre, & que vous êtes plus abbatue ? L'habitude peut-elle ôter ſur cela la ſenſibilité ? *Il faut premier que mon cœur on refonde.*

Je ſuis fort bien ici : je ne pers pas un rayon du Soleil, ni un mot des Vêpres d'un Séminaire où les femmes n'entrent point : c'eſt ainſi que toute la vie eſt mêlée ; d'un côté, ce Palais, (*le Luxembourg*) & de l'autre, les louanges de Dieu.

Je reprens ma lettre pour vous faire des remercimens de la pauvre *Barneval*: Mme. de *St. Geran* & elle ſont encore chez l'Hoſpitalier *Bonrepaux* : jamais Patriarche n'a porté cette vertu plus loin. Les troubles d'Angleterre ne diminuent pas : la révolte d'Ecoſſe s'étend, & le Duc d'*Ormond* eſt paſſé. Je vous avoue que je me ſens un grand zéle pour le Roi *Jacques*, & que je ſuis *Tory* juſques dans la moëlle des os ; nous le verrons ſur le Trône de ſes Péres, & nous l'y verrons bon Catholique. Je voudrois bien pou-

voir jouïr de ces nouvelles, & faire ma cour à la Reine d'Angleterre: vous ſerez informée, ma chère tante, de tout ce que j'apprendrai; c'eſt peut-être le ſeul événement qui puiſſe exciter votre curioſité, j'en connois les motifs.

LETTRE CXXXVII.

DE MAD. DE MAINTENON.

Ce 11. *Octobre* 1717.

IL eſt vrai que je ſuis ravie du retour de Mme. de *Remiremont* : c'eſt une ſociété pour vous, auſſi agréable que glorieuſe. Je crains qu'on ne vous rende quelque mauvais office ſur le ſéjour de cet Eſpagnol chez vous. Je ſerai bien ſurpriſe, ſi l'acceptation du Cardinal contente le Pape : c'eſt dommage, que je me forme l'eſprit ſi tard ! Je me ſerois épargné bien des peines, ſi j'avois ſçû tout ce que les Papes & les Rois ſont capables de faire : il y a des gens qui croyent que tout ce que M. le Duc d'*Orléans* fait pour adoucir, eſt fondé ſur ce que Rome veut éclater. Il ne ſeroit pas mauvais

vais d'oppoſer Madame de *Berri* à Madame la Ducheſſe : il en réſulteroit quelque choſe de bon.

Je ſuis très-fâchée de ce que Mme. de *Levis* n'a pas la livrée de Madame d'*Orléans* : je crois que j'aurois deſiré de l'avoir. Il eſt vrai que la demande du Gouvernement de St. Germain m'a ſurpriſe : la De. de *N.* m'a donné part de ce bienfait nouveau ; mais je n'ai de force, de courage, & de ſenſibilité que pour vous.

Ce 12. *Octobre.* La déclaration m'a paru un arrangement de paroles, qui ne veut rien dire : on y demande une déciſion déja accordée : on la ſuppoſe à faire, & elle eſt faite ; les termes reſpectueux pour le Pape éblouïront bien des gens qui ne ſont au fait ni de cette affaire, ni du ſtile des Caméléons : ſi tout cela eſt concerté, il y auroit, ce me ſemble, plus à eſpérer pour la paix.

Je n'ai pas grande foi au raccommodement, quand on a été brouillé d'une certaine façon & pour de certains ſujets : il eſt impoſſible que ce qui s'eſt paſſé entre les grands Acteurs des Finances ne ſoit encore un contre-temps. Je ſuis ſurpriſe de ce que vous me dites du mariage de M. le Comte de *Charolois*.

Eſt-il vrai que le peuple veut s'allarmer ſur la ſanté du Roi? Je croyois que c'étoit une tendre inquiétude qu'on nous laiſſoit à vous, à moi, & à St. Cyr. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de ſon Gouverneur, qui me raſſure.

Il faut remettre tous nos plaiſirs de Courbevoie à l'Eté prochain: dites à Mme. de *Dangeau* qu'il faut ſonger à une niche: ceux du garde-meuble en uſent ſi bien avec moi, qu'ils ne nous refuſeront pas: je jouerai au Piquet avec Mad. la Comteſſe, & nous paſſerons là d'agréables journées: il faut que les miennes finiſſent à cinq heures, mais j'arriverai de grand matin. Adieu, ma chére niéce, je vai me coucher, pendant que tout le monde va ſouper: la vieilleſſe ſépare de tout; mais la ſolitude eſt bonne, à moins qu'on ne ſoit mauvais ſoi-même.

LETTRE CXXXVIII.

Ce 18. *Octobre* 1717.

JE n'ai nulle habileté pour prévoir l'avenir: mais je vois clairement que le préſent ne va pas bien, & que les mois ſe paſ-

passent sans qu'on voye l'effet de ces brillantes promesses qui ont amusé le peuple : il est pourtant certain qu'il y a des endroits dans le Royaume qui vont mieux : on m'assure qu'il y a de l'argent dans le Pays Chartrain, qu'il y en a encore plus à Rouen, que le Commerce y va très-bien, & qu'il se rétablit à Lyon & à Tours : si cela est vrai, il ne faut pas désespérer : on négligera l'Eglise : on relevera l'Etat.

De la maniére dont on me parle des audiences du Duc de *Noailles*, & de l'impossibilité de l'aborder, on n'a jamais vu Ministre faire une plus grande figure. Je refuse tout le monde : mes demandes seroient reçues avec politesse, mais négligées, & peut-être avec raison. On m'assure, mais d'assez mauvaise part, qu'on vend les équipages de M. le Duc de *la Feuillade*. Je suis fort aise que le Prince de *Dombes* se fasse aimer. Nos Princes sont admirables dans la diversité de leurs pensées, & trouvent toujours le moyen de surprendre.

Ce 19. *Octobre.* J'aime fort le reçu au haut de la lettre : votre bel esprit devoit n'acheter que les volumes qui me manquoient : je vous assure que je les trouve

à très bon marché : vous ſçavez que je ne puis flater quand il s'agit d'argent.

M. le Duc de *Noailles* eſt très-content de ſon ouvrage : il eſpére beaucoup ; ſa femme m'apporta une lettre de Mme. de *Dangeau*, qu'elle finit par me mander que les gens ſenſés ſont fort ſatisfaits de la conduite de ce Préſident des Finances.

M. du *Maine* aſſure que cet Anglois eſt un homme ſans honneur, ſans Religion, & ſans foi, & que ſon projet fut rejetté par le Parlement d'Ecoſſe. Cet homme & *Dubois* vont ruiner la France : hélas ! le Roi ne ſongeoit, un mois avant ſa mort, qu'à la ſoulager & à l'enrichir.

LETTRE CXXXIX.

Ce 9. Novembre 1717.

Mme. de *Dangeau* vient de partir : il me ſera encore plus aiſé de prendre patience, que de lui faire entendre raiſon. Il eſt fâcheux, que voulant me dévouer aux viſites, il n'y ait que la vôtre que je ne puiſſe recevoir.

J'ai été quatre heures de ſuite en contrainte & en attention : c'eſt trop à mon âge.

Ce

Ce 10. *Novembre.* Je crois tout ce que vous me dites sur Mme. de *Dangeau*, elle est bien sensible ! mais je trouve que les étrangéres ne meurent pas de sensibilité : cette mort-là est réservée aux Françoises, & cependant je ne meurs point. M. l'Archevêque de Rouen m'écrivoit il y a quelque temps, que tout étoit accommodé. Il faut que M. de *Nismes* n'agisse pas tout seul : il se perdroit inutilement : c'est à vous que je le dis, car je ne dois rien dire.

Que votre fils est louable de connoître si-tôt le danger de Paris ! mais qu'il est à plaindre par la difficulté de s'en garantir ! Pourquoi ne donnez-vous pas à *Charlot* & à mes autres pauvres selon leurs besoins ?

L'état du Roi d'Espagne est affreux, s'il n'est pas fini : son esprit n'étoit point tourné, ce me semble, à la folie.

J'ai consulté M. *Besse* sur vos maux : il vous conseilleroit le lait, & dit que vous ne guérirez qu'en changeant la qualité de votre sang : je ne puis douter, au bien qu'il me fait, que M. *Fagon* ne fût prévenu contre cette nourriture-là. Rien n'est si froid que nos lettres, parce que notre cœur est transi. Mais pourquoi penser aux plaisirs, quand on n'a que deux jours à vivre ?

LETTRE CXL.

Ce 22. Novembre 1717.

L'Etat de M. le Régent me fait beaucoup de peine : je prie ſouvent pour lui & pour Mᵉ. ſa fille ; & je demande pour eux, peut-être pas ce qu'ils ſouhaitent, mais ſurement ce qu'ils devroient ſouhaiter. Il me paroît qu'on parle autant de la mauvaiſe ſanté du Prince des Aſturies que de celle du Roi ſon pére.

Donnez à Mᵉ. de *Solanet* : d'un côté, on ne voit que miſéres, & de l'autre, tant de ſujets de crainte, qu'on a de la peine à ſe deſſaiſir de ce qu'on tient.

Le pauvre M. de *Chamillard* paſſa ici il y a quelques jours, & m'envoya faire des excuſes de ce qu'il n'arrêtoit pas : il étoit avec Mᵉ. ſa femme, qui a été le chercher ſur une quatriéme attaque d'apoplexie ; je voudrois qu'il ſçût que je demande de ſes nouvelles.

Il faut à M. le Cardinal de *Noailles* autant d'amis qu'il en a, pour faire paſſer doucement une acceptation & une proteſtation en même tems, car j'appelle ainſi cet appel.

Je

Je ſerai très-inquiéte de M. le Duc d'*Orléans* que j'ai toujours aimé, & qui ne m'a jamais haie: il n'en eſt pas de même des autres malades dont vous me parlez, excepté M. de *Fréjus*.

LETTRE CXLI.

Ce 29. Novembre 1717.

JE ſuis charmée que les yeux du Régent ſoient un peu mieux; mais ſon régime fait tout craindre: ne pourroit-il pas ſe laſſer enfin des plaiſirs? Les affaires l'uſeroient moins vîte: je crois ſes jours utiles à la France. L'état du Duc de *Noailles* me paroît bien déſagréable, & je ne le crois pas fort patient: mais on ſe trompe tant dans les jugemens qu'on fait!

M. *Bonnet* me diſoit il y a deux jours, que l'Archevêque de Bourges lui avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc, & cela, avec un ſourire, qui me fait croire qu'il me regarde comme un prodige: il aura ſans doute ajouté que je raiſonne tout auſſi bien que lui: me voilà donc une perſonne à montrer. Il faut avouer qu'il eſt

bien glorieux de vivre long-tems : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit, Elle raisonne encore juste, elle écrit encore d'une main ferme : me voilà bien louée ! & voilà de grands sujets d'amour-propre !

LETTRE CXLII.

Ce 6. Décembre 1717.

NE parlons donc plus de nous moins écrire, puisque vous en êtes offensée ; & jouïssons en paix du mérite de *Petin*. Je serois bien fâchée que M. & Me. de *la Vrilliére* perdissent leurs fils : il me semble qu'ils méritent l'un & l'autre d'être heureux : ils ont une bonne réputation.

Mlle. de *la Tour* est un petit sujet incompréhensible en tout, dans ses maladies, dans ses goûts, dans ses sentimens, dans ses jouets. M. le Duc du *Maine* a voulu que je visse ses enfans : il a raison de les montrer : ils passérent ici hier en revenant de Rambouillet ; ils sont à souhait : la contenance noble, la visite courte ; ils parlérent préciséement comme il convient à leur âge : je n'y aurois ni ajouté ni retranché

une

une parole, & leur grand-pére en auroit été fort content.

Ce 7. Décembre. M. *Mauduit* a eu de la peine à trouver 1600. liv. Je commence à éprouver la rareté de l'argent : mais entre nous, s'il vous plaît.

L'intrigue eſt plus puiſſante à la Cour que les liaiſons du ſang : faut-il paſſer de cette réflexion qui en entraîneroit tant d'autres, à la Ducheſſe de *Noailles* qui m'écrit quelques plaintes ſur M. le Duc de *la Force*, & ſur M. *Law*, comme une bonne femme, toute dans les intérêts de ſon mari : elle ne m'avoit jamais parlé de rien. M. de *Guignonville* me mande qu'il vous a confié toutes ſes peines : il faut voir la ſuite ; mais il me paroit qu'on va aſſez vous conter ſes douleurs, ſans penſer aux vôtres : je connois ce perſonnage-là. M. *Beſſe* me dit en ce moment, que le Cardinal de *Polignac* a écrit au Nonce une lettre un peu forte ; voilà le plus important de mes Auteurs. Bon ſoir, mon enfant.

LETTRE CXLIII.

NOus allons voir ce que produira la préſence de votre Cardinal : le Régent va être vivement attaqué des deux côtés. La proſe & les vers que vous m'avez envoyés ſont fort jolis, mais la matiére paſſe la raillerie. Au reſte, je dois vous dire que je ne m'ennuye plus, depuis que je me porte bien ; les priéres, mon ajuſtement, l'éducation de Mlle. de *la Tour* rempliſſent la matinée : quelques inſtructions aux jeunes Profeſſes, des récréations avec la Communauté, une heure de Piquet ou de *Trictrac* avec Mlle. *d'Aumale* ſuffiſent pour l'après-diné. J'ai été malſaine dans tous les âges de ma vie, mais ma caducité eſt vigoureuſe.

Je ſuis aſſez bizarre ſur Me. de *Dangeau*; je ne veux pas la voir : je m'ennuye de ne pas entendre parler d'elle.

Ce 14. *Décembre.* J'attendois de grandes nouvelles hier par *Petin* : il pourroit bien ne s'être pas paſſé grand' choſe : il ſe pourra même que le Régent accordera encore quelque Courier à Rome dont il faudra attendre le retour, car le parti

ne

ne demande qu'à retarder : & en effet il profite bien du tems qu'on lui donne.

Il y a plus de deux heures que j'attens M. de *Villeroi* : ſa ſanté, celle du Roi m'empêchent de murmurer ; mais il eſt ennuyeux d'attendre : & voilà comme les plaiſirs les plus innocens ont leurs dégoûts.

Ce 15. Décembre. M. le Maréchal de *Villeroi* ſe préparoit à me dire bien des choſes, & craignoit que le tems ne nous manquât : cependant il ne m'apprit rien de nouveau : il gliſſa ſur les affaires de l'Egliſe : il m'apporta les piéces d'eſprit que vous m'avez envoyées : il me parut abbatu & un peu vieilli ; en vérité, ce ſeroit une grande perte : il eſt rempli d'eſtime pour vous, & m'aſſure qu'il trouve le Régent très-diſpoſé à vous marquer la ſienne : vous me manderez le ſuccès de ſa négociation : je lui parlai de Me. de *Mailli*, ſans pourtant le charger de rien. La converſation fut aſſez languiſſante ſur le temps préſent : mais nous tombames ſur le paſſé, & ſur ceux que nous avons perdus, & nous ne pumes finir. Il me tourmenta un peu ſur le ſéjour que vous voudriez faire ici de tems en tems : il ſe moqua de moi, quand

quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas : il eſt très-incapable de comprendre que je doive, & encore moins que je puiſſe m'occuper de St. Cyr : & il rabattroit bien de l'eſtime qu'il a pour moi, s'il me voyoit montrer à lire à Mlle. de *la Tour*, examiner la vocation d'une poſtulante, ou raccommoder mes chemiſes.

Remerciez bien M. le Cardinal de *Rohan*, je vous prie, de ce qu'il a fait pour la penſion de deux jeunes Gentilshommes auxquels je m'intéreſſe véritablement, & que je crois avoir ôtés au parti. Vous m'annoncez M. de *Guignonville* pour ce matin ; je ne ſçai quel conſeil lui donner : & le Duc de *Nouilles* a conduit ſon affaire, de façon à tout perdre ſi ce pauvre homme ne fait rien pour en ſortir, & à l'avoir pour ennemi, s'il cherche d'autre ſecours que le ſien. Ne ſortez de votre oiſiveté, que pour vous aſſurer de celle dont vous jouïſſez.

LETTRE CXLIV.

Le jour de Noel, 1717.

JE n'ai point douté que la préſence du Cardinal de *Rohan* ne produisît un Courier très-preſſant à Rome, mais qui ne fera rien de plus déciſif que ce qui ſe paſſe depuis tant d'années : Dieu veuille que la bonne cauſe n'en ſouffre pas, & que notre Cardinal ne perde rien de ſa réputation ! Me. de *Dangeau* veut venir Mercredi : & il faut bien y conſentir : ſon ſtile ne ſe ſent pas de la diminution de ſa joie : ſa lettre eſt admirable : elle y emploie toutes ſes connoiſſances : Me. *Guyon* eſt citée fort à propos : elle compare la plénitude de ſon amitié à celle de la grace, mais tout cela avec un tour très-ſingulier : elle me fait ſeulement une demande incivile, qui eſt, de me trouver de la joie ; je n'aurai certainement que celle qu'elle m'apportera.

Ce 27. Décembre. Le premier moment de la viſite de notre amie me fit plaiſir : la ſuite me fit de la peine : elle voulut, je

je crois par conſcience, jouer au Piquet: elle m'attendrit à ne pouvoir retenir mes larmes: le reſte me mit en fureur; elle finit par me déclarer que deſormais elle viendra ſans m'avertir: je ſuis entre la triſteſſe & la colère, & je me prens à vous de tout: c'eſt vous qui me remettez continuellement dans le commerce du monde: je me repens de vous écrire ſi ſouvent, de vous envoyer mille choſes, & en un mot d'avoir la conduite d'une inſenſée, qui en déſirant d'être oubliée, fait tout ce qu'il faut pour ne l'être pas: jugez, ma chère niéce, de ce que vous avez à réparer; car c'eſt tout de bon que je ne puis ſoutenir des diſputes continuelles. Me. de *Dangeau* veut me faire ici un appartement qui ſera délicieux: rien n'eſt plus facile que de trouver dans St. Cyr des logemens pour vous toutes: il n'y a rien d'embarraſſant là-deſſus.

Je ne finirois pas, ſi je vous diſois les projets déſordonnés dans leſquels elle me veut faire entrer, qui ſont auſſi oppoſés à mon inclination qu'aux intérêts de St. Cyr, que je détruirois plus vite que je ne l'ai bâti: n'en parlons plus; en voilà aſſez, pour une perſonne qui entend rai-

raiſon, qui m'aime & qui me croit vraie.

Il n'y a pas d'apparence que les affaires de l'Egliſe changent de face ſi tôt, & ce n'étoit pas la peine de faire marcher votre Cardinal : le Maréchal de *Villeroi* parle toujours avantageuſement de lui.

Je ſupporte la mort de *Charlot* fort courageuſement : je trouve aſſez mauvais que vous ſoyez ſi long-temps, ſans voir les Princeſſes de Lorraine : je les eſtime fort, & je ſuis ravie de ſçavoir que la Princeſſe de *Soubiſe* eſt la ſageſſe même. On m'a dit que l'on retient préſentement la jeune Princeſſe de *Conti*, & que M. ſon mari veut changer de conduite : on ſe laſſera peut-être de vivre ſans.....

LETTRE CXLV.

Ce 10. *Janvier* 1718.

LEs affaires de Bretagne me paroiſſent ſérieuſes : on dit que le Prince *Eugéne* eſt à Londres, & je crois déja le voir nous faire la guerre dans cette Province. Quant aux affaires de l'Egliſe, elles

elles ne peuvent qu'empirer, quelque parti qu'on puiſſe prendre : je plaindrois le Cardinal de *Rohan*, ſi je pouvois plaindre un homme qui a l'honneur d'être la victime de ſon zèle pour la vérité.

Je ſerois bien aiſe que le pauvre *Guignonville* ſortit d'affaire par M. de *Noailles*; mais en vérité je crains que le ſecours ne vienne trop tard : il me paroit fort mal.

Je ſuis bien touchée de ce que notre Maréchal a fait par rapport aux Janſéniſtes : c'eſt une marque de courage & d'affection pour le feu Roi, qu'on ne peut trop louer. J'eſpère que lorſque Me. de *Dangeau* ſçaura ce qui s'eſt paſſé entre nous, elle ſe rendra, & je conſens que ce ſoit par complaiſance, ſi ce n'eſt pas par conviction : mon projet ſeroit qu'elle me vît quatre fois l'an, & vous avec elle, que la Ducheſſe de *Noailles* fît de même, & vous avec elle : vous pourriez même vous joindre quelquefois. Travaillez ſur ce plan.

Ce 11. *Janvier.* Je deſire des nouvelles de conſéquence par l'intérêt que je prens au bien général : je ne ſuis plus fâchée d'en ſçavoir de ceux que je n'ai pas oubliés : mais la plus forte raiſon eſt

pour

pour les Dames de *St. Louïs*, qui d'ordinaire en ſçavent de fauſſes par le marché de Verſailles & par les Provinciaux qui voyent leurs filles. Ne craignez point d'être commiſe, je ne dis pas celles qu'il ne conviendroit pas que je ſçuſſe par vous. Je viens d'écrire à la Ducheſſe de *Noailles* pour M de *Guignonville*, c'eſt-à-dire pour lui fournir un prétexte d'en parler; car je n'en dis qu'un mot, tant je crains qu'on ne ſe fâche contre nous!

Il faut eſpérer que les démêlés des Dames déſuniront l'Hôtel de C. & les *Noailles*. Je penſe comme vous ſur M. *Deſmarets*: je ne crois pas qu'il s'accommodât d'une ſeconde place, ni que le Duc de *Noailles* s'accommodât même d'un ſecond. Les remontrances du Parlement ſont, ce me ſemble, raiſonnables: & cela ne lui arrive pas toujours.

LETTRE CXLVI.

Ce 24. Janvier 1718.

VOus me connoiſſez aſſez, ma chère niéce, pour ſçavoir ſi je ſuis ſenſible à la mort de M. de *Dangeau*: la dou-

douleur de notre amie, & tout ce qui en retombera ſur vous ſont aſſurément les événemens qui pouvoient le plus m'affliger. Je voudrois être à Paris pour pleurer avec elle, & prier avec vous: j'ai deux choſes à vous demander: l'une, que vous ne vous tuïez pas, & l'autre, que vous empêchiez Me. de *Dangeau* de précipiter ſa réſolution: elle eſt encore bien jeune, & je ſçai qu'on vit long-temps.

J'admire les Bretons: toute la ſageſſe des François eſt donc dans cette Province-là? Vous m'effrayez ſur le Schiſme; mais j'ai peine à croire, qu'il ſoit pire que ce que nous voyons. Que de choſes j'ai vues! Me. la Ducheſſe de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des maniéres & par une conduite, qui auroient fait la diſgrace de toute autre. Me. de *Monteſpan* atteloit ſix ſouris à un petit caroſſe de filagramme, & s'en laiſſoit mordre ſes belles mains: elle avoit des cochons & des chévres dans des lambris peints & dorés: le Roi la montroit aux Miniſtres, comme un enfant, ſe récriant ſur le badinage des *Mortemarts*: mais elle ſçavoit tous les ſecrets de l'Etat, & donnoit de très-bons conſeils, & de très-mauvais, ſelon ſes paſſions. Le

Le Chancelier trouve-t-il bon que le Parlement déſapprouve qu'on lui faſſe une maiſon ?

Ce 25. Janvier. Vous ſçavez bien que j'ai de l'inclination pour le Chevalier ; les vauriens ne me déplaiſent pas toujours, pourvu qu'ils n'aillent pas juſqu'au vice & au deshonneur.

Ce 26. Janvier. Le ſchiſme de M. d'Apt m'a tranſie : les barricades m'ont effrayée : j'ai compté pour peu les Princeſſes, mais pour beaucoup que vous vouliez prendre du lait le ſoir : il ſemble que je n'aurois plus rien à dire ſur votre lettre, je vai pourtant la reprendre & y répondre.

Les remontrances des Bretons paroiſſent bien raiſonnables, & fort reſpectueuſes.

Ce 10. Mars. J'ai écrit & parlé trop ſouvent au Duc de *Noailles* pour avoir beſoin de m'étendre ſur les intérêts de *Guignonville :* j'ai mandé qu'il mourroit bientôt, ſi l'on nous laiſſoit encore longtemps dans l'incertitude : il me ſemble que le mot de *nous* eſt une très-grande recommandation. Je ne crois pas que la Ducheſſe de *Berri* ſe fâchât du nom que vous n'avez pas voulu écrire.

Mille complimens à notre Maréchal, au

au ſeul dont je ne veux pas être oubliée.

Je ne ſuis pas, entre vous & moi, ſans quelque inquiétude ſur mes affaires & ſur celles de St. Cyr : comment M. le Duc de *Noailles* ira-t-il ſolliciter M. d'*Argenſon* ?

On dit que le Chancelier s'eſt brouillé avec le Régent, pour avoir ſoutenu le Parlement : que cette diſgrace le couvre de gloire : que le Duc de *Noailles* en acquiert beaucoup d'avoir tout quitté en perdant un ami qui étoit l'ame des Conſeils : & qu'il ne faut plus compter ſur rien de bon : voilà les nouvelles de Verſailles.

LETTRE CXLVII.

Ce 7. Février 1718.

LE Duc de *Noailles* n'eſt point embarraſſé de M. d'*Argenſon* : il prétend que nos affaires n'iront que mieux, parce qu'il y aura plus de temps à lui donner. Le Maréchal de *Villars* eſt bien homme à quitter ſi on le chicane : ce ſeroit une perte pour les Officiers : je l'ai toujours vu aller bien droit.

Le

Le portrait que vous faites d'*Alberoni*, me jette bien dans une grande incertitude sur les jugemens que nous faisons des hommes : heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice, & plus heureux encore ceux qui peuvent se passer d'eux! Dieu nous garde du Traité dont vous me parlez!

Il ne se passe point de jour que je ne croye que le Chancelier revient : je m'étois flatée que la bonne cause profiteroit de son absence, & qu'enfin le Régent ne voudroit point se brouiller avec Rome : nos Cardinaux & les bons Evêques paroissent vouloir faire quelque chose de décisif : je ne parlerai qu'à vous de cette matiére, mais il me semble que rien n'est plus dangereux que de demeurer comme on est : c'est en temporisant que le parti s'est fortifié au point où il est. Ce qui s'est passé là-dessus tourneroit à mérite à nos Prélats s'ils finissoient, & tournera à foibleſſe s'ils ne font rien : c'est mon avis, & peut-être l'avis d'une femme. Le Chancelier sera un peu plus fort, s'il revient.

Ce 9. Fevrier. Dieu veuille inspirer M. *d'Argenson* ! il a une méchante besogne à faire, & trouvera plus d'une pierre sur ses pas. Comment le Régent soutiendra-t-il ensemble deux têtes aussi fortes & aussi op-

poſées que le Chancelier & le Garde des Sceaux ? ces deux têtes doivent ſe heurter ſans ceſſe, & que réſultera-t-il du choc ? J'ai reçu une lettre de notre Maréchal, de dix pages, où il n'y a que des réflexions ſur ce qui ſe paſſe : je lui fais une très-longue réponſe, remplie de tout ce que j'ai cru de plus propre à lui plaire : on gagne les honnêtes gens, comme le peuple. Les moins Janſéniſtes ſont éblouïs du mérite du Garde des Sceaux : ſi le Régent continue à ſoutenir le mauvais parti, le bon n'aura pas beaucoup de ſectateurs. Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien : il me ſemble qu'ils ſont plus conſtans dans le mal.

LETTRE CXLVIII.

Ce 16. Février 1718.

SÇait on certainement la cauſe de la diſgrace du Chancelier ? Il me paroît que la multitude eſt favorable au Parlement : je crois bien qu'on a trop attendu a réprimer le parti : mais ne ſera-t-il pas encore plus fort, ſi on lui fait voir de la crain-

crainte ? Eſt-il vrai que le Régent ait répondu fiérement aux remontrances ? Mlle. de *Breuillac* me dit que les Savetiers chantent dans les rues qu'il faut que le Chancelier revienne, & que c'eſt au Parlement à gouverner. Je vis hier M. le Curé de St. Sulpice : ſon embonpoint me ſurprit, & ſa gaieté m'en donna : il me paroît plein de confiance que Dieu n'abandonnera pas les gens de bien.

Ce 17. Fevrier. Je ſuis toujours ſurpriſe de la bonté de M. le Maréchal de *Villeroi* pour moi : il me ſemble qu'il a, depuis long-temps, rempli la meſure de ce qu'il y a de plus tendre & de plus delicat par rapport au feu Roi ſur ce qui me regarde. Cependant il ne ſe laſſe point : & le voilà encore chargé de *Guignonville*. J'aurois eu bien de la peine à lui faire cette priére ; mais il ne l'attend pas, & continue à prévenir mes deſirs en tout. Dites-lui là-deſſus, ma chère niéce, ce qu'il y a de plus propre à lui marquer ma reconnoiſſance : il eſt vrai que cette affaire-là me tient fort au cœur : & il eſt étonnant qu'elle ne ſoit pas finie.

On parle bien différemment de l'état du Duc de *Noailles* : les uns diſent qu'il n'a jamais été mieux à la Cour ; les autres pré-

tendent que non, & qu'il ſuccombera par la force de ſes ennemis.

Vous avez tant rendu de bons offices auprès de moi à la Ducheſſe de *Noailles*, & je ſuis ſi contente de la conduite qu'elle a depuis qu'elle eſt à Paris, que je l'aime véritablement: ſon mari eſt jeune & ſain, mais il n'eſt pas immortel. Je penſe ſouvent, que ſi elle le perdoit..... la perſécuteroit: elle n'eſt pas plus habile que moi en affaires. Vous ſçavez qu'elle a apporté de grands biens; mais je ne ſçai ſi on a tourné ſes conventions d'une maniére avantageuſe pour elle, & je ne lui vois pas un ami propre à la conduire. Je voudrois lui aſſurer M. de *Guignonville* pour les affaires médiocres, & que vous lui donnaſſiez M. *Fagon* pour les grandes: il eſt habile, & ſon pére lui a peut-être inſpiré quelque conſidération pour moi: je le crois un peu du parti où je ne ſuis pas aimée: ce qui n'eſt pas déraiſonnable.

Il ne faut pas nous vanter des honnêtetés de M. *d'Argenſon*: nous ſerions accablées, & il ne faut pas l'importuner. Je ſerois bien contente ſi vous & cette pauvre couſine étoient payées, & ſi St. Cyr étoit traité comme il l'a été juſqu'ici.

Je crains que M. *d'Argenſon* ne ſuccombe

be à la vie qu'il méne : je voudrois bien qu'il réuſſit ; mais on n'oſe preſque l'eſpérer, ſur-tout ayant affaire à un homme qui ne ſuit pas les projets qu'on pourroit faire. La dépendance des Traités eſt grande, & ſera utile aux Anglois, quand ils ne feroient que nous ruiner, ou empêcher notre rétabliſſement. Le départ de Me. la Chanceliére me fait grand plaiſir, & le ſecret, qu'on garde ſur le ſujet de leur diſgrace, pourroit être perſonnel au Régent : ce ſeroit tant mieux, car elle dureroit : mais on le laiſſe bien près, pour continuer les intrigues.

Je ſuis fâchée du départ de M.^r le Cardinal de *Rohan* : ce qu'on veut faire iroit mieux, ce me ſemble, s'il demeuroit en ce temps-là à la tête des Evêques : & vous verrez qu'on renverra à Rome pour gagner encore du temps : le mot d'*encore* eſt bien fort, dans les conſeils. On dit que les Audiences du Cardinal de *Noailles* ſont moins nombreuſes.

La conduite de M. le Duc montre aſſez ſon deſſein : ſi les repas continuent, on pourra découvrir bien des choſes par le vin. Vous me dites une grande parole, que les portes ſecrettes s'ouvriront, ou ſe fermeront, ſelon ce qui plaira à M. d'*Argenſon*.

Eſt-il favori avec le reſte ? il eſt déja tant d'autres choſes. Eſt-il vrai que *Longe-Pierre* eſt au Duc de *Chartres* ? Je crois que le Duc d'*Orléans* n'ignore pas qu'il eſt attaché au Duc de *Noailles* trés-intimément. M. l'Archevêque de Rheims m'a envoyé une belle lettre, qu'il écrit au Régent avec une liberté épiſcopale, & d'ailleurs très-polie & très-reſpectueuſe.

Je ſuis aſſez en peine du compte que l'on rendra à Me. la Ducheſſe de Lorraine de l'état de la Cour : vous ſçavez qu'elle eſt aſſez à la vieille mode, pour aimer ſon mari, ſes enfans, ſa famille : ſa préſence pourra contraindre les ſoupés.

LETTRE CXLIX.

Ce 20. Février 1718.

JE crois *Guignonville* mort : ſon fils veut être Fermier général. Je lui objectai d'abord la différence de ſa profeſſion à celle-là, à laquelle il pourroit bien n'être pas propre : il me répondit qu'il ne falloit que du courage pour s'acquitter de ce qu'il nous convenoit de prendre. Ses larmes pour ſon pére, la peine que je ſentois de ſa mort

mort m'arrachérent une lettre qu'il me demandoit inſtamment : elle n'étoit pas à une lieue d'ici, que je me repentis de l'avoir écrite, dans la peur de faire une priére incivile à des perſonnes à qui je dois ménager le chagrin d'avoir à me refuſer. Je fus tentée d'écrire ce que je penſois à notre Maréchal, mais il m'y parut une maniére de trahiſon pour *Guignonville*, & j'abandonnai tout au hazard. Je viens de recevoir des lettres du Maréchal & du Miniſtre; mais elles ſont, je crois, ſur nos premiéres recommandations. Quoi qu'il en arrive, j'ai voulu vous avertir de tout.

Ce 21. *Février.* J'attens M. le Curé de St. Sulpice avec un échantillon de ſa manufacture : elle me fait regretter Paris : j'entrerois bien dans ſes deſſeins.

J'ai vu filer la mouſſeline : votre Curé eſt admirable ; il ſervira bien l'Egliſe & l'Etat.

LETTRE CL.

Ce 7. *Mars* 1718.

MR. de *la Vrilliére* eſt d'une ſi grande conſéquence, qu'un Courier de ſa

part m'a fait trembler : je n'ai pas douté que ce ne fût pour m'apprendre quelque événement terrible. Cette idée m'a fait trouver le mariage de sa fille assez froid : je lui ai écrit de mon mieux. Ne sont-ce pas deux enfans qu'on marie ensemble ? Me. de *Maurepas* ira-t-elle de son chef ? & Me. de *la Vrilliére* entendra-t-elle à bien conduire ses petits-enfans, sans se mêler des siens ? j'attens pour lui écrire, qu'elle soit grand'. mére.

M. *Besse* vient de m'interrompre & de me dire que le Cardinal de *la Trimouille* a l'Archevêché de Cambrai. Ne sera-ce point une retraite pour Me. la Princesse *des Ursins* ? Je n'entens point ce don de 50000 liv. de l'Abbé *d'Estrées :* n'est-ce point pour la maison qu'on lui avoit vendue ?

Ce 8. *Mars*. Il y a quelque difficulté entre l'Evêque & celui qui est à la tête des affaires de St. Cyr, pour la signature des comptes : je ne sçai ce que le Duc de *Noailles* voudra là-dessus ; mais l'Evêque ne me paroît pas disposé à céder. Il a pour lui l'usage, des arrêts & l'intention du Roi, à qui j'ai souvent ouï dire : *On ne sçait plus où l'on en est, dès qu'on est sorti des régles*: il est vrai que nous en sortons, quand nous avons une Demoiselle & p..... à la tête

de

de notre Conſeil ; car il nous eſt marqué, que ce ſera un Conſeiller d'Etat. Les projets de Campagne me font craindre quelque diſgrace à la fin : les abſens ſont bien foibles à la Cour.

Je meurs d'envie de faire ſçavoir à M. *d'Argenſon* la reconnoiſſance que je ſens de la maniére dont il a reçu Mᵉ. de *Mailly*. Ma confuſion eſt extrême ſur le contrat de mariage de mon grand-pére : je l'ai vu pluſieurs fois entre les mains de *Manſeau* : & je ne ſçai s'il l'auroit envoyé dans les papiers de Maintenon. Il eſt ridicule à moi d'avoir toujours vécu dans ce dégagement des choſes qui me regardoient : j'en ai dit un mot à notre Supérieure, plus vive que moi ſur ce chapitre. Elle a envoyé chercher les preuves de mon frére, brillantes comme le Soleil, mais que je regarde comme un ouvrage de flaterie, fait pour une perſonne en faveur : j'en ai tiré la date du contrat de mon grand-pére.

Contrat de mariage de Théodore-Agrippa d'Aubigné, Ecuyer, Seigneur de Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuyer du Roi de Navarre & Gentilhomme ordinaire de ſa chambre, fils de Jean d'Aubigné, Ecuyer, Sieur de Brie, & de Damoiſelle Catherine de l'Eſtang, avec Damoi-

moiſelle Suzane de Leſay, fille de noble & puiſſant Ambroiſe Leſay, Seigneur de Surinau, & de Damoiſelle Renée de Vivonne. Ce contrat eſt du 6. de Juin 1583, reçu par *Vaſſé*, Notaire à Baugoin. Jamais je n'ai eu tant de peine ſur ma nobleſſe, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Adieu : vous êtes trop aimable, pour vous montrer à ceux que vous voulez quitter.

LETTRE CLI.

Ce 25. Mars 1718.

J'Etois tout occupée Mardi de Madame la Ducheſſe d'*Orléans*, & de la douleur de M. du *Maine* : & je n'oſe encore me réjouïr avec lui ; & la maniére dont M. de *Dangeau* m'a écrit, me confirme dans cette timidité. Je ne prévois point que je puiſſe avoir de grande joie ; & je ſuis très-ſenſible à tout ce qui ſe paſſe : c'eſt de quoi paſſer un reſte de vie bien triſte. Ce qu'on a fait ſur la lettre de l'Archevêque de Rheims me paroît très-mauvais, ſoit que le Pape s'en fâche tout de bon, ou qu'il ne s'en fâche pas. Je trouve auſſi le réglement ſur

les

les troupes fort mauvais : & je me mêle d'en tirer de très-fâcheuſes conſéquences. Je ne fus jamais plus occupée des grandes affaires : c'eſt bien prendre mon temps ! Il me paroît que notre Régent devient plus ferme : tant mieux, quand il aura raiſon. Je ſuis bien loin d'être ſon ennemie : il ſçait que je ne l'ai jamais été ; mais ſon changement ſur les troupes me fait une grande peine, & il s'en repentira.

Adieu, ma chère niéce : vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais nos entrevues nous attriſtent plus qu'elles ne nous réjouïſſent : il eſt pourtant vrai que j'ai envie de voir notre Maréchal : jugez, après cela, ſi je l'aime.

Ce 26. Mars. Le Cardinal de *Biſſy* eſt véritablement zélé, & je comprens aiſément l'état où il eſt : car les inconvéniens ſont terribles de tous côtés. Si le Pape n'approuve ce qui s'eſt paſſé, qu'attendre ? Votre Cardinal ſera embarraſſé, & avec grande raiſon. J'eſpére fort du bon tempérament de Mme. d'*Eſpinoy* : le monde préſent n'eſt pas digne d'elle ; mais elle eſt utile au monde.

Je ne ſçai ſi je tombe en enfance : mais le pétit ménage d'argent que vous avez

envoyé à Mlle. de *la Tour*, me plaît autant qu'à elle : & *Mardochée* (*Mme. de Glapion*) ne pouvoit le quitter hier au soir. Je voulus persuader à mon petit chien de l'envoyer au Roi, qui feroit un jour sa fortune. Il me répondit, *Ma fortune est assez faite.* Ce trait me fait souvenir de l'enfant gâté de M. de *Coulanges*, & de vous remercier de ses chansons, qui nous ont déja amusées : mais les chants sont ignorés, & j'ai quelque peine à les montrer, quoique j'en sçache beaucoup.

Je crains que vous ne vous trompiez sur le P. *Massillon* : je serois ravie qu'il ne fût pas Janséniste.

Je n'avois pas deviné la lettre de M. de *Rheims*. Mais j'avois bien cru qu'il s'en glorifieroit, & il a grande raison : rien n'est plus beau que l'action de M. d'*Argenson*, & rien n'est plus obligeant que celle de M. le Duc d'*Orléans* dans toutes ses circonstances. Me. de *Glapion* n'a pas si bon courage que notre Maréchal : on lui propose un bâtiment ici qui est nécessaire, & elle croit qu'il n'y en a déja que trop pour être détruit.

LET-

LETTRE CLII.

Ce 1. Avril 1718.

IL faudra que la converſion de Me. la Ducheſſe de *Berry* dure quelque tems, avant qu'on puiſſe la croire ſincère. M. *Beſſe* croit qu'il y a beaucoup de vapeur au mal de la Ducheſſe d'*Orléans*. Il eſt vrai qu'on accuſe votre Cardinal de foibleſſe : mais il eſt vrai auſſi qu'on ne voit pas que la fermeté puiſſe rendre nos affaires meilleures. Les particuliers en ſeront plus eſtimés, mais le Schiſme n'aura-t-il pas de plus fâcheuſes ſuites ? il ne paroît pourtant pas poſſible que les Evêques ne faſſent rien après l'outrage qu'on vient de faire à tout l'Epiſcopat : le Chancelier gouverne encore.

Me. de *Dangeau* me propoſe de coucher dans le lit de M. l'Evêque de Chartres : il ne s'en ſerviroit de ſa vie après une telle profanation.

Je m'occupe le plus qu'il m'eſt poſſible : la ſolitude eſt moins ſoutenable que jamais : le ſouvenir du paſſé tue, le préſent

ſent met le ſang en mouvement, l'avenir fait tranſir. Ni la maiſon, ni moi n'avons un ſou : on vit préſentement d'une petite ſomme que je leur avois donnée en garde. J'attens avec impatience M. le Duc de *Noailles* : ne dites rien de notre état, ma chère niéce : il n'y a pas aſſez long-temps qu'il eſt changé pour ſe plaindre : il n'eſt point de jour que je ne refuſe du ſecours à des gens qui en ont un véritable beſoin.

Ce 2. Avril. Je ne ſaurois regarder comme un malheur d'avoir à quitter ſa place préſentement : car il me paroît qu'elles ſont difficiles & qu'elles le deviendront de plus en plus ; mais je ne ſçai ſi le premier Préſident eſt riche : il faut du bien pour s'amuſer en quel état qu'on ſoit. M. le Prince n'avoit pas grand beſoin d'héritier, & M. de *Vendôme* en avoit de ſe confeſſer : il faut tout eſpérer de la bonté de Dieu, & ne point juger.

Les enfans de M. du *Maine* ne commencent pas leur vie comme leur pére : ils ont bien du tems devant eux pour éprouver les changemens de la fortune.

Les affaires de St. Cyr m'inquiétent autant que les miennes : ce ſeroit un malheur pourtant que le Maréchal de *Ville-*

roi

roi & d'*Argenſon* ſe brouillaſſent, & pour nous encore plus grand que pour les autres. Ce dernier a répondu froidement ſur St. Cyr ; mais ce n'eſt pas là-deſſus que je m'allarme. J'ai ſujet de croire que le Duc de *Noailles* eſt plus propre à ſe donner du mouvement que du repos.

Oui, M. de *Dangeau* a écrit depuis 1715. J'ai quelque curioſité de voir comment il aura rendu ce qui ſe paſſe.

LETTRE CLIII.

Ce 16. *Mai* 1718.

MR. l'Abbé *Bignon* ſera, je crois, un mauvais choix. L'état de M. d'*Argenſon* étouffe notre Maréchal : il en eſt dégouté. J'ai trouvé le Duc de *Noailles* bien inſtruit de l'état des Anglois de St. Germain, & bien intentionné : je ne doute pas que le Régent ne le ſoit ; mais je crains qu'ils ne ſoient pas payés.

Rien n'eſt plus froid que mes lettres à M. le Maréchal de *Villeroi* : pour lui, il écrit en Miniſtre. Je n'entens point pourquoi il ſeroit à ſouhaiter que le Roi d'Angle-

gleterre fût parti avant de ſçavoir la mort de la Reine ſa mére. Vous êtes trop bonne ſur Me. *d'H.* . . . . . .

. . . . . .

Ce 17. *Mai.* M. l'Archevêque de Rouen me paroît un homme mort : l'excès de ſon travail & la ſenſibilité de ſon cœur le tuent, c'eſt dommage ; il auroit fait honneur à la bonne cauſe, & il aura apparemment un mauvais ſucceſſeur : il ne ſe conſole point de l'éloignement de M. le Cardinal de *Rohan*, & croit qu'il auroit ſauvé de méchans pas qui ſe ſont faits. Les affaires ſur cette matiére-là donnent de l'empreſſement pour recevoir des nouvelles : il eſt bien à craindre qu'il n'y ait du bruit. M. le Comte de *Toulouſe* plaiſoit aux Courtiſans par ſa grande dépenſe, ſon humeur douce, & ſon attachement pour le Roi : on aimoit à le louer pour déprimer ſon frére. Mais revenons aux *Rohans* ; ils ſont pleins d'honneur & à la vieille mode : ne pouvez-vous les unir, pour le bien de l'Etat & du Roi, avec notre Maréchal ? Le Prince de *Rohan* n'eſt pas un ignorant : & je ne ſuis point ſurpriſe de tout ce que vous m'en dites.

On ne prône plus tant M. le Duc ; & il faut eſpérer que la liaiſon des Princeſſes

ne

ne paſſera pas la table : pourquoi ne me nommez-vous pas celle qui m'a miſe ſur la ſellete ? Je plains Me. de *Beauvilliers* : les peines ſont l'apanage de la vertu.

Les eſpérances, que je vous vois pour le Roi *Jacques*, me donnent des momens de joie. Me. la Marquiſe de *Termes* me perſécute pour lui donner l'aumone : j'ai peine de la faire à la couſine germaine de M. le Duc d'*Antin*, qui a toujours été honnête femme : elle me mande qu'on la va chaſſer de Port-Royal, faute de payement : ne pourriez-vous point en ſçavoir la vérité ? Vous ſçavez bien vous paſſer de plaiſirs ; mais les plaiſirs ne peuvent ſe paſſer de vous. Le Duc de *Noailles* ne peut trop vous aimer.

LETTRE CLIV.

Ce 1. *Juin* 1718.

CE qui ſe paſſera demain ſur les remontrances ſera conſidérable ; mais il me ſemble que le Régent y ayant conſenti, on peut eſpérer que tout s'adoucira.

Ce que vous me mandez du Roi d'Eſpagne

pagne me paroît un roman, & même un conte de Fée, qui d'un coup de baguette faiſoit tout ce qu'on pouvoit deſirer : voilà donc M. le Cardinal *Alberoni* qui attire l'attention de l'Europe : beau ſujet de réflexion !

J'ai vu une lettre de *Veilliene* (*aujourd'hui Carmelite ſous le nom de Sœur Pulcherie*) qui donne de grandes eſpérances de la converſion de Mᵉ. la Ducheſſe de *Berry* ; & la réconciliation avec les Dames diſgraciées m'impoſe plus que la cellule qu'elle fait faire aux Carmelites où elle veut coucher.

Ce 2. Juin. La jeuneſſe de M. le Duc de *Chartres* ne l'exclurroit-elle pas de la Régence ? gouverneroit-il un Royaume à dix-ſept ou dix-huit ans ? Nous ne ſçavons peut-être ce que nous demandons, mais j'ai un grand éloignement pour M. le Duc. Vous me faites plaiſir de juſtifier ce Czar. On ne parle donc plus du Roi d'Angleterre. Je ſuis bien aiſe que notre Maréchal ait l'intention de ſe divertir : c'eſt toujours quelque choſe.

Je fais remarquer à Mᵉ. d'*Hauſſy* qu'elle jouït du bonheur de ſa réputation. J'ai vu M. *B*... qui éclata de rire, en entrant dans ma chambre, de ce qu'il m'avoit

vu

vu marcher comme une jeune fille : il me paroît que je lui suis entrée dans la tête comme une personne très-bouffonne. . .

LETTRE CLV.

Ce 15. Juin 1718.

VOtre lettre présente à l'esprit le renversement de la France : il faut espérer que Dieu la protégera, & ne se pas lasser de la lui demander : on veut des nouvelles, & on tremble en les recevant.

Je desire & je crains l'arrivée du Cardinal de *Rohan* ; nous devrions pourtant être accoutumés que tout se passe en conférences, sans aucune conclusion : & c'est peut-être le mieux qui pût nous arriver. Je lirai le Manifeste du Roi d'Espagne, quoique d'ordinaire je lise peu d'imprimés ; mais je crois que celui-là en vaudra la peine.

Quelles que soient les conditions, il n'y a point de meilleur parti pour les Princes du Sang ; je crois que les étrangers n'en ont pas grande envie.

Ce 16. Juin. Je viens de recevoir la let-

lettre de Mᵉ. de *Mailly*, qui m'a dit de terribles nouvelles : Dieu veuille nous protéger ! l'envie de vous voir redouble par l'état où ſont les affaires. Bon ſoir, ma chère niéce : ſerez-vous bien ſûre, ſi vous ſortez de Paris, d'y rentrer ? Je crois déja voir des barricades : Dieu nous préſerve d'un Cardinal de *Retz* !

LETTRE CLVI.

DE MAD. DE CAYLUS.

Vendredi 1719.

JE ne vous parlerai point, ma chère tante, de ce que je laiſſai derriére moi en m'avançant vers Paris : mon cœur vous eſt connu, puiſque vous l'avez formé : & pour peu que vous compreniez les charmes de votre converſation, vous comprenez mes regrets.

J'ai trouvé Mᵉ. de *Dangeau* aſſez bien : j'en fus reçue à merveille, parce que je la raſſurai ſur votre état : Mᵉ. la Princeſſe d'*Eſpinoi* étoit avec elle : de votre ſanté nous paſſâmes aux nouvelles publiques. La flote Eſpagnole eſt un myſtère où

où l'on ne comprend plus rien : les uns la renvoyent dans les ports, les autres à la Jamaïque ; quelques-uns plus opiniâtres, (& je me range de ce nombre) veulent que les vents l'ayent empêchée d'entrer dans la Manche, lui font faire le grand tour, & deux descentes, l'une en Irlande, & l'autre en Ecosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'est pas ici sans embarras, & qu'au Palais-Royal on en sçait plus qu'on ne dit. Le Turc inquiéte. On trouve qu'*Alberoni* a bien des ressources dans son esprit. Le Roi d'Espagne traite celui d'Angleterre d'une façon si autentique comme Roi de la Grande-Bretagne, avec tous les honneurs dûs à ce rang, qu'on juge qu'il doit être assuré de n'en avoir pas le démenti. M. le Duc d'*Orléans* a fait arrêter ici le Prince de *Carignan*, à la priére de M. le Duc de *Savoye*. On l'a conduit jusqu'à Auxerre : on l'enverra sans doute dans son pays, d'où il étoit sorti sans permission.

Me. la Ducheſſe du *Maine* consentiroit volontiers à être transférée, si l'on vouloit la mettre ailleurs que dans le Gouvernement de Bourgogne: cette Princesse fait pitié : l'ardeur de son courage ne sert qu'à lui faire sentir plus vivement ses

ſes maux, elle ne ſçauroit y réſiſter, ni y remédier : celui de M. le Duc du *Maine*, ſoutenu de ſa grande piété, & plus fondé ſur la raiſon, le ſert mieux : il eſt tranquille : rien ne trouble ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu. Me. la Princeſſe va mettre les fers au feu pour demander que leur procès ſoit fait. L'affaire de M. de *Richelieu* eſt encore au même état : mêmes diſcours, mêmes bruits : mais nous avons tant ouï de propos fabuleux qui ſe donnoient pour des vérités inconteſtables, que nous ſommes devenus fort incrédules.

Mlle. d'*Orléans* eſt Abbeſſe de Chelles : Me. de *Villars* ſe démet, & on lui donne une penſion conſidérable (*de* 12000 *liv.*) M. le Cardinal a grand ſoin d'une ouaille de cette conſéquence, & en faveur du Janſéniſme qu'elle profeſſe avec le zèle de ſon tempérament, il trouve tout le reſte bon. Me. de *Berri* eſt à Meudon avec ſon vœu & avec ſon M. de *Riom*, qui n'en part que la ſemaine prochaine.

Toutes les troupes s'avancent ſur la frontiére d'Eſpagne : les Officiers partent : on aſſure que ce ne ſera pas pour long-temps. Nous donnons à l'Angleterre, au-lieu de nos troupes dont on

ne

ne veut pas ; beaucoup d'argent, quoique nous n'en ayons guères : on a déja envoyé un million depuis le bruit de la descente, sans compter ce qui l'avoit précédée, & ce qui la suivra. Les troupes de l'Empereur qui sont en Flandre passeront incessamment en Angleterre, si elles ne sont déja passées. Après tous ces secours, voyez si, malgré tout ce qui se dit, on n'appréhende rien de la flotte Espagnole.

Me. la Maréchale de *Rochefort* avoit fait, pendant la semaine sainte, la plus belle retraite du monde. M. le Duc d'*Orléans*, à qui elle alla parler, dès que Me. la Duchesse d'*Orléans* fut partie pour Montmartre, l'approuve : il lui conserve ses pensions, lui fait donner cinquante mille francs pour payer ses dettes : elle en touche 16000 : une belle lettre est écrite à Me. la Duchesse d'*Orléans* : elle va dans le Couvent de *Ste. Elisabeth* : tout le Palais Royal la regrette : tous ses amis l'applaudissent : tous ceux, qui ne la connoissent pas, sont fâchés de ne l'avoir pas connue. Me. la Duch. d'*Orléans* revient de Montmartre, la demande, la cherche dans son Couvent, dit qu'elle ne le quittera point qu'elle ne la suive : la

la pauvre Maréchale eſt revenue, & tous ſes amis ſont dans une extrême confuſion. Voilà l'état où je vis hier Me. de *Dangeau*. Je mets fin à ma gazette ; trop heureuſe, ma chère tante, ſi elle vous amuſe dans l'intervalle d'un aſſoupiſſement.

Fin du Tome ſixieme.